
PALLI


BIBLIOTECA LUCCHESI-PALLI
I.a SALA
SCAFFALE 6
PLUTEO 1
N.° CATENA 4





COLLECTION MICHEL LÉVY

ŒUVRES COMPLÈTES

DE

HENRI CONSCIENCE

ŒUVRES COMPLÈTES

DE

HENRI CONSCIENCE

TRADUCTION DE LÉON WOCQUIER

Parues dans la collection MICHEL LÉVY

AURÉLIEN	2 vol.
BATAVIA	1 —
LE CONSCRIT	1 —
LE COUREUR DES GRÈVES	1 —
LE DÉMON DE L'ARGENT	1 —
LE DÉMON DU JEU	1 —
LE FLÉAU DU VILLAGE	1 —
LE GENTILHOMME PAUVRE	1 —
LA GUERRE DES PAYSANS	1 —
HEURES DU SOIR	1 —
LE JEUNE DOCTEUR	1 —
LE LION DE FLANDRE	2 —
LA MÈRE JOB	1 —
L'ORPHELINE	1 —
SCÈNES DE LA VIE FLAMANDE	2 —
SOUVENIRS DE JEUNESSE	1 —
LA TOMBE DE FER	1 —
LE TRIBUN DE GAND	2 —
LES VEILLÉES FLAMANDES	1 —

Imprimerie L. Toinon et Cie, à Saint-Germain.

SOUVENIRS

DE

JEUNESSE

PAR

HENRI CONSCIENCE

TRADUCTION DE

LÉON WOCQUIER

DEUXIEME ÉDITION





PARIS

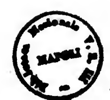
MICHEL LÉVY FRÈRES, LIBRAIRES ÉDITEURS

RUE VIVIENNE, 2 BIS, ET BOULEVARD DES ITALIENS, 15

A LA LIBRAIRIE NOUVELLE

—

1864



INTRODUCTION

Les pages qu'on va lire forment une partie importante des Mémoires inédits de Henri Conscience. Nous ne doutons pas qu'elles n'offrent un très-vif intérêt aux lecteurs du *Conscrit* et du *Gentilhomme pauvre.*

Nous n'avons pas besoin d'insister sur le genre d'intérêt qui s'attache à cette publication. Si l'on n'y trouve pas constamment, comme dans certains Mémoires publiés de nos jours, le récit, l'explication ou l'appréciation des grands événements contemporains, on y verra du moins le reflet de ces événements qui exercent toujours leur influence, même

sur la vie *la plus modeste et la plus humble;* on y verra surtout, ce qui est plus intéressant et plus touchant encore, la naissance, l'épanouissement et le développement d'une âme de poëte.

Résumons rapidement le début des Mémoires de M. Henri Conscience jusqu'au moment où nous laisserons parler l'auteur lui-même.

Pierre Conscience, père de l'auteur du *Conscrit,* était Français. Né à Besançon, il s'engagea de bonne heure dans la marine française, et devint chef de timonerie à bord de la canonnière *la Ville de-Bordeaux.* Trois fois prisonnier, il subit une longue et dure captivité à bord des pontons anglais. Rendu enfin à la liberté par un échange, il vint se fixer à Anvers, obtint un emploi de contre-maître dans les chantiers de la marine impériale, et épousa une Flamande : de cette union naquit Henri Conscience.

L'enfant était faible et chétif : on crut qu'il ne vivrait pas. Un médecin, M. Tartare, Français, quoique son nom ne le fût guère, et habile ou du moins

heureux, comme on le verra par la suite, prédit qu'il languirait jusqu'à sept ans, mais que, s'il passait cette époque critique, il serait sauvé. Deux ans plus tard, Pierre Conscience eut un second fils aussi grand et aussi robuste que le premier l'était peu.

La chute de Napoléon arriva, et le contre-maître perdit son emploi. En homme de courage, il tenta d'autres métiers. Sa femme tint un magasin d'épicerie. Lui-même se livra à un commerce d'un autre genre : il achetait de vieux navires pour les démolir et en vendre les débris. Un peu plus tard, il fit le même trafic sur les vieux livres. Cette industrie, d'une nature plus littéraire, au moins par les matériaux qu'elle employait, exerça une certaine influence sur l'avenir de Henri Conscience. Chaque jour, des voitures, chargées de livres, venaient s'arrêter devant la porte de la demeure paternelle ; les poëtes, les savants, les historiens étaient tous portés dans un vaste grenier, pour y attendre le moment où ils seraient transformés en sacs et en cornets. Henri

Conscience n'avait pas de plus grand bonheur que d'aller visiter ces malheureux proscrits de la littérature dans leur triste lieu d'exil; il feuilletait tour à tour chacun de ces volumes, condamnés d'avance à une mort ignominieuse. Les pages en étaient muettes pour lui; mais les gravures, qui parlaient à ses yeux et à son imagination, lui révélaient quelquefois le sens mystérieux qu'il aurait voulu pénétrer. Il s'attachait surtout aux ouvrages de médecine, d'histoire naturelle et de marine, par cette raison toute simple qu'ils contenaient généralement plus d'*images*. Son livre favori avait pour titre : *Merveilleux voyages sur mer de Jean Nieuhof*. C'était un vieil in-folio, tout rempli de portraits d'animaux étranges et de sauvages, et qui avait été imprimé à Amsterdam, chez Jacques Meurs, en 1582.

Cependant, le soir, dans les veillées de famille, son père lui apprenait à distinguer les caractères de l'alphabet. Bientôt il sut lire, et dès lors on peut dire qu'il dévora le fonds paternel.

Si son esprit se développait, il n'en était pas de même de son corps, resté grêle et chétif comme par le passé. Sa faiblesse était telle, qu'il ne put bientôt marcher qu'avec des béquilles; un peu plus tard, ce moyen même devint insuffisant; on était obligé de le transporter d'un lieu à un autre. Il passait alors de longues heures assis à la fenêtre, dans une chaise haute garnie de coussins, triste et muet spectateur des jeux des autres enfants, qu'il voyait se livrer gaiement à leurs ébats dans la rue. Comme il arrive souvent, la mère de Conscience avait une prédilection marquée pour celui de ses fils qui était faible et malade. Elle lui apprenait de naïves prières, lui enseignait les premiers éléments de la doctrine, chrétienne, et lui redisait des contes cent fois répétés, mais auxquels l'enfant trouvait toujours un charme nouveau, surtout quand ces récits avaient un caractère merveilleux. La pauvre mère, convaincue que son fils était voué à la mort, et voulant lui adoucir le moment suprême, l'entretenait sans cesse

du paradis, dont elle lui faisait les plus naïves et les plus touchantes descriptions : c'était un magnifique jardin, planté de beaux arbres, dont on pouvait cueillir librement les fruits exquis; c'étaient des ruisseaux limpides comme le cristal, sur lesquels flottaient de charmantes petites barques remplies d'enfants. Là, on jouait avec des anges, et l'on entendait les sons ravissants d'une musique céleste; là, on n'était jamais malade, on ne connaissait pas la souffrance; on y était léger comme l'oiseau, car on avait des ailes, et l'on devenait soi-même un ange du ciel, et le bon Dieu se promenait dans ce beau jardin et distribuait des sucreries si douces, si douces, qu'on ne peut s'en faire une idée. A ces peintures, l'enfant ouvrait ses grands yeux étonnés, puis les refermait doucement en se jetant dans les bras de sa mère, et souhaitait d'aller au plus vite dans cette patrie meilleure, qu'on lui faisait si belle et si séduisante.

Vers l'âge de sept ans, selon la prédiction de

M. Tartare, une révolution décisive eut lieu dans la santé de Henri. Sans devenir très-robuste, il reprit cependant à peu près l'usage de ses membres, dont il avait été privé pendant longtemps, et put vivre de la vie de tous les enfants de son âge. Il entra alors dans une école primaire avec son frère, et y fit de si rapides progrès, qu'il dépassa bien vite tous ses condisciples. A la même époque, un grand malheur le frappa : sa mère mourut.

Son père, à la direction duquel il restait exclusivement confié, avait des idées toutes particulières sur l'éducation des enfants. Il pensait qu'on doit, autant que possible, laisser leur intelligence comme leur corps se développer spontanément. Henri put donc, en toute liberté, aller se mêler aux gamins du voisinage, jouer avec eux, le jour, sur la place voisine, ou les réunir, le soir, devant la porte de la maison paternelle. Là, on tirait au sort le nom de celui qui devait raconter une belle histoire pour divertir la société; ce n'étaient ni *Peau-d'Ane*, ni *Barbe-Bleue*,

ni aucun des contes de fées populaires en France qui faisaient les frais de ces séances : c'étaient des traditions touchant telle rue, telle place, tel quartier de la ville ; c'étaient surtout les interminables légendes qui se rattachent au nom du *Lange Wapper*, le croquemitaine d'Anvers. Il va sans dire que Henri, à qui les longs et tristes loisirs de sa maladie avaient permis de donner l'essor à son imagination, était le plus brillant conteur et le plus habile orateur.

Henri était aussi un spectateur assidu du *Poesjenellenkelder*, ou caves de marionnettes, sorte de théâtres primitifs, particuliers à la ville d'Anvers. Là, pour le prix modeste de quatre cents aux premières, de deux cents aux secondes et de un cent aux troisièmes, on s'asseyait dans la plus étrange salle de spectacle qui se puisse imaginer. Qu'on se figure une cave où quelques lampes, suspendues à la muraille, jettent un jour douteux. Trois chandelles fumeuses éclairent la rampe ; un homme, armé d'un gros bâton, fait la police du théâtre et frappe vigou-

reusement ceux qui troublent l'ordre; une vieille femme, portant dans chaque bras un panier rempli de pommes, de *couques* à l'huile et d'œufs durs, remplit l'office de restaurateur. La toile se lève, les marionnettes paraissent, gesticulent, s'agitent, se combattent, se chassent, se remplacent; on joue *le Docteur Faust, Ourson et Valentin, Geneviève de Brabant,* ou tout autre drame non moins émouvant, et, à la fin du dernier acte, la vertu est récompensée, le crime puni, l'orphelin consolé, et la veuve consolée aussi, aux applaudissements enthousiastes de l'auditoire naïf et consciencieux.

Pendant deux ans, Henri suivit avec assiduité ces curieux spectacles, aujourd'hui près de disparaître devant une civilisation plus avancée, et dont il a fixé à jamais le souvenir dans quelques pages de ses Mémoires. En même temps, il consacrait ses modestes économies à acheter, un à un, tous les volumes de la bibliothèque bleue; bientôt *la Bourse de Fortunatus, Jean de Paris, les Quatre Fils Aymon* devin-

rent sa propriété et firent sa lecture habituelle. Toutes ses pensées se dirigeaient vers le merveilleux; tous ses goûts se tournaient vers ce qui paraissait avoir un caractère de récit fabuleux et de tradition légendaire.

La faiblesse de constitution de Henri, qui n'avait pas disparu, quoique sa santé se fût améliorée, le plaçait, vis-à-vis des compagnons de son enfance, dans un état d'infériorité physique qui pesait sur son caractère, et lui inspirait une timidité extraordinaire. Profondément convaincu de cette infériorité, il n'essayait ni de la nier, ni de s'affranchir, et, quand, rentrant au logis avec un œil poché ou le nez en sang, il recevait de son père, rude marin, les conseils les plus belliqueux, jamais ses instincts pacifiques n'en étaient ébranlés; jamais il n'éprouvait la moindre tentation d'aller affronter de nouveau des adversaires dont il reconnaissait la supériorité. En toute autre occasion, cependant, il montrait du courage et même de l'audace; il nageait dans l'Escaut comme

un rat d'eau, risquait sur la glace des expéditions que personne n'eût osé tenter, et grimpait le premier partout où il y avait chance de se rompre le cou. Mais l'*homme*, l'homme robuste et fort, était l'objet devant lequel il pliait toujours, et dont il n'eût osé ni provoquer ni affronter seulement la colère.

« Bien que plus tard, dit-il lui-même dans ses Mémoires, je me sois affranchi en partie de cette crainte de l'*homme*, je la sens encore souvent agir en moi instinctivement, et il me faut un certain effort pour la dompter. Telle est la loi de la nature ; ce que nous avons été dans notre enfance, nous le sommes toujours ; le *moi*, si l'on entend par ces mots le caractère individuel, n'est que le résultat collectif des impressions reçues dans nos premières années, et, quoique l'éducation vienne modifier l'homme extérieur, l'enfant n'en continue pas moins à vivre en lui. »

Nous avons insisté sur ce fait curieux, parce qu'il rend compte de bien des événements de la vie de

Conscience, qui sont racontés dans ses Mémoires, et qui, sans cela, n'auraient point d'explication.

Henri avait dix ans, quand son père prit tout à coup la résolution de quitter la ville et d'aller vivre à la campagne, dans la solitude la plus complète. Pierre Conscience choisit, à cet effet, un endroit fort retiré, nommé le *Coin-Vert*, et situé à un quart de lieue, environ, de la porte de Borgerhout. Ce lieu, où l'on a construit aujourd'hui un grand nombre de maisons dans le voisinage du chemin de fer, était alors complétement désert. Pierre Conscience y bâtit lui-même, avec l'aide d'un seul ouvrier, une sorte de petit ermitage, qui servit désormais de demeure à sa famille. Là, ses deux fils vécurent dans une retraite presque absolue. Le père s'absentait fréquemment pour les affaires de son commerce, qu'il continuait toujours; et souvent il restait plusieurs jours sans reparaître. Henri Conscience et son frère se partageaient les travaux du jardin et du ménage. Tous les samedis, seulement, une femme de charge

venait alléger leur peine, en faisant le gros ouvrage de la maison. Quant à l'éducation proprement dite, il n'en était pas question. Plus d'école, plus de veillée, plus de lecture en commun. « Dieu et la nature, dit Conscience, furent désormais nos seuls maîtres. »

Trois années s'écoulèrent ainsi, trois années de solitude et de recueillement, pendant lesquelles, placé bien rarement en contact avec les anciens camarades de son enfance, il n'eut plus que la vue des merveilles de la nature et des œuvres de Dieu. Laissons-le décrire lui-même l'influence qu'exercèrent sur lui ces sublimes spectacles.

« C'est dans l'ermitage du *Coin-Vert*, dit-il, que s'éveilla en moi le vif et profond sentiment des beautés de la nature. Lorsque je m'éveillai pour la première fois au retour du printemps, tout ce qui m'entourait était nouveau pour moi. Je sentais l'air attiédi pénétrer dans mes poumons ; je voyais les perles de rosee scintiller dans le calice des fleurs, les rayons du soleil se jouer dans les brins d'herbe

humide, les oiseaux sautiller en chantant à travers le feuillage naissant, des milliers de petits animaux fourmiller sous mes yeux... J'entendais les mélodieuses roulades du rossignol, et le bourdonnement des diligentes abeilles berçait mon oreille. Tout, autour de moi, chantait, tressaillait d'allégresse et rayonnait, heureux de vivre sous un ciel d'azur profond comme l'immensité.

» Ce spectacle saisissant, le calme qui m'entourait, la solitude dans laquelle je vivais, firent une profonde impression sur mon esprit, et, dès ce moment, je devins un rêveur dans le véritable sens du mot : je passais mes jours dans une continuelle rêverie, et il s'établissait entre moi et les êtres qui vivaient autour de moi un sentiment d'indéfinissable sympathie...

» Durant ces contemplations, je voyais dans la nature plus qu'elle ne renfermait, et, outre les beautés réelles que voyaient mes yeux, elle se revêtait encore de tous les charmes que lui prêtait mon imagination

enthousiaste. Un sentiment de religion et d'admiration pour l'œuvre du Créateur naquit en moi, et souvent je levai les yeux au ciel avec extase pour remercier celui qui a tout fait. »

On reconnaît ici la source de l'inspiration qui a dicté le bel ouvrage intitulé *Pages du livre de la nature.* C'est, en effet, durant le séjour à l'ermitage du *Coin-Vert* que Conscience aperçut le vieillard dont la douce et imposante figure domine tout son livre, et lui prête, avec les séductions de l'imagination, le charme de la réalité entrevue.

Henri vécut au milieu de ces impressions jusqu'à sa quatorzième année.

A cette époque, un grand événement se produisit dans l'intérieur de la famille Conscience. Le père se fatigua de l'isolement dans lequel il vivait depuis quelques années; il se remaria, quoiqu'il eût atteint quarante-sept ans, vendit l'ermitage du *Coin-Vert* et vint se fixer dans le faubourg de Borgerhout. La nouvelle épouse était une jeune femme de vingt-cinq

ans, d'une humeur douce et d'un caractère fort simple, qui, comme le rapporte Conscience, « prévoyait que Dieu lui donnerait des fils. » Dieu réalisa en effet ses prévisions : elle eut neuf enfants, et, comme elle n'avait rien apporté en dot pour élever sa nombreuse famille, elle dut introduire dans le ménage la plus rigoureuse économie. En même temps, elle conseilla à Pierre Conscience de donner un état aux deux fils du premier lit, qui étaient déjà capables de se suffire à eux-mêmes. Dans un conseil privé où les intéressés, comme d'habitude, ne furent pas appelés, on décida que l'aîné, qui était savant, serait instituteur, et le second, qui était robuste, menuisier.

Il y avait alors dans le faubourg de Borgerhout une institution qui, sous l'habile direction d'un homme que Conscience se plaît à louer, M. Verkammen, ne le cédait en rien aux meilleures de la ville. Henri y fut placé d'abord comme élève. En peu de temps, il devint surveillant, puis sous-maître

pour les classes inférieures. M. Verkammen s'était intéressé à son jeune et brillant élève; il lui donna des leçons d'anglais qui le mirent bientôt à même de se servir utilement de cette langue. Un peu plus tard, il alla dans l'institution de M. Shaw achever de s'instruire dans la langue française. Enfin, ayant terminé ses études, il entra, grâce aux recommandations de M. Shaw, dans l'institution de M. Delin, où les fils de la noblesse et de la haute bourgeoisie d'Anvers commençaient leur éducation. Là, il fut chargé, comme sous-maître, de la direction des classes inférieures. Il avait alors seize ans. Nous passons les incidents, souvent curieux, qui se rattachent au séjour de Conscience dans cette maison. Le principal attrait de ce récit ne pourrait être que dans la grâce des descriptions et la finesse d'observation qu'on trouve dans l'original, mais que notre sèche analyse détruirait infailliblement, et nous nous hâtons d'arriver à la grande époque, à l'époque décisive de la vie de Conscience.

La révolution de 1830 venait d'éclater en France. Le contre-coup s'en fit ressentir dans toute l'Europe. Ici, nous laissons la parole à l'auteur. Lui-même va nous raconter les événements qui troublèrent sa destinée et imprimèrent à sa carrière une direction toute nouvelle.

SOUVENIRS

DE JEUNESSE

I

A cette époque, la Belgique, réunie à la Hollande sous le nom de royaume des Pays-Bas, obéissait à un seul souverain. Cet état de choses durait depuis 1815.

Peu à peu cependant une certaine rivalité s'était élevée entre les deux nations. Au sein des chambres législatives, les représentants belges opposaient une



résistance opiniâtre au gouvernement, qui, guidé par une imprudente partialité, réservait presque exclusivement aux Hollandais les avantages qui pouvaient résulter de la réunion des deux peuples. De vifs débats sur les libertés proclamées par la loi fondamentale et sur la religion vinrent encore attiser la discorde.

Quant à moi, je ne savais rien de ce qui se passait dans les régions de la politique ; jamais un journal ne me tombait sous les yeux, et, d'ailleurs, pendant plusieurs années, les démêlés et les luttes parlementaires n'eurent d'autre but apparent que de mettre un frein à l'injuste supériorité attribuée aux provinces du Nord sur celles du Midi.

Mais, quand, en juillet 1830, arriva en Belgique la nouvelle que le trône des Bourbons avait été brisé en France par une triomphante insurrection, le mot *liberté* fut répété avec enthousiasme tout haut ou tout bas, même dans les écoles.

Liberté ! combien ce mot ne devait-il pas parler à

ma jeune âme, à moi qui, depuis quatre années, regardais la vie qui m'était faite comme une intolérable servitude!

A la vérité, ce beau mot, ce mot magique n'avait pas de sens précis pour mon intelligence. La liberté, c'était pour moi le moyen d'échapper à l'obéissance envers ma belle-mère; la liberté, c'était la possibilité de faire mon entrée dans le monde en homme, et de ne pas rester davantage, comme un enfant, courbé sous le joug de la honte et des humiliations...

Ce mot ne disait rien de plus à mon âme; et pourtant il faisait monter le sang à mon cerveau, il relevait ma tête penchée, il gonflait joyeusement ma poitrine; il élargissait tout d'un coup mon horizon, il découvrait à mes yeux éblouis un avenir vague sans doute, mais du moins plus vaste et plus beau que celui que j'entrevoyais auparavant.

Dans la nuit du 25 août 1830, la révolution éclata à Bruxelles; la force armée fut expulsée de la ville, et l'antique drapeau brabançon aux trois couleurs

fut arboré en signe de triomphe sur la tour de l'hôtel de ville. Le 23 septembre, le prince Frédéric des Pays-Bas s'approcha de Bruxelles à la tête d'un corps de dix mille hommes, et occupa le parc, voisin du palais royal.

Sur ces entrefaites, de nombreux insurgés, venant de toutes les provinces, mais surtout de la partie wallonne du pays, étaient accourus dans la capitale; et même des corps entiers de volontaires français se rendirent à Bruxelles. On était décidé à tenir tête aux troupes du prince Frédéric.

Après un combat acharné qui dura trois jours sans interruption, l'armée hollandaise fut forcée de battre en retraite et prit la route d'Anvers, dont la forte citadelle, commandée par le vieux général baron Chassé, lui offrait un solide point d'appui. Les Hollandais furent suivis de près par les volontaires bruxellois, et, après différents combats livrés à Duffel, à Lierre et à Waelhem, les premiers se virent obligés de précipiter encore leur retraite.

Anvers n'avait pas encore pris part à l'insurrection, bien que les esprits y fussent en proie à une vive fermentation. L'institution de M. Delin, où je remplissais les fonctions de sous-maître, etait fermée comme tous les autres établissements d'instruction; je me trouvais à Borgerhout, chez mon père, courant tous les jours du matin jusqu'au soir, pour recueillir les bruits de la rue, et aspirant à la liberté promise, sans bien comprendre néanmoins comment elle pouvait contribuer à changer ma position.

Un matin que j'étais dans la campagne avec mon frère, nous entendîmes tout à coup le sourd grondement du canon.

Un cri de joie nous échappa, et nous nous écriâmes avec enthousiasme :

— Les Belges ! voilà les Belges ! vive la liberté !

Et, sans savoir ce que nous faisions, nous nous mîmes a courir de toutes nos forces dans la direction de la commune de Berchem, d'où semblait venir le bruit de l'artillerie.

A peine avions-nous franchi le pont de la chaussée d'Herenthals, que nous vîmes, non loin de nous, la fumée d'un grand incendie monter vers le ciel en épais nuages, derrière un rideau de haies et d'arbres. Un vieillard, une femme et une jeune fille passèrent auprès de nous en courant et en se lamentant ; chacun d'eux tenait une vache en laisse, et ils s'efforçaient, avec mille exclamations d'effroi, de hâter la marche de ces animaux. Ils étaient tellement saisis de frayeur, qu'ils se jetèrent à l'eau dans un endroit où la rivière était peu profonde, tirèrent leurs bestiaux sur l'autre bord, et, comme s'ils avaient été poursuivis, se remirent à fuir dans la direction de Borgerhout.

Cette scène avait attiré un instant notre attention ; mais bientôt nous nous remîmes en route et approchâmes enfin du foyer de l'incendie.

C'était à Zurenberg, entre Borgerhout et Berchem ; une grande ferme était tout en flammes : les obus et les bombes lancés par les Belges y avaient

mis le feu. Déjà l'étable était entièrement consumée, et les corps à demi carbonisés d'une douzaine de vaches gisaient au milieu des débris du toit de paille sous lesquels couvait encore l'élément destructeur.

Nous rencontrâmes là quelques soldats hollandais occupés à détacher du corps des bestiaux tués par le feu, des lambeaux de chair qu'ils dévoraient à belles dents. Mon frère et moi, nous goûtâmes de ce mets peu appétissant, auquel nous trouvâmes l'amertume du fiel et un affreux goût de paille brûlée.

Comme j'avais l'air d'un enfant, et que mon frère était plus jeune que moi, les Hollandais nous laissèrent sans défiance à proximité de l'incendie. L'un d'eux nous donna néanmoins le conseil amical de quitter la place, parce que nous courions risque de la vie ; mais nous nous posâmes en héros et nous demeurâmes, précisément parce qu'on nous engageait à partir.

De temps en temps, un obus tombait encore sur la ferme en feu. Nous entendions des milliers de coups de fusil ; il était évident que les deux armées étaient

aux prises; mais le véritable combat semblait engagé du côté de Berchem.

C'est à cette heure fatale que le jeune et héroïque comte Frédéric de Mérode tombait, frappé d'une blessure mortelle, dans les rangs des Belges...

Un obus s'abattit dans un champ, non loin de nous, et s'enfonça à deux pieds environ dans le sol. A l'exemple des soldats hollandais, nous nous couchâmes par terre, attendant l'explosion du projectile. Assez longtemps après, les soldats se relevèrent, et j'entendis dire que la mèche de l'obus était éteinte. Nous nous approchâmes de l'endroit où il était tombé, et je le déterrai avec les mains.

La possession de l'obus me donna un orgueil extrême; le bras chargé du projectile meurtrier, je vins me planter devant les soldats hollandais, et je relevai la tête avec fierté, comme si chacun eût dû admirer ma bravoure. Les Hollandais semblèrent prêter peu d'attention à moi et à mon obus; le fusil chargé, ils se tenaient en ce moment derrière les

murs fumants de la ferme, et paraissaient écouter avec inquiétude un bruit lointain qui semblait les effrayer.

Tout à coup, nous entendîmes le tambour battre la charge derrière un taillis assez éloigné, et immédiatement après, nous vîmes une troupe d'hommes vêtus de blouses bleues, se déployer à quelque distance : c'étaient les Belges qui assaillaient par une vive fusillade cet avant-poste des Hollandais.

Nos soldats, trop peu nombreux pour faire résistance, abandonnèrent la ferme en toute hâte ; en les voyant fuir, nous fûmes frappés d'effroi. Mon frère et moi, qui portais toujours l'obus sur le bras, nous nous éloignâmes de la ferme en courant de toutes nos forces, et nous apportâmes à Borgerhout la nouvelle de la victoire des Belges.

En effet, les Belges étaient sortis vainqueurs du combat de Berchem ; les forces hollandaises s'étaient retirées dans les murs de la ville.

A midi, une partie des volontaires belges s'étaient

déjà installés dans le faubourg et la commune de Borgerhout, avec des billets de logement. Nous reçûmes chez nous deux jeunes Bruxellois qui ne cessaient de s'extasier sur la délivrance probable du pays, et répétaient avec un tel enthousiasme les mots de patrie, de liberté et d'indépendance, que leur parole inspirée m'arracha des larmes de sympathique admiration.

L'un d'eux n'avait pas deux ans de plus que moi. Lui aussi avait été sous-maître à Bruxelles, et la tournure de son esprit s'accordait assez avec le mien. Dès ce jour, il fut mon ami. Je le suivis partout; je demeurai à côté de lui, même quand il alla, non loin des remparts de la ville, se poster derrière une barricade et tirer sur les soldats hollandais, exposé à une grêle de biscaïens. Je ne le quittai pas jusqu'au moment où il revint avec moi au logis paternel.

Quand on voyait les *Belges* (ainsi les nommait-on) réunis en assez grand nombre, leurs rangs offraient un spectacle étrange et dont on ne peut aujourd'hui

se former une idée. L'uniforme adopté semblait se composer d'une blouse bleue garnie au col et aux bras d'un étroit liseré rouge et d'une sorte de bonnet de police garni de fourrure, dont la partie supérieure retombait en pointe. Les officiers et les sergents étaient reconnaissables au nœud de ruban tricolore qu'ils portaient au bras.

Toutefois, ceux qui étaient ainsi vêtus ne formaient pas la majorité; les autres portaient des habits et des vêtements de toute espèce : au milieu de fracs, de vestes et de blousés grises, on voyait se détacher çà et là l'uniforme d'un soldat hollandais sous le dolman d'un hussard, et chez les volontaires abondaient les chapeaux, les casquettes, les shakos, les colbacks et même les bonnets de coton à raies rouges.

Il en était de même de l'armement de ces hommes. Ceux à qui leurs ressources personnelles avaient permis de s'équiper à leur gré, portaient infailliblement la blouse bleue mentionnée plus haut,

mais en toile fine, et le bonnet de police; des guêtres de cuir attachées par des boutons blancs enfermaient leurs jambes jusqu'au genou. Leurs armes étaient de magnifiques fusils de chasse à deux coups ornés de ciselures; le sabre d'officier, à lame recourbée, à fourreau d'acier, traînait derrière, et leur ceinture était garnie de deux grands pistolets à coup double.

Plus de cinq cents était équipés de la sorte; les autres portaient pour la plupart des armes trouvées dans les casernes et les magasins hollandais, ou enlevées aux prisonniers de guerre et aux déserteurs. Un grand nombre n'avaient pour toute arme qu'un fusil de chasse rouillé et souvent sans chien, un sabre, une pique, une baïonnette, ou même un simple manche à balai.

Les hommes n'étaient pas d'origine moins diverse que les pièces de leur équipement : dans tout groupe de volontaires, quelque peu nombreux qu'il fût, on pouvait entendre les dialectes de toutes nos provin-

ces, et même y reconnaître, à leur langage, des Français et des Allemands.

Partout où les volontaires se trouvaient réunis, ils chantaient sans relâche, et l'on entendait de loin monter dans les airs les refrains que leur inspirait leur humeur martiale. Souvent ils redisaient *la Brabançonne*, mais plus souvent encore *la Parisienne*, ce refrain de la dernière révolution française :

En avant, marchons
Contre leurs canons;
A travers le fer, le feu des bataillons.
Courons à la victoire!

On entendait rarement *la Marseillaise.*

Tous étaient souillés et couverts de boue; ils semblaient tirer orgueil du mauvais état de leur costume, et se seraient bien gardés de faire disparaître la poudre qui noircissait leur visage. J'en vis même quelques-uns se barbouiller les lèvres avec de la poudre mouillée pour se donner un aspect plus redoutable.

Jamais les volontaires belges n'eussent pu, par

leurs propres forces pénétrer dans la place, solidement fortifiée ; mais, tandis qu'ils lâchaient de loin des coups de fusil contre les remparts et perdaient inutilement quelques hommes sous la mitraille et les biscaïens hollandais, le peuple, dans Anvers même, était entré en insurrection.

Le lendemain matin, je me trouvais, avec mon ami le Bruxellois, à Saint-Willibrord, non loin de la barricade élevée tout près de la ville, aux environs de la salle de danse appelée *la Pomme-d'or*. Pendant toute la nuit, on avait entendu retentir dans la ville une vive fusillade, et, en ce moment encore, elle continuait sans interruption.

J'avais un grand pistolet qui avait jadis appartenu à un dragon français, et que j'avais pris à la maison. Je me trouvais au milieu des Belges ; je parlais de la liberté et de la patrie, comme si j'eusse pris part à tous les combats de Bruxelles, de Waelhem et de Berchem. Personne ne trouvait à y redire, parce qu'il était impossible de se connaître les uns les autres

dans une réunion d'hommes venant de toutes parts.

Un officier supérieur était sans doute logé chez mon ami Jean Delaet; car je voyais, à tout instant, des gens entrer et sortir avec des lettres, et enfin, lorsque la nouvelle se répandit que les Anversois s'étaient rendus maîtres des deux portes de la ville, le signal de battre le rappel fut donné, à ce qu'il me sembla, de la demeure de Delaet.

Tous les Belges qui se trouvaient dans notre faubourg se réunirent précipitamment, et leur troupe en désordre se mit en marche vers la ville, enseignes déployées. Mon ami le Bruxellois était un téméraire, si jamais il en fut; bien que nous ne sussions pas encore comment nous serions reçus, il s'efforçait de rester au premier rang, je ne le quittai pas un instant, et, tenant d'une main fatiguée mon grand pistolet, je me mis à courir à côté de lui, en poussant des cris de joie.

Lorsque nous arrivâmes au pont-levis, nous aperçûmes encore, vers la porte de Borgerhout, des

soldats hollandais qui gagnaient la citadelle. Toutefois nous pénétrâmes dans la ville sans rencontrer de résistance sérieuse, et nous y fûmes accueillis par les acclamations des Anversois en armes, qui avaient forcé les Hollandais à la retraite.

A peu de distance de la porte, au coin de la rue dite *Meulenberg*, stationnait un groupe de pauvres femmes qui criaient avec enthousiasme : « Vivent les Belges ! » Elles semblaient ivres ou folles. L'une d'elles, laide et repoussante vieille, m'aperçut ; mon air d'extrême jeunesse lui inspira probablement un sentiment d'admiration ou de pitié, car elle s'élança vers moi les bras tendus et en s'écriant :

— Ah ! mon cher petit Belge ! viens ici, mon enfant ; il faut que je t'embrasse, quand même le roi serait là !

Elle se jeta à mon cou avec tant de vivacité et de brusquerie, que, cédant à cette accolade inattendue, je tombai en arrière sur le sol avec la vieille, et me blessai à la tête. Mon ami le Bruxellois chassa cette

vieille folle et m'aida à me remettre sur mes pieds.

En ce moment, on apporta du haut des remparts le corps inanimé d'une vivandière hollandaise; le sang coulait encore en abondance sur ses vêtements, et le petit baril de genièvre, suspendu à ses courroies, traînait derrière elle.

Cette femme était restée un peu en arrière, lors de la fuite des soldats hollandais; elle passait devant la porte au moment même où les volontaires commençaient à la franchir. Les premiers qui l'aperçurent ne voulurent pas faire feu sur une femme; mais la vivandière leur fit de la main un geste de mépris et de moquerie. Un fusil la mit en joue et la courageuse femme tomba : une balle lui avait traversé le cœur. La vue du cadavre nous arrêta un instant; puis je suivis mon ami le Bruxellois du côté de la grande place, où tous les fusils furent déchargés en signe de réjouissance, au milieu de cris et d'exclamations qui défient toute description.

Mon ami me persuada que je devais tirer aussi, et,

pour me mettre en état de le faire, il chargea mon grand pistolet, qui n'avait peut-être pas vu le feu depuis le temps de Napoléon.

Il me le mit en main et m'enseigna comment je devais tenir le bras courbé, à cause du recul de l'arme. Je suivis ses instructions, et je lâchai bravement le coup. Comment la chose se passa, je l'ignore; mais le pistolet fit entendre une forte détonation et me donna une telle secousse, que je me crus anéanti. Le coude et les épaules me faisaient tellement mal, que mon ami pensa éclater de rire en voyant ma piteuse figure.

Cependant la douleur ne tarda pas à se dissiper. Nous restâmes sur la place, aux environs de la grand'-garde; les bourgeois apportèrent des vivres et de la boisson, et je mangeai dans la même marmite que mon ami.

Vers deux heures après midi, nous nous rendîmes à la place Verte, où l'on était en train de piller l'arsenal. Je vis une foule de gens en sortir comme un

torrent ; chacun d'eux portait sur l'épaule un fusil neuf, et, comme la possession d'un fusil était mon plus vif désir, je priai le Bruxellois d'entrer avec moi dans l'arsenal, pour essayer si je ne pourrais pas aussi m'y procurer une arme.

Après de longs efforts, j'arrivai dans un magasin où se trouvaient empilées un grand nombre de caisses longues ; je pris un fusil dans l'une d'elles. Pendant ce temps, mon ami disparut, et, quelques recherches que je fisse dans l'arsenal, je ne parvins pas à le retrouver.

Je me postai à l'entrée de l'édifice, regardant avec anxiété la foule qui entrait et sortait, et, quand, après une heure d'attente, je n'eus pas revu mon ami, je fus sur le point de pleurer de chagrin. Le Bruxellois était mon courage, ma force ; c'était lui qui faisait de moi un homme ; après l'avoir perdu, j'étais redevenu un enfant, qui n'était pas même de taille à faire un soldat de la révolution.

Je remarquai seulement alors une particularité

dans mon fusil, particularité qui se retrouvait chez tous ceux qui sortaient de l'arsenal ; les Hollandais, avant de se retirer dans la citadelle, avaient emporté tous les chiens, de sorte qu'une foule de gens parcouraient la ville avec des armes à feu dont il leur était impossible de faire usage.

J'étais toujours devant l'arsenal, priant Dieu intérieurement de me faire retrouver le Bruxellois ; j'entendis tout à coup le bruit sourd et lointain du canon, et bientôt après retentit, dans toute la ville, ce terrible cri d'alarme :

— Le bombardement ! le bombardement !

En effet, lorsque les Belges, malgré un armistice qui avait été conclu, parurent aux approches de la citadelle, et voulurent s'emparer par surprise d'un arsenal situé à l'extrémité de la rue du Couvent, et encore occupé par les Hollandais, le baron Chassé donna l'ordre de lancer sur la ville des bombes et des boulets rouges. Les nombreux bâtiments de guerre qui se trouvaient en rade dans l'Escaut, joignirent

leur feu à celui de la cidatelle et des forts, de sorte qu'Anvers se trouva assailli dans toutes les directions par une véritable pluie de projectiles destructeurs et de bombes incendiaires.

Sans prendre garde au danger, j'errai jusqu'au soir d'une rue à l'autre, visitant toutes les places et tous les marchés, mon fusil mutilé sur l'épaule, pour découvrir, s'il était possible, mon ami le Bruxellois. Je ne le retrouvai pas, et je ne l'ai jamais revu depuis, ce qui me porte à penser qu'il aura été tué ce jour-là, soit sur le quai, soit dans la rue du Couvent.

A onze heures du soir, j'étais sur la grande place, près du corps de garde central. Le bombardement avait atteint son plus haut degré d'intensité; la ville tremblait jusqu'en ses fondements sous le retentissement du formidable feu des vaisseaux de guerre... Du sein de la citadelle, d'innombrables bombes s'élevaient dans les airs, décrivaient lentement leur courbe dans l'espace et venaient éclater sur une place ou l'autre, en tuant ou détruisant tout autour

d'elles. De temps en temps, le morne silence des rues était troublé par le rebondissement d'un projectile que suivait une épouvantable explosion, et toutes les vitres tombaient en pièces par la violence de la secousse.

L'entrepôt royal, où se trouvaient entassées des marchandises de tous les pays, pour une valeur de plusieurs millions, était tout en feu ; l'antique église de Saint-Michel fut aussi dévorée par l'incendie ; des flammes gigantesques ondoyaient jusqu'au sommet des tours, comme une mer ardente dont les vagues d'un rouge sanglant auraient été fouettées par un vent furieux. Des nuées d'étincelles et d'énormes débris enflammés s'élançaient comme un torrent du sein de ce volcan, où d'incalculables richesses venues de tous les points du monde se consumaient au milieu des formidables mugissements de l'incendie. Le ciel était sanglant ; dans les rues désertes, on pouvait tout distinguer sous les reflets fauves et sinistres de la flamme. La ville en-

tière semblait vouée à une destruction certaine!...

En ce moment, un officier vint crier à la grand'-garde :

— Des hommes de bonne volonté !

C'était l'appel usité toutes les fois qu'on avait besoin de bras pour accomplir une tâche ou porter secours quelque part. Rien n'était encore organisé, et chacun agissait à sa guise.

L'officier dit qu'il se trouvait, derrière l'hôtel de ville, trois caissons de poudre qu'il fallait nécessairement conduire hors de la ville, si l'on ne voulait les voir sauter d'un instant à l'autre.

Je m'offris avec quelques autres et nous nous mîmes à escorter les caissons confiés à notre garde.

Nous arrivâmes sans encombre jusqu'aux environs de la porte de Borgerhout ; mais, là, il nous fut impossible de nous ouvrir un passage à travers la foule épouvantée qui, criant, gémissant, se lamentant, priait et suppliait qu'on lui permît de sortir de la ville. A titre de soldat armé, je pus percer les

rangs épais du peuple et me rapprocher de la porte pour voir ce dont il s'agissait. Là, un spectacle que je n'oublierai jamais frappa mes yeux. Je vis des mères portant des enfants malades, de vieilles femmes décrépites, des vieillards, des enfants, tous à genoux, tendant des mains suppliantes et, les yeux pleins de larmes, conjurant la garde de leur ouvrir la porte. Ils offraient tout ce qu'ils avaient d'or et d'argent et jetaient de temps en temps un regard plein d'effroi et d'horreur vers la ville, d'où les lueurs sanglantes de l'incendie venaient frapper leurs yeux.

On en laissa sortir quelques-uns en ma présence ; mais, lorsque, sur la demande de notre officier, la porte fut complétement ouverte pour laisser passer les caissons, mille cris de joie s'élevèrent dans la foule, et tous, hommes, femmes, enfants, malades et impotents, se précipitèrent à travers la porte en remerciant Dieu. Comment personne ne fut écrasé sous nos caissons, j'ai peine à le comprendre ; car, pour ne pas être repoussés par la garde, une foule

de fugitifs se glissèrent en rampant sur les mains entre les roues et au milieu des pieds des chevaux. Pour donner une idée de la terreur qui s'était emparée des habitants, je veux citer en passant un fait dont les témoins vivent encore. Chez un tonnelier de la longue rue Neuve, les gens de la maison s'étaient réfugiés dans la cave pendant le bombardement. Tout à coup un obus ou une bombe tomba non loin de là, dans la rue des Frères-Cellites et abattit une cheminée. Le bruit des pierres qui s'écroulaient sur les toits épouvanta tellement ces gens cachés sous terre, qu'ils quittèrent la cave en toute hâte, la fermèrent, franchirent la porte de la ville, et marchèrent fiévreusement pendant plusieurs heures avant d'oser se croire en sûreté. Sans s'en apercevoir, ils avaient abandonné et enfermé dans la cave le chef octogénaire de la famille. Quarante-huit heures s'écoulèrent avant que le pauvre homme fût délivré de sa prison par des passants qui avaient entendu ses cris de détresse.

Une fois sortis de la ville, nous traversâmes le faubourg avec nos caissons et nous les conduisîmes jusqu'à une plaine qui porte le nom de plaine de Borgerhout, où nous les installâmes entre une petite auberge et un gigantesque moulin de pierre. Nous fûmes appelés dans l'auberge pour recevoir chacun notre numéro et régler les tours de garde. Sur une demande de l'officier qui nous commandait, je hasardai une timide observation au sujet des chemins qui aboutissaient au lieu que nous occupions. Un des volontaires — je crois que c'était un Anversois — me jeta un regard dédaigneux, et s'écria en frappant le sol de la crosse de son fusil :

— Que dit ce blanc-bec ? Je ne veux pas monter la garde avec des enfants, moi !

Et, m'enlevant mon fusil au milieu des éclats de rire des spectateurs, il ajouta :

— Retourne à la maison, mon petit bonhomme, et va demander le sein à ta mère !

Sans répondre un mot à cette humiliante plaisan-

terie, je quittai le corps de garde, le cœur brisé. Si j'eusse eu la hardiesse de répliquer au railleur, et de faire valoir mon droit de combattre pour la patrie, on m'eût probablement respecté en me donnant raison. Mais il était alors dans ma nature de céder toujours devant l'*homme*, dès qu'il se posait vis-à-vis de moi, la menace à la bouche. Je pouvais braver le feu, le canon, tous les dangers ; je ne redoutais que l'*homme*, en qui je voyais un être supérieur devant lequel je devais m'incliner. Ce sentiment datait de mon enfance et tenait sans doute à ce que ma force physique était restée trop au-dessous des désirs et des aspirations de mon âme.

Le cœur gros de chagrin et de confusion, gémissant sur la perte de mon ami le Bruxellois, je regagnai lentement la demeure paternelle, que je trouvai toute remplie de fugitifs. Dans toutes les chambres, des literies étaient étendues au milieu des bottes de paille. Une trentaine d'habitants de la ville étaient venus demander l'hospitalité chez nous. Il en était

de même dans toutes les maisons, les étables et les granges aux alentours d'Anvers; les villages, dans un rayon de cinq lieues, regorgeaient de familles anversoises. Mon père m'adressa une sévère remontrance pour être resté si longtemps hors de la maison paternelle; mais, quand je racontai, en présence de nos hôtes étrangers, ce que j'avais fait et vu, sa colère se calma, et il trouva bien que j'eusse montré tant d'intrépidité.

Le bombardement avait été suspendu le même jour, à la suite d'un armistice dont le baron Chassé lui-même avait fixé les conditions. La principale stipulation était que les Hollandais resteraient en pleine et tranquille possession de la citadelle, des vaisseaux et des forts, y compris la Tête-de-Flandre au delà de l'Escaut, tant que l'armistice ne serait pas dénoncé par l'une des deux parties.

Le lendemain, j'étais extrêmement triste, mille idées étranges me passaient par la tête : je rêvais d'éclatants faits d'armes et de gloire militaire. Par-

fois, je me voyais moi-même en présence de l'ennemi, au moment où l'on en venait aux mains; je brandissais mon épée et, m'élançant en avant, j'invitais mes compagnons à faire preuve d'héroïsme. Grâce à mon intrépide bravoure et surtout à mon éloquence, l'ennemi était battu, et chacun, dans l'armée belge, admirait le frêle jeune homme qui avait montré tant de valeur. Après ce beau rêve, venait le désenchantement. Le héros imaginaire se ressouvenait que, la veille même, il s'était laissé désarmer sans résistance, et qu'on lui avait dit ironiquement de retourner auprès de sa mère. Alors, je me dis très-sérieusement que la valeur de l'homme dépend souvent de l'époque où il est né; car, si je fusse né dix ans plus tôt, personne ne m'eût contesté la qualité d'homme, et j'eusse pu éprouver si vraiment une âme de héros faisait battre mon cœur. Le résultat de ces réflexions fut que j'allai me contempler de pied en cap dans une glace, en donnant à mon visage un air aussi grave et aussi martial que possible.

Je dus reconnaître moi-même qu'extérieurement j'avais encore beaucoup de l'enfant, et, frappant du pied avec dépit, je déplorai le malheur d'être si petit.

Cependant les idées de gloire militaire se réveillaient toujours dans ma tête; j'avais été homme pendant un jour entier ; ce souvenir était trop séduisant pour ne pas exercer sans cesse sur moi une irrésistible attraction. Dès le jour même, je déclarai à mon père que je voulais être soldat, afin de combattre pour la liberté et la patrie; il s'efforça de me faire comprendre que j'étais encore trop jeune; mais je persistai dans mon projet. Il est probable qu'il ne croyait pas à ma résolution, car il me quitta avec un sourire incrédule et moqueur, qui suffisait pour me décourager et faire évanouir en fumée mes rêves belliqueux.

Pendant quatre jours encore, je demeurai indécis, errant à l'aventure, jetant un regard d'envie et de désir sur les Belges qui traversaient notre faubourg pour se rendre aux frontières hollandaises. On m'a-

vait fait dire de me rendre chez M. Delin, pour aider à remettre en état l'école, qui, grâce au bombardement, se trouvait toute bouleversée.

Il était une heure avancée de l'après-dînée (1) quand je quittai l'école, et, tout rêveur, je me rendis à la grande place et à la place Verte dans l'espoir de voir les Belges. Sur cette dernière place, j'aperçus une maison dont une fenêtre portait cette inscription en grandes lettres : *Bureau d'engagement.* Je demeurai, pendant une bonne demi-heure, immobile, l'œil fixé sur cette maison. Une indéfinissable émotion s'était emparée de moi. Ma poitrine se gonflait, mon cœur battait tumultueusement, mes joues étaient brûlantes. Une lutte fébrile s'engagea en moi. Je pouvais être soldat, et acquérir par là le droit incontestable de prendre les armes pour la liberté ; mais mon père y consentirait-il? Déjà je le voyais devant moi; son regard sévère m'ôtait tout courage; sa re-

(1) On dîne à midi en Flandre.

doutable parole me faisait trembler... Puis je me rappelais avec tristesse toutes les blessures qu'avait values à mon cœur mon humble condition ; je songeais avec anxiété que mon école allait se rouvrir... En même temps, mon âme, ivre de liberté, rêvait la gloire et les actions héroïques. Mes appréhensions cédèrent enfin à la puissance magique de l'émotion qui me dominait, et j'entrai, tout frémissant, dans le bureau.

Quatre ou cinq officiers, parmi lesquels se trouvait un capitaine du nom de Fichaux, étaient assis devant un pupitre. Sur ma demande on me fit signer un engagement de deux ans qui, quatre mois plus tard, fut échangé contre un de cinq ans. J'avais alors dix-sept à dix-huit ans.

Je reçus un billet de logement qui m'assignait comme gîte la demeure de M. Van Ertborn, sur le Petit-Marché; je n'y trouvai qu'un domestique et une servante. Je demandai une plume et du papier, et me mis à écrire à mon père ; je lui dis que j'avais

signé un engagement de deux années comme volontaire au service de la Belgique; je le priai de me pardonner dans le cas où la détermination que j'avais prise lui déplairait. Je terminai par un affectueux adieu, en lui annonçant que, le lendemain à midi, je partais pour la frontière avec une foule d'autres volontaires.

Après avoir passé une nuit sans repos, je me levai au point du jour. Je possédais une pièce d'or dont un de ceux qui avaient cherché un refuge chez mon père m'avait fait présent. Moyennant cet argent, j'achetai à un Belge un vieux sabre sans fourreau et une giberne sans bandoulière : je suspendis celle-ci sur mon épaule avec une corde, et une étroite courroie assura le sabre à mon côté. Ainsi équipé, je me mis à parcourir la ville en tous sens, la tête haute, et le cœur plein d'un joyeux orgueil. Un pareil accoutrement n'avait, à cette époque, rien de ridicule; on voyait courir par les rues une foule de gens qui n'avaient qu'un grand couteau ou un shako hollan-

dais pour prouver qu'ils étaient entrés au service de la patrie.

Ma qualité de soldat légalement engagé, qualité que personne ne pouvait me contester, me donnait beaucoup d'aplomb, et, quand dix heures sonnèrent, j'allai bravement, sur la place Verte, me mettre dans les rangs des volontaires qui, ainsi que moi, devaient être incorporés dans les nouvelles compagnies, et partir, quelques heures après, pour la frontière.

Pendant qu'on faisait l'appel, une vive frayeur me saisit soudain ; à quelque distance de là, mon père arpentait la place du haut en bas, tournant la tête de tous côtés pour me découvrir. Je voyais, à la sévérité de son regard et au pli qui contractait sa lèvre, qu'il était fort irrité. J'espérais, en me faisant aussi petit que possible, échapper à son œil inquisiteur, quand tout à coup on appela mon nom. Mon père l'avait entendu et marcha droit vers moi. Il me saisit par l'oreille, comme si je n'eusse pas été soldat,

m'attira hors des rangs, à la vue de mes compagnons, et me dit d'un ton impératif :

— Allons, suis-moi !

Je crus mourir de honte ; mais j'étais si accoutumé à respecter mon père, que, la tête basse, je marchai avec lui jusqu'au palais de justice. Là, il s'arrêta et se mit à me reprocher amèrement, et à haute voix, ce qu'il appelait mon évasion de la maison paternelle. Il assurait que l'engagement que j'avais signé n'était pas valable et voulait absolument m'emmener avec lui ; cependant mes supplications parurent enfin le vaincre. Ses idées changèrent soudain de cours.

— Ce n'est donc pas un coup de tête, me demanda-t-il ; ce que tu as fait est le résultat d'une mûre réflexion ? Eh bien, va te battre pour ton pays. La vie de soldat te fera peut-être du bien et chassera de ton cerveau les songes creux qui t'empêchent de devenir un homme. Viens avec moi, je vais t'acheter une blouse et un bonnet de police, pour que tu ressembles du moins à tes camarades.

Cette fois, mon père agit avec douceur envers moi; il m'acheta une blouse en fine toile, garnie de liserés rouges, un beau bonnet de police et un ceinturon laqué.

Tandis qu'on était toujours occupé, sur la place Verte, à former les nouvelles compagnies, je me promenais de long en large avec mon père. Il m'expliquait ce que c'était que la vie de soldat, et s'efforçait de m'aguerrir d'avance contre les mille contrariétés que je rencontrerais. Il me dit entre autres choses :

— Vois-tu, des caractères comme le tien ne sont pas faits pour la vie militaire; tu es trop sensible. Une bonne parole te rend content, mais aussi un mot dur te fait profondément malheureux. S'il t'arrive quelque désagrément, tu tournes et retournes la chose dans ta tête, pendant plusieurs jours, et, grâce à tes rêveries déraisonnables, tu exagères tout. Il faut te défaire de cette mauvaise habitude et prendre ton parti de l'apparente rudesse que tu rencontreras chez tes camarades et tes supérieurs. Per-

suade-toi d'avance que les soldats et les officiers même ont recours aux mots les plus énergiques pour exprimer les choses les plus ordinaires. Si tu perds cela de vue, dix fois pour une tu te sentiras blessé, humilié; tu seras songeur et triste. Il est temps que tu deviennes homme, puisque tu veux agir en homme.

Un roulement de tambour coupa court aux sages conseils de mon père; les volontaires allaient partir.

Lorsque mon père me serra dans ses bras au moment du départ, il murmura encore :

— Henri, souviens-toi toujours de ce proverbe : « Chacun est le fils de ses œuvres. » A partir de ce moment, ton sort est entre tes mains; ton avenir sera ce que tu le feras toi-même.

Il avait les yeux pleins de larmes; je pleurais et sanglotais, et je ne sentis pour ainsi dire pas sa dernière poignée de main.

La pensée de le suivre et de renoncer à la vie militaire surgit en moi; mais les tambours se mirent à

battre, et je vis les compagnies s'ébranler pour le départ. Les joues encore humides de larmes, je courus à mon rang, et, un instant après, j'étais en route pour la frontière.

II

Nous séjournâmes pendant quelques jours à Oostmalle, à quelques lieues d'Anvers. Mon père vint m'y voir, dans le but de me gagner la bienveillante protection de mes officiers. Il demeura longtemps avec le capitaine de notre compagnie, qui était Français, parla probablement avec lui du temps de Napoléon, des héroïques faits d'armes des armées françaises et des désastres de la marine impériale; car, lorsque, après avoir reconduit mon père à quelque distance, je revins à Oostmalle, le capitaine me frappa amicalement sur l'épaule en me disant :

— Votre père a servi le grand homme ; c'est un vieux loup de mer qui a versé son sang pour la patrie. Cela suffit pour que je vienne en aide à son fils chaque fois que je le pourrai : le brave homme n'avait pas besoin de me faire de si pressantes recommandations. Je vous fais caporal ; plus tard, nous verrons ce que je puis encore faire pour vous. En attendant, tâchez de devenir un peu soldat, et surtout ne perdez pas courage ; je me souviendrai des paroles de votre père et ferai pour vous tout ce qui dépendra de moi.

Six semaines après (30 novembre 1830), étant à Turnhout, je fus nommé fourrier. Le titre de sous-officier, que j'acquérais par là, résonna à mon oreille comme l'heureux présage d'une brillante carrière, et j'écrivis à mon père que je remerciais Dieu de m'avoir non-seulement inspiré l'idée de me faire soldat, mais encore accordé la résolution nécessaire pour mettre mon projet à exécution.

Si je me trouvais si satisfait au milieu de mes

rudes compagnons, et si je n'avais pas à souffrir trop d'humiliations, je le devais à l'officier qui commandait ma compagnie. Il se nommait Smith et était, disait-on, entré au service dès l'âge de seize ans, dans la jeune garde de Napoléon. Il était de haute taille, bien fait, habile dans l'art de l'escrime aussi bien au sabre qu'à l'épée, chatouilleux sur le point d'honneur, courageux jusqu'à l'extravagance, d'un caractère gai et aimant, toujours à dire le mot pour rire. Avec cela, il avait un excellent cœur et était incapable de faire du mal à qui que ce fût ou de chagriner personne avec intention. En un mot, c'était le véritable type du soldat français, tel que la poésie nous le peint toujours et que la réalité nous le présente quelquefois.

Il m'avait pris visiblement sous sa protection, et veillait, avec une sollicitude toute paternelle et un véritable dévouement sur son *petit fourrier*, ainsi qu'il me nommait toujours. C'est à lui que je devais ma rapide élévation à ce grade.

Mes camarades, les sous-officiers de la troisième compagnie du troisième bataillon des *chasseurs Niellon*, étaient aussi de bons enfants, et l'on eût dit, à leur conduite envers moi, qu'ils s'étaient ligués pour garder leur *petit fourrier* de toute mésaventure. Mon père leur avait aussi parlé à Oostmalle. Parmi mes protecteurs et mes collègues se trouvait le sergent-major Collette, de Bruxelles, et un sergent de Liége, nommé Deguée, qui m'appelait en riant son fils; et, de fait, il me portait une affection si sincère et si profonde, qu'il n'eût pas hésité à tirer son sabre pour venger la moindre offense, si l'on eût osé m'en faire une.

Ainsi entouré d'excellents amis, je ne m'aperçus du passage de la vie civile à la vie militaire qu'à l'indépendance absolue dont nous jouissions. Les volontaires sans engagement, qui formaient l'immense majorité de notre régiment, montraient la plus grande répugnance pour toute subordination et défendaient leur liberté personnelle contre la moindre

apparence de discipline. Ils retournaient chez eux pendant autant de jours qu'il leur plaisait et rentraient dans les rangs sans qu'on osât les punir. Les officiers n'avaient pas encore de titre régulier; la conservation de leur position dépendait du bon vouloir des hommes qu'ils avaient sous leur commandement. Il résultait de là que chacun agissait selon son bon plaisir, et que tout le régiment ne se composait que de citoyens libres et ne reconnaissant aucune loi militaire. Nous n'avions pas d'uniforme régulier, et nous ne nous exercions pas au maniement des armes. Celui qui paraissait à l'appel deux fois par jour était un homme zélé, et pouvait dire qu'il avait rempli tous ses devoirs. Un bon nombre passaient le reste du temps dans les cabarets; les autres restaient chez les bourgeois ou les paysans où ils se trouvaient en quartier, et, comme le patriotisme des Campinois leur inspirait beaucoup de sympathie pour les Belges, ceux-ci étaient considérés et traités comme de véritables membres de la famille.

Les volontaires, qui avaient pris de leur général le nom de *chasseurs Niellon*, restèrent inactifs à Turnhout ou dans les villages avoisinants jusqu'à la fin du mois de décembre. A cette époque, nous nous mîmes en route, par un temps neigeux, vers le Limbourg, afin, à ce qu'on nous dit, d'y attendre l'ennemi qui avait l'intention de faire occuper par quelques troupes venues de la forteresse de Maëstricht, les bruyères qui touchent aux frontières de Hollande.

Quoi qu'il en fût, on nous fit arrêter, vers le soir, dans une immense plaine que couvrait un pied de neige au moins. Le vent avait tourné à l'est et était tellement glacial, que, pour ne point laisser geler nos oreilles, nous les couvrions de nos mains.

Ordre nous fut donné de passer en cet endroit la nuit au bivac. Celà signifiait que nous pouvions nous coucher dans la neige si nous ne préférions nous réchauffer jusqu'au matin, en frappant la terre du pied ou en nous battant les flancs. Notre surprise

fut grande, la mienne surtout. Je n'apercevais rien autour de moi que l'immense plaine dont la monotone blancheur fatiguait la vue. D'un côté seulement, à un quart de lieue de distance, l'horizon était borné par un bois de sapins, derrière lequel surgissait, à une lieue au delà au moins, le clocher d'un village : c'était Balen, sur les frontières de la province de Limbourg.

Nous n'avions rien mangé depuis notre départ de Turnhout. Comme les Belges, depuis la révolution, avaient toujours été en quartier chez les bourgeois ou les paysans, le service des vivres n'était pas organisé dans l'armée, d'où il résultait que nous avions en perspective un jeûne forcé. Aussitôt que les plus déterminés d'entre nous eurent compris la situation, ils avisèrent au moyen de se procurer du feu et des provisions. On organisa des corvées pour aller chercher du bois dans la pépinière voisine. A peine s'était-il écoulé une demi-heure, que des centaines d'hommes revenaient vers le bivac, en traînant

chacun un jeune sapin à la remorque. On alluma pour chaque compagnie un feu qui, grandissant par degrés, lança vers le ciel ses flammes, avant même que la nuit fût descendue sur la bruyère.

Cette première nuit passée au bivac fit sur moi une profonde impression; oublieux du froid, je passai plusieurs heures à contempler, dans un muet étonnement, l'étrange et fantastique spectacle qui se déployait sous mes yeux. Dix-huit feux, s'élançant dans les airs du sein des sapins amoncelés, s'étendaient en ligne sur la plaine; au-dessus de nos têtes, le ciel s'empourprait; la neige même semblait prendre feu, tandis que les flammes dansaient capricieusement; les reflets ardents d'une sanglante lumière ondoyaient sur la bruyère, tantôt avec la splendeur aveuglante de l'éclair, tantôt avec des tons fauves et rougeâtres, si bien qu'on eût cru voir les vagues impétueuses d'une mer de feu envahir la plaine endormie sous la neige... A chaque scintillement, on voyait comme un essaim de démons s'agiter autour du feu, et les

volontaires se détacher comme des ombres noires sur un fond rouge, aller et venir, jeter de nouveaux arbres sur le foyer ou l'aviver en secouant violemment les troncs déjà embrasés. Alors des nuées de brûlantes étincelles montaient vers le ciel et s'étendaient sur le camp comme un immense feu d'artifice. Au milieu du silence monotone qui régnait sur la plaine, on entendait le craquement des sapins que les flammes dévoraient comme de minces rameaux. A travers ce bruit dominant, perçait par intervalles la voix des volontaires qui s'appelaient les uns les autres par eur nom; parfois aussi s'élevait au loin le refrain : *En avant, marchons!* Le cri de détresse d'un porc qu'on égorgeait se mêlait aux mugissements plaintifs d'une vache enlevée par nos maraudeurs ou nos pourvoyeurs, dans quelque hameau voisin.

Près de moi, un veau fut sacrifié à coups de sabre et dépecé en un instant. Un sergent me mit dans la main un lambeau de chair, et, suivant l'exemple de

mes camarades, je me mis à le faire rôtir devant le gigantesque foyer. L'ardeur du feu nous contraignant à nous tenir à distance, nous piquions la viande au bout de la baïonnette du fusil et la tenions au-dessus de la flamme. Quand la surface extérieure était suffisamment rôtie, nous la mangions à belles dents, et nous répétions ensuite la même opération jusqu'à ce qu'il ne restât plus rien.

Nous demeurâmes sur pied presque toute la nuit; mais, vers le matin, nous fûmes pris d'un irrésistible besoin de sommeil. Beaucoup d'entre nous s'étendirent, à quatre ou cinq pas du feu, sur le sol glacé, et s'y endormirent aussi parfaitement que sur un excellent lit de plumes.

Je n'avais sur le corps que ma blouse de toile pardessus une mince veste de drap noir. Abattu par le froid, je regardais autour de moi. Mon visage et ma poitrine étaient brûlants, grâce à l'ardeur du feu, tandis que mon dos, exposé à la violence du vent d'est, était pour ainsi dire glacé. Peu à peu ma tête

s'alourdit; je me couchai sur le sol, continuai de regarder les flammes pendant quelques instants, et finis par tomber dans un profond sommeil. Quand, deux heures plus tard, je me réveillai et voulus me lever, cela me fut impossible. On avait laissé le feu s'éteindre, et l'eau qu'avait produite la fonte de la neige s'était congelée sous moi. On dut littéralement détacher ma blouse de la terre à coups de sabre pour que je pusse me mettre sur pied. Je tremblais de froid; mes membres étaient engourdis; j'étais pâle comme un mort et tout à fait anéanti. Nous demeurâmes ainsi campés dans la neige, autour de grands feux, sans autres vivres que ceux que nous procurait le maraudage, pendant trois jours et trois nuits. Dès le second jour, l'étrange spectacle que j'ai décrit avait perdu pour moi tout son attrait; mes mouvements étaient lents, et je ressentais comme les symptômes avant-coureurs d'une maladie. Mes amis de la compagnie s'en aperçurent; ils prodiguèrent au *petit fourrier* les soins les plus affec-

tueux, et apportèrent même un botte de foin pour lui servir de couche.

Le troisième jour, mon état empira. J'étais blotti derrière des troncs de sapin qu'on avait élevés comme une barrière contre le vent. Je songeais à mon père, à la vie que je menais à l'hermitage, à mon frère, à tout ce que j'aimais sur la terre...

Le sergent Deguée, mon excellent protecteur, voulut me conduire au médecin du régiment, afin d'en obtenir un ordre qui m'envoyât en quartier à Balen ; mais ma fierté fut si profondément blessée de l'idée de céder devant une épreuve à laquelle résistaient la plupart de mes compagnons, que la honte de me trouver si faible me fit souffrir plus encore que mon indisposition. Je m'étais cru un homme, et je succombais, comme un enfant, sous le froid et la privation de la nourriture accoutumée. J'engageai mes amis à ne plus s'inquiéter de moi ; je leur dis que le malaise dont je souffrais ne tarderait pas à se passer, et leur débitai mille autres protestations,

dernières tentatives de lutte contre un mal qui devait finir par triompher de moi.

Dans l'après-dînée, des chariots chargés de vivres étaient enfin arrivés au bivac, et je fus appelé, en qualité de fourrier, à accompagner les hommes de corvée qui devaient les décharger. Bien que la fièvre me donnât d'affreux frissons et me permît à peine de me tenir debout, bien que je souffrisse d'un horrible mal de tête, je me mis en avant et me montrai prêt à remplir mon service ; mais le capitaine Smith ne voulut pas le permettre, et courut chercher lui-même le médecin du bataillon. Celui-ci me donna un billet avec lequel je devais me rendre à Balen. Le bourgmestre, sur la présentation de ce billet, me mettrait en logement dans une maison du village.

Mes yeux se remplirent de larmes, en lisant sur la physionomie de mes amis la profonde commisération que leur inspirait mon triste état. Le sergent-major Colette et le sergent Deguée me forcèrent à

accepter quelque argent ; un caporal de Verviers, nommé Fabry, fourra une flèche de lard fumé dans mon sac ; car, disait-il, il n'y avait plus rien à trouver à une lieue à la ronde, et un peu de viande pouvait m'être de quelque utilité.

Comblé de vœux pour mon prompt rétablissement et de mille preuves d'amitié, je me mis en route pour le village de Balen. Je cheminais lentement et me reposais souvent, et la lassitude se joignant aux frissons de la fièvre, je me trouvai enfin tellement épuisé, que je laissais mes doigts se geler pour ainsi dire sur mon fusil, sans avoir la force de faire passer la pesante arme d'une épaule à l'autre.

La nuit était venue lorsque j'atteignis le village de Balen, en me traînant péniblement. Les maisons étaient closes et je n'aperçus pas un habitant dans les rues ; seulement, des volontaires qui s'étaient échappés du bivac rôdaient à l'aventure, et, en poussant des cris, heurtaient aux portes avec la crosse de leur fusil pour se les faire ouvrir. On m'in-

diqua la maison du bourgmestre ; j'y frappai, mais en vain ; on n'ouvrait pas. Enfin on me répondit, d'une fenêtre du haut, qu'il n'y avait plus de logement dans le village, et que, d'ailleurs, le général lui-même avait défendu d'y héberger un seul *Belge*.

Je restai un instant anéanti, et peut-être me serais-je affaissé sur le seuil de la porte du bourgmestre ; mais la fièvre et le mal de tête avaient diminué, et mon estomac criait famine. Surexcité par le besoin, je frappai successivement à la porte des maisons où je voyais encore de la lumière ; de la plupart je ne reçus pas de réponse ; les autres étaient remplies de volontaires qui juraient et maugréaient, en assurant qu'ils ne permettraient d'entrer à âme qui vive.

Le désespoir s'empara de mon cœur. A bout de forces, épuisé de fatigue, presque mourant de faim, j'allai jusqu'aux dernières maisons du village : partout je demandai en vain qu'on me laissât entrer... L'énergie nécessaire pour mettre une porte en piè-

ces et contraindre les gens à me recevoir, me manquait d'ailleurs tout à fait.

Tout à coup j'aperçus au loin, dans la campagne, une petite lumière ! on rira peut-être, mais, ainsi que dans le *Petit-Poucet* et dans bien d'autres contes populaires de la Flandre, cette petite lumière brilla à mes yeux comme l'étoile de l'espérance. Je marchai droit vers elle et mis à l'atteindre cinq ou six fois autant de temps que je m'y étais attendu. C'était une petite hutte d'argile, construite au bord du chemin de Rolaer. Je frappai et l'on m'ouvrit sur-le-champ. Un cri d'effroi échappa aux habitants quand ils me virent entrer, le fusil à la main, et ils se mirent à me dire, d'une voix pleine de désolation, qu'ils ne possédaient plus rien. On leur avait pris leurs poules et leur unique chèvre ; les Belges avaient même enlevé leur dernier pain.

Je leur dis que j'étais malade ; je racontai en peu de mots comment j'avais vainement imploré au village un gîte pour la nuit, et je finis par les prier de

me donner une petite place dans la chaumière jusqu'au lendemain matin. Ma jeunesse et l'accent plaintif de ma voix touchèrent les bonnes gens ; ils m'indiquèrent une chaise près du feu qui couvait sous la cendre, m'aidèrent tous ensemble à débarrasser mes épaules de mon sac, et me dirent, en me prodiguant des marques de sympathie et de compassion, que leur maisonnette était tout à mon service. Ils ne pouvait me donner un lit ; mais il y avait du foin au-dessus de l'étable de la chèvre, et le maître du logis aviserait à ce que je n'eusse pas à souffrir du froid. Il n'y avait d'autres vivres dans la maison qu'un pain de seigle tout noir qu'on avait pu soustraire aux perquisitions des volontaires : on me dit que je pouvais prendre de ce pain autant que je voudrais.

La chaumière avait pour habitants un paysan, sa femme et leur fille : celle-ci avait environ dix-sept ans ; elle plaignait à haute voix le pauvre *Belge*, et me contemplait avec une si affectueuse pitié, que son

doux regard suffit à verser la consolation dans mon cœur, et m'arracha à mon abattement.

Je voulus donner de l'argent à ces gens ; mais l'homme et la femme repoussèrent mon offre en me disant que, s'ils pouvaient, avec la somme que je leur présentais, se procurer quelque chose qui pût m'être utile, ils l'accepteraient, mais qu'il était impossible de rien trouver dans la commune pour or ni pour argent. Alors seulement, je me souvins que le caporal Fabry avait mis dans mon sac un morceau de porc. Je me hâtai d'en couper une tranche ; la poêle fut mise au feu, et, peu d'instants après, j'étais à table avec mes nouveaux hôtes.

Je parlai de mes parents, de ma vie antérieure et de ma mésaventure au bivac. Avant d'aller me livrer au repos, nous étions tous les quatre aussi bons amis, et nous nous connaissions aussi bien que si, depuis mon enfance, j'eusse fait partie de la famille.

L'homme me conduisit au-dessus de la petite étable, creusa un trou dans le foin, m'y fit couchèr, me mit sur le corps et sur les pieds une bonne couverture, également de foin, et me souhaita une bonne nuit.

Bientôt une douce chaleur pénétra mes membres, et avec elle une nouvelle vie ranima mon cœur. Il me semblait qu'un roi couché sur le plus mou duvet ne pouvait goûter un repos aussi parfait, aussi réparateur que le pauvre soldat étendu sur le foin hospitalier de l'humble étable. Plein d'une vive reconnaissance, je remerciai Dieu de sa bonté, et, bercé par mille joyeuses pensées, je tombai dans un sommeil voluptueux.

Le matin, on ne m'appela pas ; il faisait jour depuis longtemps quand je m'éveillai de moi-même. Lorsque je descendis, je trouvai le café sur la table, et les bonnes gens qui m'avaient attendu pour déjeuner. Mon regard tomba sur la jeune fille ; elle m'adressa un sourire si candide et si affectueux en

même temps, que je penchai la tête et sentis la rougeur me monter au front.

Vers midi survint un officier accompagné d'un nombreux détachement, et chargé de faire une perquisition dans toutes les maisons, et de ramener les volontaires au bivac. Le billet du docteur me sauva de l'expulsion. La fièvre me reprit au commencement de la soirée, mais avec moins d'intensité, et, après trois accès qui allèrent toujours diminuant, je fus tout à fait guéri.

Je demeurai environ dix jours dans la chaumière, le plus souvent assis auprès du feu, sous le manteau de la cheminée, et, absorbé dans une silencieuse et profonde préoccupation, j'avais les yeux fixés sur la jeune fille, qui filait non loin de moi. Quand, au moindre mouvement de sa tête, je pouvais deviner qu'elle allait diriger son regard sur moi, je détournais timidement les yeux. Elle me semblait si belle, la douce et svelte jeune fille, avec ses joues fraîches et ses limpides yeux bleus, si belle et si pure, qu'elle

m'apparaissait comme une créature angélique entourée d'une magique atmosphère de chasteté et d'innocence. Dans la simplicité de mon cœur, je souhaitais que Dieu m'eût permis d'être son frère. Quelle bonne et heureuse vie j'eusse passée auprès d'elle !

Le soir, quand le père et la mère étaient assis avec nous autour du feu, il me fallait conter. Comme je savais que cela faisait plaisir à Bethken (1), je faisais appel à toutes les ressources de mon imagination ; j'inventais les plus étranges aventures, et ma parole captivait tellement mes auditeurs, que, pendant de longues heures, ils prêtaient, bouche béante, l'oreille à mes récits. Quand la jeune fille me regardait avec ses grands yeux, son âme semblait être tout entière dans son regard ; sous l'influence de ce regard d'une pureté céleste, je sentais se doubler la puissance de mon âme : je devenais poëte par

(1) Abréviation d'Elisabeth.

l'éveil d'un sentiment qui, jusque-là, m'avait été inconnu !...

Bethken était bien heureuse avec *notre Belge*, comme elle me nommait ; elle vantait son esprit à l'égal d'une merveille ; elle était affectueuse et bonne pour lui, et le prenait par la main quand elle l'invitait à se mettre à table ; mais son beau front restait pur comme un lis, et, quand mes joues s'empourpraient soudain à sa vue, elle souriait avec la douce naïveté de l'innocence.

Une après-midi, un caporal de ma compagnie vint m'avertir que le régiment quitterait le bivac le lendemain à neuf heures du matin pour se rendre dans les environs de Gheel ou de Moll, et que je devais me tenir prêt à suivre la compagnie, soit à pied, soit sur l'une des voitures de bagages. Ce soir-là, je ne racontai pas d'histoires ; nous étions tous quatre silencieusement assis autour du foyer et gémissant sur le fatal départ. Bethken se lamentait à l'endroit de *son pauvre Belge*, qui, bien sûr, retomberait ma-

lade en reprenant la rude vie de soldat; j'assurais les bonnes gens de ma profonde reconnaissance et m'efforçais de contenir mes larmes au milieu des preuves répétées de douce et fraternelle sympathie que me donnait Bethken.

Le lendemain matin, quand nous entendîmes au loin les tambours battre la marche, Bethken me donna deux tartines et deux œufs durs qu'elle avait eus de la servante du curé, et que, bon gré mal gré, je dus mettre dans mon sac. Puis vint le triste moment du départ ; les yeux humides, nous nous serrâmes la main, et les braves gens me promirent de prier Dieu pour moi. Bethken suivit de loin *son Belge* jusqu'au village, où mon régiment débouchait précisément sur la grand'route; je me joignis aux sous-officiers de ma compagnie. Ceux-ci acclamèrent mon retour par des cris de joie : « Ah ! voilà notre petit fourrier ! » s'écriaient-ils. En défilant, je vis encore Bethken qui me salua; je courbai la tête, car mes yeux s'emplissaient de larmes; mais combien

mon émotion fut plus grande encore quand, en me retournant un peu plus loin, j'aperçus la pauvre Bethken appuyée contre une maison et le visage couvert de son tablier... Ce jour-là, je savourai avec un battement de cœur les œufs qu'elle m'avait donnés, de même que l'une des deux tartines; mais je laissai l'autre dans mon sac comme un souvenir... Je l'y conservai pendant bien des mois et jusqu'à ce qu'elle fût tout à fait réduite en miettes. L'image de la douce Bethken me suivit plus longtemps encore; mais elle s'affaiblit avec le temps, et il ne m'en resta que le reconnaissant souvenir des soins que m'avaient prodigués et de l'affection que m'avaient témoignée les bons et simples habitants de la chaumière.

Ce n'est que seize ans après que j'ai revu une seconde fois le village de Balen, et je me suis rendu à l'endroit où le *Belge* malade avait reçu un si affectueux accueil. La hutte avait disparu : personne ne sut me dire au juste ce qu'étaient devenus les parents de Bethken, ni elle-même : seulement, on semblait se

souvenir vaguement qu'autrefois l'humble chaumière d'un pauvre ouvrier s'élevait en ce lieu. Une visite postérieure à Balen n'eut pas de résultat plus satisfaisant.

III

Du bivac de Balen, nous nous rendîmes à la petite ville de Gheel et dans les villages environnants ; puis à Moll, et enfin à Turnhout.

Mon père vint me voir dans cette ville et passa deux jours avec moi. J'appris de lui que mon frère avait, comme moi, pris service dans l'armée belge, et qu'il était volontaire dans un régiment cantonné sur la frontière aux environs de Westwezel. Dès le premier jour de son arrivée, mon père avait sans doute parlé à mes supérieurs ; car, à ses paroles

d'affection et d'encouragement, il mêlait de temps en temps des avis dans le but de me faire comprendre que je devais me montrer un peu plus *homme*, et, comme il disait, secouer ces allures d'un enfant qui n'a jamais mangé que du pain blanc. Je le compris parfaitement et lui fus reconnaissant de ses conseils; mais j'étais d'avis que mes dispositions naturelles valaient mieux que la rudesse de caractère et l'apparente insensibilité qu'on semblait demander d'un bon soldat. Mon père retourna chez lui à pied; il n'avait guère moins de dix lieues à faire dans un jour. Je l'accompagnai pendant deux heures, pris congé de lui en l'embrassant, et je regagnai Turnhout.

Les volontaires, retenus depuis quelques mois déjà dans l'inaction sur les frontières, commençaient à murmurer de ce qu'on ne les conduisait pas à l'ennemi; mais on leur fit comprendre que les grandes puissances européennes étaient occupées à Londres à conférer sur le sort de la Belgique, et que, comme

la Hollande refuserait infailliblement de se soumettre à leur décision, il n'y avait qu'à prendre patience pendant quelque temps ; le jeu ne tarderait pas à s'engager sérieusement. En attendant, nous errions sans relâche dans la Campine anversoise, hébergés partout, dans les villages et les hameaux. Ces pérégrinations durèrent jusqu'au mois de juillet 1831.

Le printemps était de retour ; j'assistais pour la première fois au réveil de la nature renaissante ; mon âme rêveuse était fraîche et pure comme la bruyère. Ce ne sont pas mes excursions postérieures dans la Campine qui m'ont donné le sentiment des beautés de la bruyère ; non, ce fut dans un moment où je sortais de l'enfance, que j'appris à ressentir toutes les impressions qu'elle m'a fait éprouver, à compter les herbes et les humbles fleurs qui font sa parure, à recueillir ses bruits, à pénétrer ses secrets, à l'aimer, à la chérir comme si mon berceau se fût trouvé dans ses plaines vierges et solitaires. C'est le vif et puissant souvenir de cette heureuse époque

de ma vie qui, vingt ans plus tard, m'inspira ces lignes :

« Combien notre âme doit avoir d'amour et de jouissances, dans les jours de la jeunesse, pour enfermer à jamais en soi tout ce qui l'entoure, et l'envelopper d'affection comme d'un impérissable voile ! Hommes, arbres, maisons, paroles, tout, — vivant ou animé, — tout devient une partie de notre être ; à chaque objet nous attachons un souvenir aussi beau, aussi doux que notre jeunesse elle-même. Notre âme déborde de force, elle lance des étincelles et des reflets de sa vie sur toute la création ; et, tandis que nous saluons d'un hymne joyeux et incessant de bonheur qui nous sourit à tous, enfants ou jeunes gens, dans un avenir sans bornes, tout dans la nature chante et se réjouit à l'unisson avec nous.

» Ah ! combien j'aime la bruyère, le tilleul, la ferme, la chapelle et tout ce qui me parlait au temps où les roses de la jeunesse et les lis de la chaste

poésie des premières années couronnaient mon front! Ils ont partagé mes jouissances; je les ai vus s'épanouir voluptueusement et resplendir sous la chaude lumière du soleil, alors que, dans ma joyeuse insouciance, je m'élançais dans le chemin inconnu des destinées humaines. Ce sont mes vieux compagnons de jeu, mes amis. Chacun d'eux me rappelle un souvenir agréable, une douce émotion; ils parlent la langue de mon cœur; toutes les fibres les plus délicates de mon âme tressaillent à leur appel avec une juvénile énergie, et, dans un calme et religieux attendrissement, je remercie le Seigneur de ce qu'il laisse couler, même dans le cœur glacé de l'homme désenchanté, la bienfaisante source du souvenir (1). »

Ce fut aussi dans les premiers temps de ma vie militaire que j'appris à connaître les habitants de la Campine, que je m'initiai à leurs mœurs et que j'é-

(1) L'*Auberge de village*, dans les *Scènes de la vie flamande*.

tudiai à fond leur simple et beau caractère. Partout où arrivait le *petit fourrier* belge, il se faisait bientôt aimer de gens dont le cœur sympathisait si fort avec le sien par la douceur des instincts, par la simplicité des goûts, et par une indicible soif de généreuses affections. Il s'asseyait avec ces braves gens près du foyer, autour de la marmite aux vaches, et racontait de merveilleuses histoires; il joignait les mains et priait avec eux en s'asseyant à la table rustique; il les suivait à l'église et s'agenouillait à côté d'eux; il s'en allait aux champs avec les jeunes gens et aidait à leurs travaux; il était surtout le favori des enfants, qui se promenaient avec orgueil en se suspendant à ses deux mains, et pleuraient bien souvent à chaudes larmes quand leur bon ami, *le Belge*, devait les quitter pour se rendre dans un autre cantonnement.

IV

Après huit mois de cette vie de repos dans les villages de la Campine, les chasseurs Niellon reçurent une organisation régulière sous le nom de deuxième régiment de chasseurs à pied, et ce ne fut qu'alors qu'on leur donna un uniforme militaire en drap vert, à parements, collet et liserés rouges.

Le bruit courait que les Hollandais réunissaient des forces considérables, avec l'intention d'envahir le territoire belge. Ces bruits furent répandus et démentis plusieurs fois. Cependant, vers la fin du mois de juillet 1831, nous fûmes tous rassemblés sur une bruyère voisine de Turnhout. On nous y annonça, au milieu des plus vives acclamations, que le prince Léopold avait fait son entrée à Bruxelles,

en qualité de roi des Belges, et, suivant l'antique usage, avait juré fidélité à la constitution du pays.

Douze jours après, dans la nuit du 1er au 2 août, tandis que nous reposions tranquillement dans nos quartiers au vieux Turnhout, nous fûmes réveillés tout à coup par le tambour d'alarme, et nous nous rendîmes en toute hâte au lieu où se réunissait ordinairement la compagnie. On nous conduisit dans les ténèbres et par des chemins détournés jusqu'à une immense plaine couverte de bruyères et située entre Ravels, Baerle, Hertog et Weelde. Nous y trouvâmes le reste de notre régiment, ainsi qu'un autre bataillon de volontaires qui y étaient déjà campés. On procéda à l'inspection de nos armes et de nos gibernes, afin que nous fussions, le lendemain matin, en tenue de combat, car un corps ennemi considérable avait passé la frontière et se trouvait non loin de nous. Nous entendions, en effet, dans la direction du village de Weelde, des hennissements de chevaux et, par intervalles, un lointain murmure

sourd et indéfinissable, qui annonçait le voisinage d'une nombreuse réunion d'hommes. Dans l'ombre, nous nous serrions mutuellement la main avec enthousiasme; nous étions heureux que l'occasion nous fût enfin donnée de verser notre sang pour la patrie. Personne d'entre nous ne doutait de la victoire; tous, nous avions une ferme et courageuse résolution; tous, nous éprouvions une confiance sans bornes.

Cependant l'approche d'une grande bataille faisait sur moi une profonde impression; après avoir pris part à l'élan spontané et aux mutuelles excitations du premier moment, je penchai la tête sur ma poitrine et pensai à mon père, ainsi qu'à tous ceux qui m'étaient chers. Cette aspiration suprême vers les choses et les personnes aimées est comme le testament de l'âme; quiconque, étant jeune, court un grand danger loin du lieu où il est né, sentira toujours s'élever dans son cœur un mélancolique et tendre adieu à tout ce qu'il regrette et craint de perdre.

Afin que le lecteur puisse comprendre les événements qui vont suivre, il est nécessaire de donner quelques explications sur cette invasion du territoire belge par les Hollandais.

L'armée belge était dans le plus déplorable état. Le Congrès national, siégeant à Bruxelles, avait consacré son temps aux importantes délibérations d'où venait de sortir notre belle et incomparable constitution, et au choix d'un souverain. On avait décrété, sur le papier, une armée respectable, mais qui n'existait pas en réalité. Le service des munitions de guerre n'était point organisé; rien n'était prévu; les régiments qui se trouvaient en présence de l'ennemi, avaient à peine à leur disposition de la poudre pour un seul jour. Beaucoup de généraux et la plupart des officiers n'avaient jamais fait la guerre régulièrement; le courage et l'intrépidité ne manquaient pas, mais l'expérience et la prudence faisaient complétement défaut.

Les forces militaires de la Belgique, en dehors de

la garde civique, qui était plutôt un embarras qu'une aide, pouvaient s'élever à trente mille hommes et étaient partagées en deux grandes divisions. La première, l' *armée de l'Escaut*, occupait les environs d'Anvers, sous le commandement du général de Tieken de Terhove, qui avait son quartier général au village de Schilde; la seconde, l'*armée de la Meuse* se trouvait aux environs de Hasselt, sous les ordres du général Daine. Ces deux corps étaient séparés l'un de l'autre par treize heures de marche.

Les Hollandais avaient, au contraire, composé et organisé l'armée d'invasion avec le plus grand soin. Leurs forces, commandées par le prince d'Orange et le duc de Saxe-Weimar, comptaient quarante mille hommes de troupes régulières, et trente mille gardes nationaux, auxquels il fallait ajouter quatre mille chevaux et soixante et douze pièces de canon. Une moitié de cette armée entra en Belgique du côté du Limbourg, pour attaquer l'armée de la Meuse ; l'autre

marcha vers Turnhout pour nous refouler vers Anvers.

Le deuxième régiment de chasseurs à pied, qui occupait la bruyère de Ravels avec quelques bataillons irréguliers, composait la soi-disant *brigade d'avant-garde*. Nous étions, en tout, au nombre de huit cents et nous possédions deux pièces de campagne ; on nous avait adjoint une vingtaine de chasseurs à cheval chargés de faire le service des dépêches. La division hollandaise, qui avait pris pied à Welde sur le territoire belge, était une avant-garde d'un millier d'hommes.

Nous ignorions toutes ces circonstances; nous ne savions qu'une seule chose, c'est que les Hollandais étaient près de nous et que nous allions nous battre.

Dès que les premières lueurs du matin commencèrent à dissiper les ténèbres, les deux compagnies d'élite de chaque bataillon furent envoyées en tirailleurs contre l'ennemi; les compagnies du centre, dont je faisais partie, demeurèrent longtemps massées

en réserve et inactives. Une vive fusillade dura sans interruption pendant toute la journée ; mais, comme nos tirailleurs étaient abrités par des taillis ou des arbres, nous eûmes peu de blessés. Quelques chasseurs hollandais furent faits prisonniers ou plutôt passèrent de notre côté. Pas un seul ne parlait ni le hollandais ni le français : tous étaient Prussiens ou Suisses. A mesure que la fusillade se prolongait, on commençait à sentir la disette imminente de munitions ; dès midi, les chasseurs à cheval vinrent chercher les paquets de cartouches des compagnies du centre pour les porter aux tirailleurs. L'idée que bientôt nous nous trouverions sans poudre en face de l'ennemi inquiétait nos officiers. En ma présence, notre brave commandant, le général Niellon, fit amener notre unique caisson, déjà vide, et appela un sergent de notre compagnie nommé Nagels, intrépide enfant de Fontaine-l'Evêque. Le général prit pour pupitre le pommeau de sa selle et écrivit au crayon un billet, en demandant un brave pour aller chercher de la poudre... à An-

vers! Le sergent reçut ordre de brûler le pavé de la chaussée, et, dans le cas où les chevaux s'abattraient, d'en prendre d'autres chez les paysans, dût-il pour cela employer la force.

Pendant ce temps, nos tirailleurs fusillaient sans relâche les avant-postes hollandais, qui ripostaient avec une égale vivacité. La nuit arriva sans que, de part ni d'autre, aucun résultat eût été obtenu ; chaque homme de ma compagnie avait encore dix cartouches, et des jours devaient s'écouler avant que nous pussions en recevoir d'autres.

Nous avions peine à comprendre pourquoi on ne nous faisait pas marcher en avant pour attaquer l'ennemi dans ses retranchements ; dans notre conviction, les Hollandais eussent pris la fuite à notre approche, puisque, malgré leur grand nombre, ils n'osaient pas nous aborder. Le manque de poudre irritait beaucoup d'entre nous, et déjà on murmurait à voix basse, parmi les soldats, les mots de trahison et de défection.

Le lendemain matin, quand les brumes de la nuit montèrent vers le ciel, nous aperçûmes à l'horizon lointain une ligne grise qui semblait se mouvoir; elle s'étendait sur toute la longueur de la bruyère. Peu à peu nous reconnûmes distinctement un détachement de cavalerie; c'étaient probablement des cuirassiers; car des épaules des cavaliers jusque sur la croupe des chevaux descendait un ample manteau qui leur donnait à nos yeux la taille et l'apparence de géants. Ces cavaliers étaient suivis de rangs épais de fantassins dont les milliers de fusils brillaient comme l'éclair sous les premiers rayons du soleil. Le défilé ne finissait pas; bientôt la bruyère, aussi loin que la vue pouvait s'étendre, parut couverte d'ennemis. Pendant la nuit, toute l'armée hollandaise s'était rapprochée de ses avant-postes; et, tandis que les cuirassiers faisaient un détour pour aller occuper la route d'Anvers, les Hollandais déployèrent leurs troupes dans la plaine, comme pour nous offrir le combat.

Nous contemplions avec surprise, mais sans crainte, la ligne immense de l'ennemi qui, déployant ses ailes, s'avançait lentement vers nous. Le corps d'armée que nous avions en vue pouvait s'élever à vingt mille hommes; il comptait quarante pièces d'artillerie et une nombreuse cavalerie. Comme je l'ai dit, nous étions huit cents hommes, sans chevaux, et nous n'avions que deux pièces de campagne. Nous étions adossés à une jeune sapinière ; à quelque distance en avant de nous s'étendait une mare. Nos deux canons, masqués à une centaine de pas de nous par un coin du bois de sapins, étaient chargés à mitraille.

J'oubliai la guerre et le danger que je pouvais courir, tant l'imposant et terrible spectacle qui se déroulait devant moi fascinait mon imagination; le soleil s'était levé dans un ciel d'un bleu splendide, et ses rayons se brisaient sur l'acier des armes, de sorte que la ligne des troupes hollandaises m'apparaissait comme une resplendissante ligne de feu.

Le grondement d'une dizaine de canons de gros calibre m'arracha à ma préoccupation; je fus saisi d'un frisson d'effroi... Mais, dès la seconde décharge, cette involontaire émotion, ou plutôt ce battement de cœur auquel on ne commande pas, avait disparu; il ne me resta que la conviction du danger, et une fiévreuse envie de combattre, comme si l'agitation et le tumulte de la mêlée devaient me délivrer du sentiment pénible qui me pesait.

Les boulets hollandais allèrent, pour la plupart, tomber dans la mare, dont ils firent jaillir l'eau bourbeuse à une prodigieuse hauteur; un seul de nos camarades fut tué par un boulet, qui lui passa devant la bouche sans le toucher autrement.

De vifs murmures couraient au milieu de nous, et nous voulions nous élancer en avant; mais nos officiers nous supplièrent de ne pas bouger sans l'ordre du général, et, comme les officiers de notre régiment étaient la plupart non-seulement aimés, mais respectés, nous restâmes dans les rangs tout en

grinçant des dents d'impatience. Encore quelques instants, et l'armée hollandaise serait à portée de fusil; nous voyions avec joie approcher ce moment si ardemment souhaité.

L'ennemi arrêta sa ligne de bataille; il envoya vers nous une soixantaine de lanciers. Nous nous préparâmes à les accueillir par une vive fusillade. Ces cavaliers n'avaient pour mission que de faire une reconnaissance, et de s'assurer du chiffre des forces que les Belges pouvaient avoir en ligne. Les lanciers se précipitèrent au galop avec leurs lances à flammes orange, et, pour leur malheur, vinrent à portée de nos deux pièces, masquées par les sapins. Une double détonation retentit sur la bruyère : dix ou douze cavaliers et autant de chevaux tombèrent sur le sol morts ou blessés. Les autres tournèrent bride en toute hâte, et regagnèrent le corps d'armée. A la vue de cet avantage, quelque mince qu'il fût, une immense acclamation s'éleva des rangs des Belges, et tous s'élancèrent en avant en criant d'une

voix tonnante : « Vive la liberté! vive Léopold! »

Sans nul doute, ces huit cents hommes se fussent volontiers jetés sur la masse innombrable des ennemis, et qui sait ce qui fût arrivé? Une mort certaine leur était réservée, il est vrai; mais combien n'eussent-ils pas vendu chèrement leur vie dans l'ardeur du premier élan! Peut-être l'impression de cet héroïque sacrifice eût-elle lourdement pesé dans la balance des événements ultérieurs... Malheureusement, la plupart de ces combattants, animés d'un feu patriotique, se virent obligés de faire un détour en présence de la mare dont nous avons parlé, et cela donna aux officiers le temps de les retenir.

Tandis que nos chefs, à force d'ordres et de signes, arrêtaient le téméraire élan de leurs troupes, le canon hollandais tonnait avec une nouvelle force; toute la ligne de bataille de l'ennemi s'ébranla et se précipita en avant pour venger la perte qu'il venait de faire, et nous attendions, avec une joyeuse émotion, l'engagement imminent.

En ce moment, l'un de nos chasseurs à cheval apporta au général un message urgent. Les cuirassiers hollandais avaient coupé le chemin d'Anvers : les Belges étaient cernés de toutes parts. Malgré les clameurs des volontaires, qui, de rage, se mordaient les poings jusqu'au sang, il n'y avait rien à faire ; il nous fallait quitter la bruyère, nous rabattre sur Turnhout, et chercher un passage vers l'intérieur du pays, si toutefois il était possible d'échapper à une défaite certaine ou à la captivité.

Nous prîmes la direction de Turnhout en bon ordre, et prêts encore à faire une vigoureuse résistance. La ville était morne comme une tombe : on n'apercevait dans les rues aucun être vivant ; portes et fenêtres étaient fermées comme au milieu de la nuit. Ce spectacle fit sur notre esprit une impression désagréable, et, en effet, il était peu encourageant de voir que tous les habitants avaient pris la fuite ou s'étaient cachés, comme si, dès avant ce jour, ils

nous eussent crus impuissants à défendre leurs foyers.

Notre régiment ne s'arrêta pas à Turnhout; nous prîmes le chemin de Hérenthals en suivant les sentiers à travers champs et bois. Il faisait une chaleur excessive; le soleil d'automne dardait sur notre tête des rayons d'une ardeur intolérable; nous n'avions ni à manger ni à boire. A Casterle, la soif dévorante que nous éprouvions fit méconnaître un instant les ordres des officiers. Il y avait dans ce village, au milieu du jardin du curé, un pommier chargé de fruits qui ne devaient être mangeables que deux mois plus tard. L'arbre fut assailli, escaladé, mis au pillage, dépouillé de ses feuilles, dégarni de ses branches par des centaines d'hommes. On implorait une bouchée de ces fruits acides; on se battait pour l'obtenir; on donnait jusqu'à un florin pour une petite pomme verte... On s'imaginait que ce goût aigre apaiserait la soif.

Nous passâmes ainsi huit jours entre Lierre et

Louvain, exposés au soleil le plus brûlant, marchant chaque jour pendant huit ou dix heures, sans vivres, sans rafraîchissements, et littéralement grillés par la chaleur. Nous dévorions l'écorce des sapins et nous portions une balle dans la bouche, comme remède contre la soif; la nuit, nous nous couchions sur le sol, pour nous réveiller le lendemain transis par une abondante rosée.

On disait parmi nous que nous étions enveloppés par les Hollandais, et que nos marches et contre-marches avaient pour but de nous faire échapper à la poursuite de l'ennemi et de nous permettre de rallier, aux environs de Louvain, le grand corps d'armée belge. Quoi qu'il en fût, nous suivions souvent des routes, nous arrivions toujours dans des villages où les Hollandais nous avaient précédés; car nous trouvions, chemin faisant, des pompons et autres petits objets d'équipement que nos ennemis avaient perdus dans leur marche.

Un jour, nous fîmes halte, à midi, dans le voisinage d'un village, nommé Boisschot, je crois, où le sol était encore jonché de la paille qui avait servi de couche aux Hollandais, la nuit précédente. Epuisés de lassitude et de faim, nous nous étendîmes dans un champ pour prendre quelque repos; la veille, nous avions rencontré peu de vivres, et, ce jour-là, nous n'avions encore rien mangé. On me donna l'ordre de me rendre au village, avec dix hommes de bonne volonté, pour y chercher les vivres nécessaires à notre compagnie et y prendre, de gré ou de force, tout ce que nous y pourrions trouver. Les volontaires les plus résolus et les plus brutaux se présentèrent. Quand nous arrivâmes au village, les habitants avaient pris la fuite : nous enfonçâmes les portes à coups de crosse, mais ne trouvâmes rien qui fût mangeable. Au milieu du village, nous rencontrâmes un homme et une femme qui n'avaient pas abandonné leur demeure. Nous leur demandâmes

du pain ou quelque autre aliment, ils nous répondirent d'un ton plaintif que les Hollandais avaient tout emporté la veille. Mes volontaires, poussés par le désespoir de la faim, se mirent à battre l'homme à coups de plat de sabre et à le menacer de le maltraiter davantage encore. Après une longue résistance, l'homme, épouvanté, nous conduisit dans le jardin, y creusa le sol, et en retira trois énormes pains de seigle enveloppés dans un sac. Nous emportâmes les pains et le sac. Après avoir encore fouillé sans résultat plusieurs maisons désertes, nous atteignîmes, hors du village, une chaumière d'argile où se trouvait une jeune femme avec un enfant de trois à quatre ans. Sur nos menaçantes sommations, elle prit, dans le berceau de son enfant, une tartine de pain noir et nous la tendit en disant, les larmes aux yeux :

— Tenez, mes amis, voilà tout ce qui me reste ; je l'avais gardé pour mon pauvre petit agneau.

Déjà l'un de mes compagnons avait accepté la tartine et allait y mordre à belles dents; mais les autres s'y opposèrent vivement et lui firent jeter dans le sac le petit morceau de pain.

Touché d'une profonde compassion, je voulus faire rendre la tartine à cette mère infortunée, mais ce fut en vain. Je pris la main de la femme et lui demandai si, moyennant de l'argent, on ne pourrait se procurer du pain dans quelque village voisin. Sur sa réponse affirmative, tous mes compagnons mirent la main à la poche; la plupart donnèrent une pièce de vingt-cinq cents (1); quelques-uns donnèrent moins, je donnai un peu plus, si bien que la pauvre femme reçut environ cinq francs... Ses larmes coulèrent plus abondantes; mais c'étaient des larmes de reconnaissance, et ses bénédictions suivirent les bienfaisants pillards. Chemin faisant, mes compagnons firent un compromis au sujet de la tartine : nous en

(1) Cinquante centimes.

reçûmes chacun un morceau gros comme le doigt. Au bivac, les trois pains de seigle furent d'abord partagés à coups de sabre, en gros morceaux, puis coupés avec des couteaux en parts moindres. Depuis le capitaine jusqu'au dernier soldat, chacun en reçut une bouchée.

Le 10 août, dans l'après-dînée, nous passâmes devant les vignobles du village de Wesemael, à un demi-mille environ d'Aerschot. Nous y trouvâmes un nombreux convoi de voitures chargées de pain et de viande qui nous étaient destinés comme approvisionnement. On fit faire halte au régiment, et les sentinelles avancées furent placées à une grande distance, comme si nous devions bivaquer en cet endroit ; le peu de chasseurs à cheval qui nous avaient accompagnés depuis Turnhout, furent envoyés sur les hauteurs et dans les chemins éloignés, afin qu'ils pussent nous avertir à temps de l'approche de tout danger. On fit appel, dans chaque compagnie, à quelques hommes déterminés qui reçurent pour mis-

sion d'aller chercher à Wesemael tout ce qu'il fallait pour faire du bouillon.

Une demi-heure après, on voyait devant le front de chaque compagnie une grande marmite à bétail, soutenue par des pierres et remplie d'eau. On divisa la viande en morceaux à coups de sabre, et on la jeta dans les marmites; de toutes parts, accouraient des hommes avec des choux de toute couleur, des céleris, des oignons, de la salade : on jetait tous les végétaux comestibles qu'on peut imaginer dans le récipient où nageait la viande. Le feu pétillait, les flammes, attisées sans cesse, serpentaient autour des marmites, et les hommes de la compagnie, l'œil plein de convoitise, les lèvres humides, contemplaient avidement les bulles de bon augure qui s'élevaient à la surface de l'eau bouillonnante.

On pourrait croire, puisque nous avions du pain à foison, que la faim ne nous tourmentait plus. Il en était bien ainsi ; mais l'explication de notre ardent désir de prendre du bouillon, se trouve dans un seul

mot : *manger chaud*. Depuis plusieurs jours, nous n'avions pris que des mets froids, et encore en quantité insuffisante. Enfin, nous allions nous rassasier de soupe chaude, de viande fumante ! Dans notre opinion, ou, pour mieux dire, de l'avis de nos estomacs affamés, il n'était rien au monde de si friand, rien qui eût une vertu aussi réconfortante que *manger chaud !*

A peine l'eau était-elle entrée en ébullition, que quelques hommes s'efforcèrent de pêcher à la pointe de la baïonnette, qui une feuille de chou, qui un bouquet de céleri, etc. Les autres s'opposèrent à ce arcin ; on se poussa, on se battit, on lutta, si bien que les officiers se virent obligés de placer deux sentinelles auprès de chaque marmite. Enfin, lorsque la soupe eut bouilli pendant quelque temps et que les *yeux* commencèrent à se montrer à la surface de l'eau, on s'écria de toutes parts que la viande était suffisamment cuite. Selon toute probabilité, elle était à peine amollie ; mais nous faisions de nécessité

vertu : ne fût-elle que pénétrée par la chaleur, elle devait être pour nous un mets exquis. Les officiers se montrèrent disposés à déférer au vœu général ; encore quelques minutes et le régiment pourrait faire son repas. Quiconque possédait une gamelle la tenait en main ; chacun avait ouvert sa jambette : les lèvres se remuaient avec cette expression caractéristique qu'on remarque chez l'homme qui s'attend à savourer quelque mets friand.

En ce moment décisif, un chasseur à cheval arrive au grand galop, et dit au général quelques mots rapides. Sur-le-champ se fait entendre un tambour qui appelle chacun à prendre les armes et à regagner son rang. L'armée hollandaise est tout près de nous. Nous sommes huit cents hommes, eux probablement sont dix mille et plus. En outre, nous ne pouvons combattre : les ordres positifs nous prescrivent d'éviter l'ennemi et d'aller à Louvain faire notre jonction avec l'armée commandée par le roi... Il n'y a pas de temps pour la réflexion : on renverse les marmites ;

quelques hommes fichent au bout de leur baïonnette un morceau de viande ou un chou ; mais l'eau bouillante qui découle sur eux et leurs camarades les force bientôt à jeter leur butin. Les officiers pressent les compagnies de se mettre en marche, et, quelques minutes plus tard, nous étions loin de là, sur la route d'Aerschot, songeant toujours au repas chaud et au bon bouillon que nous venions de répandre sur le sol...

Nous passâmes la nuit en dehors de la ville d'Aerschot, sur une hauteur qui domine le chemin de Nauwaert, et où nous trouvâmes une partie du 9e régiment de ligne. Nous bivaquâmes en cet endroit, et nous y fîmes cuire une nouvelle soupe, cette fois sans être troublés.

Le lendemain, le tambour nous appela aux armes à l'improviste. Nos sentinelles avancées assuraient qu'un nombreux détachement de lanciers hollandais se montrait sur la chaussée de Diest. Comme l'éminence que nous occupions longe cette chaussée et la

domine, il nous fallait tâcher d'attteindre la cavalerie ennemie et de l'attaquer avec avantage du haut des collines. C'est du moins ce qui se disait parmi nous au moment où nous quittions le bivac. Nous marchâmes pendant plusieurs heures sans rien rencontrer. Un soleil ardent dardait ses rayons sur nos têtes du haut d'un ciel d'azur ; il faisait une chaleur excessive, et, comme nous poursuivions sans relâche notre marche à travers des champs d'avoine et de pommes de terre, sans suivre le chemin tracé, nous nous trouvâmes enfin tellement épuisés par la chaleur et la soif, que plusieurs hommes tombèrent sur le sol et refusèrent de se relever. Quand, par hasard, nous passions dans l'un de ces chemins creux si communs dans cette contrée, des rangs entiers, malgré l'opposition des officiers, appliquaient leur bouche contre les parois humides du chemin, d'où suintait une eau ferrugineuse, et nous demandions ainsi à la terre quelques gouttes qui apaisassent notre soif dévorante. Beaucoup d'entre nous semaient le long de la route

les pièces de leur équipement, les capotes surtout, afin de diminuer d'autant le poids de leur sac.

Vers midi, hors d'haleine, à demi morts de soif, à bout de forces et la tête penchée, nous gravissions un coteau dominé par un moulin et une maison. A peine en avions-nous atteint le sommet, qu'un bataillon du 9e régiment, qui nous accompagnait, se précipita dans le plus grand désordre vers un puits, dont la haute poulie s'élevait auprès de la maison. A cette vue, un bon nombre de nos chasseurs s'élancèrent, à leur tour, hors des rangs, pour attraper une gorgée d'eau, si c'était possible. Une véritable bataille s'engagea autour du puits : on se heurtait, on se bousculait, on se donnait des coups, on se meurtrissait pour atteindre au seau. Plusieurs hommes, ne voyant pas d'autre moyen d'apaiser leur soif, plongeaient leur tête brûlante dans le seau et y buvaient à même l'eau glacée, jusqu'à ce qu'on les en arrachât. Les médecins et les officiers suppliaient les hommes de ne pas s'exposer ainsi à une mort

certaine; ils menaçaient, portaient la main à leur épée; rien n'y faisait : nous étions comme furieux de soif.

Cependant, une multitude d'hommes s'étaient jetés sur la grande vigne, dont les verts sarments tapissaient la façade de la demeure du meunier : grappes, feuilles, rejetons, tout, jusqu'au bois et aux racines même, fut dévoré ou rongé à titre de rafraîchissement. J'obtins pour vingt-cinq cents, d'un soldat de notre compagnie, deux petites grappes, qui me rendirent bien heureux : leur goût aigre humecta et rafraîchit mon palais desséché.

Nos officiers s'aperçurent bientôt que leurs efforts, pour écarter les hommes du puits, seraient inutiles. Les tambours battirent la marche et nous partîmes. A mi-côte, j'aperçus quelques hommes étendus sur le dos, les joues violacées, les lèvres noires comme le charbon; ils étaient sans vie : l'eau glacée les avait tués.

Après une route des plus pénibles et de nom-

breuses marches et contre-marches sans but apparent pour nous, nous atteignîmes, le soir, au moment où il faisait déjà noir, le sommet d'une colline voisine du village de Lubbeck, à deux milles de Louvain. Nous établîmes notre bivac en cet endroit et fîmes cuire des pommes de terre dans des marmites que nous étions allés chercher au village. Nos officiers nous dirent que, le lendemain, serait livrée une bataille décisive; ils enflammèrent notre courage, nous rappelèrent les glorieuses journées de la Révolution, et nous conjurèrent de nous battre comme de vrais Belges pour la patrie et pour le roi.

L'armée hollandaise était campée dans la plaine que domine la chaîne de collines; elle avait son quartier général au village de Winghe; mais ses avant-postes s'étendaient jusque dans notre voisinage.

Nos sentinelles avancées avaient ordre, selon la coutume, de s'avertir de loin par ces mots criés à

pleine voix : « Sentinelles, garde à vous! » à quoi les sodats allemands, qui veillaient autour du bivac hollandais, répondaient ironiquement, en s'adressant aux nôtres : *Das der Hund, Schelm, fresse dich!*

La plus grande partie de l'armée belge se trouvait à Louvain, sous le commandement du roi Léopold; notre régiment, avec deux bataillons du 9e, formait l'avant-garde. Nous pouvions donc prévoir qu'au point du jour, nous aurions à supporter le choc de l'ennemi. Bien que cette certitude fût de nature à nous ôter l'envie de dormir, dès que les pommes de terre furent mangées, tous se couchèrent sur le sol, et, succombant sous la fatigue, tombèrent dans un profond sommeil. J'écoutai pendant quelques instants encore le cri des sentinelles, qui retentissait d'un son lugubre dans le silence de la nuit, et faisait lentement le tour du bivac; je songeai à Borgerhout, à mon père et à notre situation critique, et finis par fermer aussi mes paupières pour ne les rouvrir, comme mes camarades, qu'au bruit de la fusillade et du canon...

V

Tandis que nous dormions profondément, un régiment de chasseurs hollandais s'était approché silencieusement de nous. Ses hommes, en rampant sur le sol, s'étaient éparpillés en tirailleurs dans un large champ d'avoine qui s'étendait à proximité de notre bivac.

Les premières lueurs du matin éclairaient l'orient; nous dormions toujours, sans nous douter de l'approche du danger, quand soudain une effroyable détonation nous fit tous bondir. En un instant, nous fûmes sur pied. Des centaines de balles sifflaient à nos oreilles, et déjà beaucoup d'entre nous se débattaient dans leur sang. Pendant un instant, une indescriptible confusion régna parmi nous. Surpris,

arrachés brusquement à un sommeil de plomb, étourdis, égarés, nous prîmes au hasard le premier fusil venu, et nous nous mîmes à riposter en tirant sur les chasseurs ennemis, dont nous apercevions les têtes qui dépassaient l'avoine. Ils ne nous donnaient pas le temps de nous reconnaître, et faisaient feu sans interruption sur notre troupe en désordre.

Mon ami et collègue, le fourrier Walgraff, qui s'était trop avancé, fut frappé à la fois par trois balles, dont l'une l'atteignit au flanc. Trois frères, Jules, Ange et Lucien Grad, coururent jusque tout auprès des tirailleurs hollandais, et emportèrent, sous une grêle de balles, le fourrier blessé hors d'atteinte de l'ennemi. Lucien reçut un coup de feu au bras (1).

(1) Notre régiment comptait sept frères Grad, tous nés à Ath (Hainault), d'un même père et d'une même mère. Tous étaient de vaillants jeunes gens qui se distinguaient en toute occasion par leur ardent patriotisme. Lucien, Ange et Jules sont aujourd'hui capitaines dans l'armée belge; un autre est brigadier des douanes, deux sont sergents aux régiments d'élite ou de grenadiers : le dernier est mort. Entre eux tous, Jules fut pendant longtemps mon ami le plus intime.

Nos officiers réussirent à nous mettre en rang, et nous offrîmes alors à l'ennemi une résistance opiniâtre, mais sans espoir de succès.

Il y avait dans ma compagnie un soldat nommé Blanpain, gaillard aux cheveux très-blonds et renommé parmi nous, parce qu'il était capable de manger en une fois tout un seau de pommes de terre. Ce Blanpain fut frappé par une balle sur son baudrier, et renversé en arrière avec tant de violence, qu'il faillit m'entraîner avec lui. On se mit en devoir de l'emporter, bien qu'il parût insensible comme un cadavre ; mais il ouvrit les yeux avec une indicible stupéfaction, et me demanda tout naïvement :

— Fourrier, ne suis-je pas mort?

On l'aida à se relever, et on le remit à son rang.

Le feu continua avec une grande vivacité jusqu'au moment où un nouveau détachement de chasseurs vint renforcer nos ennemis. On nous donna l'ordre alors de reculer d'une centaine de pas, et l'on nous posta près du village de Lubbeck, dans un verger

entouré d'une épaisse haie de hêtres dont les troncs pressés s'entrelaçaient en tous sens. Abrités derrière ce retranchement naturel, nous nous défendîmes encore pendant quelque temps avec avantage, bien qu'une grêle de balles sifflât au-dessus de nos têtes et dans nos rangs. Beaucoup d'entre nous furent encore frappés, et les cris et les gémissements des blessés se mêlaient aux détonations incessantes de la fusillade.

Le courage ne nous manquait pas, et l'exemple de notre commandant, le major Maenhout, eût seul suffi à nous rendre intrépides. Ce brave chef de bataillon était à cheval, et, par conséquent, exposé plus que tout autre au feu de l'ennemi. Les officiers voulaient lui faire mettre pied à terre; mais lui, avec un tranquille sourire sur les lèvres, frappait doucement le cou de sa monture pour la calmer, et disait d'une voix que n'altérait aucune émotion :

— Pierrot! tranquille, Pierrot!... ce n'est rien, Pierrot!

En ce moment, une batterie hollandaise apparut au sommet de la colline ; elle prit position à une certaine distance de nous, fit entendre une terrible détonation, et vomit sur nous une grêle de mitraille. Heureusement, on avait visé trop haut; les feuilles et les branches des pommiers sous lesquels nous étions blottis, jonchèrent le sol. La place n'était plus tenable : nous ne pouvions qu'être exterminés jusqu'au dernier si nous demeurions plus longtemps dans le verger. Tout en combattant, nous reculâmes jusqu'à un chemin creux qui descendait vers Louvain. Nous fûmes poursuivis par les Hollandais, et nous dûmes, à plusieurs reprises, changer de direction pour chercher, dans les plis du terrain, un abri contre les balles ennemies. Quelque imminent que fût le danger, nous ne pûmes nous empêcher d'échanger des remarques admiratives sur la rapidité avec laquelle l'artillerie hollandaise manœuvrait ; elle semblait voler sur les hauteurs et sur les col-

lines. Les boulets passaient, pour la plupart, par-dessus notre tête. Nous continuâmes notre retraite sans éprouver de pertes notables et sans presser le pas. Pendant la marche, notre chef de bataillon adressa une verte remontrance à un officier qui avait porté les deux mains à son shako avec un indicible saisissement, parce qu'un boulet venait de siffler à son oreille. Vers midi, nous entrions heureusement dans Louvain, et, comme nous étions épuisés de fatigue, nous nous assîmes par terre dans le voisinage de la porte de Tirlemont.

Pendant que nous combattions à Lubbeck, d'autres avant-postes avaient été attaqués comme nous. On nous raconta que le 12e régiment était en grande partie anéanti.

Quelques soldats faisant partie des corps qui étaient restés à Louvain, vinrent nous trouver et nous dirent, avec des cris d'indignation, que l'armée de la Meuse, surprise par trahison, avait été mise en déroute, et que, vendus par nos chefs eux-mê-

mes, nous tenterions vainement de résister aux forces supérieures de l'ennemi. Rien n'est plus fatal, pour une armée en présence de l'ennemi, que le soupçon d'une trahison. Nous fûmes consternés par cette terrible nouvelle, et ce n'est que plus tard, lorsque nous vîmes notre vaillant roi Léopold braver l'ennemi comme le dernier soldat, que la confiance revint dans notre cœur.

Pour faire comprendre les événements qui vont suivre, il est nécessaire de donner ici quelques explications.

Lorsque les Hollandais avaient franchi nos frontières, l'armée belge, comme je l'ai dit, était partagée en deux grandes divisions. Le général Daine commandait l'une d'elles, et se trouvait aux environs de Hasselt à la tête de quinze mille hommes. Ordre lui avait été donné de se porter sur Louvain, et de s'y réunir à l'armée de l'Escaut pour offrir ensemble, à l'ennemi qui s'avançait, une bataille décisive. Soit que les ordres eussent été mal com-

pris, soit, comme d'autres le prétendent, que l'exécution en eût été retardée par la funeste obstination du général Daine, l'armée de la Meuse fut coupée par les Hollandais, qui l'assaillirent avec l'avantage du nombre; elle fit une longue et courageuse résistance, mais fut forcée à la fin de se retirer en désordre et de se porter sur Liége. Les restes de la moitié de l'armée belge se trouvaient dans cette ville au moment où toutes les forces hollandaises, qui s'élevaient certainement au chiffre de soixante mille hommes, se préparaient à cerner Louvain et à nous forcer d'engager une lutte désespérée.

J'ai lu quelque part que les Belges ne comptaient à Louvain que sept mille hommes (1) ; ce chiffre me semble inexact : avec les troupes auxiliaires de la garde civique, notre nombre pouvait monter à vingt mille hommes; telle était du moins notre persuasion,

(1) *La Belgique depuis 1830*, par Charles Poplimont. Gand, Désiré Verhulst, 1848.

et je dois dire que les circonstances n'étaient pas de nature à nous faire exagérer notre estimation.

Tandis que nous étions couchés et endormis sur les boulevards de Louvain, l'armée hollandaise se met tout à coup en mouvement : une moitié gagne, par colonnes épaisses et sous la portée de notre grosse artillerie, les collines qui s'étendent à proximité de la ville. Une vive canonnade s'engage des deux parts, et, pendant longtemps, on entend sans interruption le grondement de plus de cinquante bouches à feu.

Notre régiment était campé non loin des batteries ; tout se passait à quelques pas de nous. Dans le premier moment, mes compagnons s'étaient levés ; mais, voyant que les canons seuls prenaient part à la lutte, la plupart se recouchèrent, la tête appuyée sur leur sac, et se rendormirent profondément, comme si ce qui se passait ne les regardait pas. Aussi bien, si quelque boulet devait choisir l'un de nous pour victime, à quoi lui eût servi d'être éveillé ?

Frappé du spectacle de la canonnade, je restai debout, l'œil fixé sur les batteries. Tout à coup, j'aperçus, à mon grand étonnement, un prêtre qui desservait une pièce comme artilleur, et la pointait sur l'ennemi. Il portait le costume ecclésiastique, et le tricorne couvrait sa tête. Tous ceux qui ne dormaient pas admiraient le prêtre, qui travaillait avec ardeur, comme s'il n'eût jamais fait d'autre service pendant toute sa vie. Un cri d'effroi nous échappa lorsque nous vîmes sauter un caisson dans son voisinage, et, pendant quelques instants, nous déplorâmes sa mort probable ; mais, quand l'épais nuage de fumée se fut éclairci, nous l'aperçûmes auprès de sa pièce, aussi intrépide et aussi actif qu'auparavant (1).

Le roi était à cheval auprès des batteries ; sa physionomie était impassible et portait ce cachet de calme et imposante gravité qui, aujourd'hui encore, commande la vénération à tous ceux qui l'appro-

(1) Ce prêtre a reçu la croix de l'ordre de Léopold, en récompense de sa belle conduite.

chent. Sa présence remplit tous les cœurs de courage, et l'espoir que, conduits par lui, nous pouvions encore remporter la victoire, éclaircit le nuage que le soupçon de trahison avait jeté dans notre esprit.

Pendant que l'attention de tous était concentrée sur le feu des batteries, les Hollandais avaient pris position sur la montagne de Fer, voisine de la chaussée qui conduit à Malines. De cette hauteur, ils pouvaient anéantir la ville de Louvain. De plus, une de leurs divisions s'était emparée de la route de Bruxelles et nous avait coupé par là toute communication avec la capitale.

Tout à coup un ordre fut apporté à nos chefs : nous fûmes à la hâte disposés en rangs serrés et formés en colonne. On dit en peu de mots que nous allions, avec le roi à notre tête, donner l'assaut à la montagne de Fer, pour chasser l'ennemi de cette menaçante position : on nous dit que, comme brigade d'avant-garde, nous avions à prendre la tête de la colonne, à engager l'affaire, et à montrer que

les anciens volontaires Niellon étaient dignes de la confiance du roi.

Nous accueillîmes cette nouvelle par de chaleureuses acclamations; mais on nous imposa bientôt silence, afin de prévenir toute confusion et tout désordre.

Suivis par l'armée entière, nous sortîmes par la porte de Malines et arrivâmes au pied de la montagne de Fer, au sommet de laquelle l'ennemi nous attendait. En ce moment, notre lieutenant, nommé Van Diepenbeek, fut tué par une balle qui l'atteignit au front.

Les tambours battirent la charge; les sons belliqueux du clairon et de la trompette retentirent; le commandement *Au pas de charge!* frappa nos oreilles; nous nous élançâmes vers le sommet de la montagne, et, après une course ardente et passablement désordonnée, nous atteignîmes le plateau. Nous tombâmes à l'improviste sur une batterie qui nous lâcha une bordée qui coucha par terre bon

nombre d'entre nous ! Cette terrible décharge jeta une certaine hésitation dans nos rangs, mais, à la voix de nos officiers, nous nous élançâmes de nouveau la baïonnette en avant, pour enlever les canons.

Un de mes amis, le sergent-major Honoré, eut les deux jambes emportées par un boulet. Notre médecin, le docteur Dardespinne, fit placer le blessé sur son propre cheval, pour l'emmener hors de la mêlée. Le pauvre Honoré chantait encore à pleine voix *la Brabançonne*, tandis que le sang s'échappait par torrents de ses membres fracassés...

Cependant la montagne avait été gravie avec le même élan par les autres détachements ; les Hollandais ne purent résister à ce premier choc et se replièrent sur leur centre. Ils donnèrent par là aux Belges le temps et l'espace nécessaires pour déployer leurs régiments. Comme notre course était venue se heurter contre les rangs les plus épais de l'ennemi, bientôt commença sur toute la ligne un

vif engagement qui se bornait principalement encore à la fusillade et à la canonnade à une certaine distance. Un de nos tambours, nommé Billocq, tomba frappé d'une balle à la jambe. Un sergent de notre bataillon, Bruxellois, du nom de Jacques, était tellement emporté par l'ardeur du combat, que, lors du mouvement de recul des Hollandais, il avait percé leur ligne de bataille avec quelques grenadiers de sa compagnie et était tombé à l'improviste sur les cavaliers qui entouraient le général en chef, duc de Saxe-Weimar. Déjà le sergent belge dirigeait sa baïonnette sur le duc et allait lui percer la poitrine, lorsque les cavaliers tombèrent en force sur lui : il fut renversé à coups de sabre, de même que ses compagnons. On allait achever le sergent et le tuer; mais le prince retint ses hommes, prit le brave Jacques sous sa protection et le fit transporter hors du champ de bataille (1).

(1) Le sergent Jacques avait reçu de nombreuses blessures, dont quatre ou cinq à la tête. Le duc de Saxe-Weimar lui fit donner des

La lutte continuait : simple combattant, je ne pouvais savoir ce qui se passait à quelques pas de moi; je ne voyais qu'un immense nuage de fumée qui dessinait la ligne de bataille de l'ennemi; je n'entendais rien que les milliers de coups de fusil qui éclataient sans interruption, la voix terrible du canon qui faisait trembler la montagne de Fer, sous nos pieds, le sifflement des boulets et des balles, et parfois aussi les cris de mes frères d'armes, qui, les membres brisés ou le flanc déchiré, tombaient en poussant une clameur de détresse ou jetaient encore en mourant le cri national : « Vive la liberté ! vive Léopold ! »

En ce moment, notre régiment reçut l'ordre de se répandre sur les flancs de l'ennemi et de l'inquiéter par un feu de tirailleurs. Nous descendîmes la montagne entre la ville de Louvain et le champ de ba-

soins à l'hôpital de Louvain, et le recommanda ensuite lui-même, dit-on, au roi Léopold. Aujourd'hui, l'ancien sergent est capitaine dans l'armée belge, et la croix qu'il porte sur la poitrine est la récompense de son héroïque conduite à la bataille de Louvain.

taille, et nous fûmes, selon l'usage, dispersés sur une grande étendue de terrain, de façon qu'il ne se trouvait guère qu'une couple d'hommes, tous les cinq ou six pas. Le sol était très-accidenté et les champs étaient encore couverts par la moisson ; aussi, pendant que nous apercevions parfaitement les Hollandais sur la pente de la montagne, nous ne pouvions voir qu'une partie de nos compagnons. Je me trouvais avec un autre soldat sur le bord d'un chemin creux qui avait au moins dix pieds de profondeur, et, bien que nous fussions encore fort éloignés de l'ennemi, nous tirions sans interruption sur son aile droite.

Pendant ce temps, nous entendions le canon tonner sans relâche sur la montagne, et la lutte semblait y devenir de plus en plus vive.

Tout à coup un terrible cri d'avertissement retentit autour de nous :

— La cavalerie ! la cavalerie !

En effet, nous vîmes au même instant une nuée

de dragons descendre la montagne pour venir nous attaquer.

On dit ordinairement, parmi les soldats, qu'un fantassin n'a rien à craindre d'un cavalier. Pour de vieux soldats expérimentés, il est possible que ce soit une vérité ; mais, pour nous, volontaires, qui avions passé toute notre vie militaire chez les paysans, il en était tout autrement. La vue de ces hommes de haute taille montés sur d'énormes chevaux, un sabre étincelant à la main, nous inspira, non pas de la crainte, mais une sorte d'anxiété. Nous étions postés deux par deux, loin les uns des autres, et ne pouvions apercevoir nos officiers : ainsi séparés et isolés, il nous fallait attendre le choc de la nombreuse cavalerie qui se précipitait sur nous du haut de la montagne.

Arrivés dans la plaine, les dragons se formèrent aussi en une longue ligne, et, comme si chacun d'eux eût choisi un tirailleur pour victime, ils s'élancèrent sur nous par couple et le sabre levé.

Je pensai que ma dernière heure était venue ; je me sentis pâlir, un frisson terrible me remua, et, de ce moment, mon regard s'attacha si fixement sur les deux ennemis qui semblaient avoir fait choix de nous, que mon compagnon disparut sans que je m'en aperçusse.

Les dragons étaient à moins d'une portée de flèche, lorsque je déchargeai mon fusil sur eux, sans les atteindre ; je songeais à recharger mon arme, mais la cartouche me tomba de la main, et j'eus à peine le temps de présenter la baïonnette pour me défendre.

L'un des deux dragons s'élança sur le côté à travers l'avoine, sans doute pour attaquer mon camarade. Je crus entendre son dernier cri d'agonie frapper mes oreilles !

Je présentai la baïonnette, bien décidé, si c'était possible, à me défendre avec acharnement. La conviction que j'allais mourir m'arracha un profond soupir, un regret de la vie; je dis à haute voix :

— Mon père, mon père !

Le sabre du dragon étincela sous mes yeux ; il me cria de me rendre ; mais je restai muet et l'anxiété de la mort dans l'âme ; je cherchai du regard un endroit où je pusse blesser mon ennemi ou son cheval. Ce dernier était-il effrayé ou le cavalier ne pouvait-il le maîtriser ? ou bien le dragon lui-même voulait-il éviter mon arme et me prendre en flanc pour mieux m'atteindre avec son sabre ? Je ne sais ; mais mon ennemi tourna deux ou trois fois autour de moi avec une incroyable vélocité, jusqu'à ce que j'eusse réussi à blesser son cheval à l'épaule.

Que se passa-t-il ensuite entre lui et moi ? Je ne sais pas bien. Tandis que je détournais la tête pour échapper au flamboyant éclair de son sabre, je me sentis frappé d'un coup violent et je tombai dans un trou qui parut sans fond à mon imagination égarée. Je descendais, comme si je m'enfonçais dans l'éternité... J'étais tombé en arrière avec mon fusil et mon sac dans le chemin creux ; et, étourdi par la

chute, je restai pendant un instant étendu sur le dos et sans mouvement; cependant je repris immédiatement connaissance. J'ouvris les yeux et promenai autour de moi un regard stupéfait; puis je levai les yeux au ciel et remerciai Dieu de m'avoir sauvé si miraculeusement d'une mort certaine...

J'entendis deux coups de pistolet éclater au-dessus de moi; je voulus m'éloigner de ce lieu où il y avait encore danger à rester; mais, quand j'essayai de lever mon pied gauche, la douleur m'arracha un cri... Néanmoins je me traînai péniblement, en suivant le chemin creux, dans la direction de la ville.

Lorsque j'atteignis la chaussée et que j'arrivai à l'endroit d'où nous étions montés à l'assaut de la montagne de Fer, la bataille était perdue, et la plus grande partie de notre armée en pleine retraite. Un ou deux régiments combattaient seuls encore sur la hauteur, mais en cédant peu à peu du terrain. La porte de la ville de Louvain qui donne sur la chaussée de Malines, vomissait des canons, des charrettes

et des voitures par centaines; les conducteurs frappaient les chevaux du fouet ou du plat du sabre.

A côté de moi se trouvait un sergent de mon régiment, nommé Lemaigre, aujourd'hui lieutenant et directeur de l'hôpital militaire de Lierre. Tandis qu'il s'arrachait les cheveux de rage et de dépit, il aperçut au loin une batterie d'artillerie belge, qui sortait au trot de Louvain : elle se composait de huit pièces de douze. Cette batterie semblait n'avoir pour tout commandant qu'un sergent, et comme, Lemaigre connaissait personnellement celui-ci, il l'arrêta et le conjura de diriger sa batterie contre le flanc de l'ennemi, pour retarder notre défaite décisive et couvrir un instant la retraite. Le sergent d'artillerie — mon ami Lemaigre le nommait Matthieu — suivit ce conseil et fit feu de toutes ses pièces; une grêle de mitraille éclaircit les rangs de l'ennemi, et une certaine hésitation se fit vraiment remarquer dans ses attaques contre les derniers braves de notre armée. Je quittai cet endroit et par-

vins à une certaine distance, en traînant le pied avec d'indicibles douleurs ; je m'assis enfin contre un des arbres qui bordaient la route et vis-à-vis d'une grande auberge.

Cependant le dernier régiment belge avait succombé à son tour, et toute l'armée opérait en toute hâte sa retraite dans la direction de Malines, à travers les canons, les caissons et un matériel de guerre de toute sorte. En ce moment courut, de bouche en bouche, le cri « Armistice ! armistice ! la paix ! » Mais, bien que beaucoup de nos soldats répétassent ce signal, ils n'y ajoutaient pas foi, peut-être parce que de rares coups de canon tonnaient encore dans le lointain. Tout à coup, j'aperçus le roi Léopold mettant pied à terre devant l'auberge et entouré de quelques officiers d'état-major ; il semblait tenir conseil avec ceux-ci ; bientôt il repartit avec sa suite vers Louvain et dans la direction de l'armée ennemie. J'avais considéré attentivement les traits du roi : une tranquillité triste, mais fière, conser-

vait à sa physionomie son caractère imposant, même dans cette douloureuse circonstance.

Les Hollandais ne poursuivirent pas les Belges : la fusillade avait cessé ; on avait réellement conclu un armistice, et c'est ici que quelques explications sont peut-être nécessaires.

Les grandes puissances, réunies à Londres en conférence, avaient prononcé la séparation de la Belgique et de la Hollande ; et c'était pour résister à cette décision que le roi des Pays-Bas avait envahi notre territoire. La France était chargée d'assurer, par la force au besoin, l'exécution des volontés de la Conférence. A la nouvelle de la défaite de l'armée de la Meuse, les généraux français avaient présumé avec raison que les Belges ne pourraient résister à des adversaires infiniment supérieurs en nombre, et ils avaient marché vers la frontière pour porter secours au roi Léopold. Justement au plus fort de la bataille de Louvain, au moment où la plupart des régiments belges étaient repoussés avec une grande perte de

la montagne ce Fer, des officiers français, envoyés par le maréchal Gérard, se présentaient au quartier général des Hollandais, et faisaient comprendre au prince d'Orange et au duc de Saxe-Weimar que, si l'on tirait encore un seul boulet, l'armée française, au nom des grandes puissances, viendrait leur offrir une nouvelle bataille, dans laquelle les Hollandais auraient infailliblement le dessous. Un chargé d'affaires anglais, que nous avions vu, ce jour-là, à plusieurs reprises, à côté du roi Léopold, assistait à cette entrevue. On conclut un armistice qui stipulait que toutes les hostilités seraient suspendues, et que, dès le lendemain, l'armée hollandaise regagnerait la frontière, suivie, mais non inquiétée, par les Français. Ces conditions furent fidèlement exécutées.

Quand tout fut devenu calme autour de moi, je me levai et je tentai de poursuivre ma route en passant d'arbre en arbre. Mon pied était fort gonflé ; j'avais coupé mon soulier, afin de pouvoir l'ôter ; et, tout en souffrant beaucoup, je me traînais lentement le

long de la chaussée, en m'asseyant de temps en temps pour reprendre des forces.

Le jour commençait à tomber et j'étais encore appuyé contre un arbre, lorsque vint à passer un fourgon découvert, dans lequel se trouvaient déjà quelques soldats blessés légèrement. On me demanda pourquoi je restais là tout seul, et, sur ma réponse, les conducteurs me hissèrent dans le fourgon.

Lorsque nous arrivâmes à Malines, nous trouvâmes toutes les rues couvertes de soldats belges de tous les régiments et de toutes les armes, bivaquant sur le pavé. Je passai la nuit dans le fourgon. Le lendemain matin, je me rendis, avec l'aide d'un camarade, à la porte d'Anvers, où devaient se réunir les hommes dispersés de notre régiment. Après l'appel, nous devions quitter Malines et reprendre la route de Louvain. Vers onze heures, tout était prêt pour le départ ; quelques blessés, au nombre desquels j'étais, devaient suivre en voiture. Cepen-

dant, à la porte de la ville, on fit arrêter les chariots, et l'on donna ordre de conduire les blessés à l'hôpital.

L'hôpital où l'on nous déposa n'était établi que transitoirement, et on lui donnait le nom plus modeste d'infirmerie. On nous mit chacun dans un lit, et des sœurs de Charité nous donnèrent des vivres excellents, du vin, des friandises et même de l'argent. Un chirurgien me fit placer le pied dans un cataplasme de farine de lin, et, bien que mes souffrances fussent encore très-vives, je tombai bientôt dans un profond sommeil, qui se prolongea pour ainsi dire jusqu'au lendemain.

Mon pied resta très-enflé, douloureux et brûlant jusqu'au dixième jour ; dès lors une amélioration rapide se produisit ; et, une semaine plus tard, je pus quitter l'infirmerie, pour regagner mon régiment, qui se trouvait cantonné aux environs de Termonde.

VI

La bataille de Louvain et les événements qui l'avaient précédée, avaient donné à tout le monde la conviction que notre défaite devait être attribuée uniquement à la mauvaise organisation de l'armée et à l'absence du sentiment de la discipline, aussi bien chez les officiers que chez les soldats. L'administration, stimulée par un roi plein d'expérience, s'occupa immédiatement de la réorganisation de l'armée. On décida que les officiers incapables seraient priés de donner leur démission, qu'on les remplacerait par de bons officiers retraités, qu'on maintiendrait sévèrement la discipline, et qu'on dompterait avec une impitoyable énergie les dangereuses idées d'indépen-

dance personnelle que les volontaires avaient apportées dans l'armée.

A mon retour au régiment, je me trouvai désigné pour occuper provisoirement l'emploi de sergent-major dans une compagnie autre que celle à laquelle j'avais appartenu jusque-là. Je fis de mon mieux pour mériter la faveur de mes nouveaux chefs, et travaillai même pendant la moitié des nuits, afin de remettre en ordre les écritures arriérées de la compagnie. On parlait avec grand éloge de mon zèle et de mon habileté; personne ne doutait que je ne fusse élevé définitivement au grade de sergent-major. Dans la même conviction, j'écrivis à mon père, avec un joyeux orgueil, pour lui annoncer ma prochaine et infaillible promotion, et je reçus à ce sujet ses affectueuses félicitations.

Quelques jours après, le général inspecteur L'Olivier arriva à Termonde pour diriger la réorganisation de notre régiment. Beaucoup d'officiers, et notre colonel lui-même, furent mis en demi-solde ou défi-

nitivement renvoyés; d'autres, que nous ne connaissions pas, nous furent donnés pour chefs. La stricte observation des lois de la discipline fut assurée, et bientôt notre régiment ne se reconnut plus lui-même.

Quand il fut question de faire les nominations aux places vacantes de sous-officiers, je fus examiné par le nouveau colonel. Je n'avais que dix-neuf ans, et, pour comble de malheur, ma maigreur et je sais quoi d'enfantin dans la physionomie me faisaient paraître beaucoup plus jeune encore.

Le colonel fut très-satisfait de mon mérite; mais il faut, dit-il, qu'un sergent-major puisse inspirer du respect, attendu qu'il est la véritable cheville ouvrière de la compagnie, et est chargé de l'exécution de tous les ordres. Or, au moment où l'on avait pour but de faire sévèrement observer la discipline dans l'armée, il ne pouvait être question d'élever des enfants à ce grade. Il me fit comprendre, d'une voix pleine de bonté d'ailleurs, que j'étais trop jeune et

trop petit pour remplir convenablement des fonctions aussi importantes. J'avais le temps d'attendre, et l'on se souviendrait de moi lorsque le régiment serait fait au nouveau régime. En même temps, je fus désigné pour reprendre dans une compagnie du premier bataillon mon ancien service de fourrier.

Ce fut la tête penchée sous le poids du chagrin et du dépit que je quittai la demeure du colonel et la ville pour me rendre au village où se trouvait cantonnée ma compagnie. Chemin faisant, mille pensées tristes me remplirent la tête. Je maudissais amèrement ma jeunesse et ma petite taille, et me plaignais aux arbres de la route de mon air chétif, qui me faisait traiter dédaigneusement comme un enfant; tandis que, selon mon opinion, un cœur viril et fort battait dans ma poitrine. A tout cela s'ajoutait l'idée que mon père apprendrait avec chagrin ma mésaventure, et m'accuserait peut-être durement de présomption. Mes amis du régiment sauraient pourquoi, contre l'attente générale, je n'avais pas été promu...

parce que je ressemblais trop à un enfant!

Comme cette circonstance m'avait déjà fait beaucoup souffrir, et que, dans la vie militaire, elle avait été pour moi une source permanente d'humiliations et de désappointements, j'étais devenu excessivement sensible à toute espèce de doute sur ma qualité d'homme.

Deux jours après, je fus incorporé dans ma nouvelle compagnie. Personne ne m'y connaissait, et personne non plus ne semblait disposé à ménager ou à épargner mon caractère tranquille et doux.

Ici commence pour moi une période de malheurs, de souffrances, de surexcitation maladive de l'imagination, de tourments intérieurs créés souvent par mon esprit rêveur et découragé, en un mot d'épreuves de toutes sortes qui devaient épuiser mon peu de force et me conduire au bord de la tombe.

Ma compagnie avait pour capitaine un homme étrange, dont le caractère et la conduite étaient pour tous une énigme indéchiffrable. Il avait servi pen-

dant plusieurs années, comme officier d'état-major, en Turquie; je le soupçonnais parfois d'être lui-même un Turc qui se faisait passer pour Français. Sa taille était assez élevée, ses mouvements brusques et anguleux, sa parole rude, brève et sévère; ses petits yeux gris étincelaient dans leurs profondes orbites, et son regard pénétrant imposait à tous, comme le regard de l'aigle. Le plus souvent, en parlant, il frappait violemment le sol du fourreau de son sabre, mêlait à ses paroles les expressions soldatesques les plus énergiques, et avait l'habitude de cracher sans cesse autour de lui, dans toutes les directions. On eût cru parfois que son cerveau était dérangé et qu'il avait quelques atteintes de folie. Dans ces moments, peu lui importait à qui il avait affaire : officiers et soldats, tout devait recevoir et dévorer en silence ses brutales remontrances. Avait-il affaire à ses égaux, il laissait entendre qu'il était prêt à soutenir ses paroles le sabre ou le pistolet au poing; et souvent un duel, infailliblement heureux pour lui,

était la conclusion de ses accès de brutalité.

Il se montrait tout aussi rude à l'égard de certains d'entre ses supérieurs : aussi n'était-il pas rare que ceux-ci s'efforçassent de lui faire infliger des peines sévères. Eh bien, — comment cela se faisait, nul ne le savait, — il eut raison de toutes les accusations, même devant le conseil de guerre : toujours il en sortit libre et acquitté. Ses défenses, qu'il rédigeait lui-même par écrit, étaient fermes, énergiques et pleines de talent. Celui qu'il avait pour adversaire se repentait toujours d'avoir engagé la lutte avec lui.

Cependant, de nombreuses raisons le faisaient aimer et respecter par la plupart des soldats de la compagnie; quelques-uns même n'eussent pas hésité à exposer leur vie pour lui, s'il l'avait fallu. A la bataille de Louvain, il s'était conduit en intrépide officier, et avait plus d'une fois bravé les balles ennemies avec une incroyable témérité. En toute circonstance, il prenait la défense des soldats contre les officiers inférieurs et les sous-officiers, parfois même contre

les officiers supérieurs. Il distribuait une grande partie de sa solde en pourboire aux hommes les plus braves et les plus actifs de la compagnie, et se montrait, par boutades, si bon et si libéral envers eux, qu'on le citait comme un modèle de désintéressement et de générosité.

Il détestait par-dessus tout la distinction de langage et d'allures que certains officiers avaient gardée de la vie civile. De bonnes manières étaient à ses yeux des manières efféminées, et il jurait haut et fort qu'il fallait que quiconque se trouvait sous ses ordres devînt *soldat* dans toute l'acception du mot, ou mourût à la peine.

Avec toute sa grossière rudesse, cet homme incompréhensible avait un esprit à la fois profond et vif; il était fort instruit et, sur l'art militaire, il possédait tout ce que peut renfermer la tête d'un général. Ce mélange singulier de qualités et de défauts de toute espèce en faisait une sorte d'être énigmatique, qui inspirait à la plupart une secrète terreur ou

du moins un sentiment d'involontaire éloignement.

Et ce capitaine allait être mon chef! On comprend sans peine à quel point mon caractère timide, ma faiblesse corporelle et ma craintive réserve devaient lui déplaire.

Quand, le sac au dos et le fusil sur l'épaule, j'apparus, pour la première fois, à ma nouvelle compagnie, en un clin d'œil les hommes saisirent leurs armes et furent à leur rang. L'adjudant-major du bataillon me conduisit à la compagnie et s'éloigna en disant brièvement :

— Capitaine, voici votre nouveau fourrier.

Ce fut un indéfinissable regard de colère et de dédain que le capitaine me lança ; il me toisa de la tête aux pieds, tourna autour de moi, cracha dans tous les sens en grommelant sourdement, et s'écria enfin d'une voix furieuse et avec accompagnement d'une foule de mots énergiques qui ne s'écrivent point :

— Ah çà! qu'ont-ils en tête là-bas! s'imaginent-ils que ma compagnie soit une école de moutards?

On se moque de moi! il faut d'autres hommes que cela pour commander à mes gaillards. Nous verrons, nous verrons; cela ne se passera pas ainsi.

A ces mots, il s'élança sur la place du village, vers le colonel et le major. Tout tremblant de confusion, j'étais allé me placer à mon rang, parmi les sous-officiers, et je vis, de là, le capitaine s'adresser au colonel en gesticulant énergiquement des bras et des jambes, et en frappant le sol de son sabre. Il était évident pour moi qu'il protestait contre ma nomination dans sa compagnie et refusait de m'accepter pour fourrier.

Il ne réussit pourtant pas dans ses efforts; car, un instant après, il accourut vers moi, jurant et maugréant, me considéra derechef de la tête aux pieds, et dit d'un ton bourru :

— C'est bien, nous verrons! Fais en sorte de marcher droit et montre que tu as du poil aux dents, sinon, je te rendrai la vie dure!

Ne pouvant supporter l'éclair de son regard, je courbai la tête.

— Tête droite! et regarde-moi dans les yeux! s'écria le capitaine.

Je ne sais, mais il me sembla que son terrible regard pénétrait jusqu'au fond de mon âme, et, saisi d'une vive anxiété et à demi mort de honte, je baissai de nouveau la tête.

— Pour l'amour de Dieu, qui m'a bâti de pareils soldats! il tremble comme une vieille femme! s'écria le capitaine d'un ton méprisant. Viens chez moi à deux heures, ajouta-t-il; nous verrons s'il y a moyen de faire quelque chose de toi.

Dès ce moment, il ne s'occupa plus de moi; seulement, il me lançait encore de temps en temps un coup d'œil dédaigneux. J'étais tellement décontenancé par ce brutal accueil, que je savais à peine répondre aux questions et aux ordres que m'adressait le sergent-major, mon supérieur immédiat.

A deux heures, je me rendis à la demeure du capi-

taine; mon cœur battait avec angoisse et j'étais inquiet comme si un malheur allait m'arriver. J'entrai dans la chambre du capitaine et le trouvai assis à une table et écrivant; il se leva brusquement, me considéra pendant un instant, se plaignit encore qu'on m'eût donné à lui pour fourrier et me demanda enfin d'où j'étais et ce que je savais.

D'une voix humble et douce, je lui parlai de mon père, et je lui dis que j'avais été destiné à l'enseignement. Je lui promis de faire de mon mieux pour lui plaire et le suppliai de ne plus me traiter aussi rudement, parce qu'il me causait, par là, infiniment plus de chagrin qu'il ne voulait m'en faire.

Il parut d'abord écouter mes explications avec plaisir ou du moins avec patience; mais, quand je le priai de me traiter avec plus de douceur, il entra en fureur, à en juger par ses gestes qui accusaient le plus haut degré d'irritation. Les gros mots s'échappaient comme un torrent de ses lèvres et ses yeux lançaient des éclairs qui me faisaient frissonner. Il

reprit enfin son calme, et me dit que j'avais à me dégourdir singulièrement pour devenir un soldat.

Quelques instants après, il me prit la main avec bienveillance, et me dit :

— Tu as peur de moi? tu trembles? Comment diable l'idée d'être soldat a-t-elle pu entrer dans ta tête? Tu as l'air d'un moutard encore sur les genoux de sa mère! Allons, prends courage, je ferai de toi un homme. Ce que je fais, c'est pour ton bien... Mais, si tu veux rester enfant, je te préviens que tu ne trouveras pas grâce à mes yeux; chacun son métier. Il y a, ma foi, bien assez longtemps qu'on laisse dans l'armée des *muscadins* et des vieilles femmes faire à leur guise.

Mes réponses craintives, et surtout l'accent découragé de ma voix, lui déplurent. Il se remit à me menacer, à m'injurier, à me traiter de moutard et de blanc-bec, si bien que, cédant à une véritable terreur, je finis par fondre en larmes. Alors sa colère ne connut plus de bornes; il me saisit violemment par les

épaules, me poussa hors de la chambre et ferma la porte derrière moi.

Le cœur brisé, tout à fait abattu, épouvanté de l'avenir qui m'attendait, je regagnai à pas lents mon logement, où je racontai ma mésaventure au sergent-major.

Celui-ci s'efforça de me faire comprendre que le capitaine avait, en effet, d'étranges manières, mais qu'il ne fallait pas prendre la chose au sérieux, plus que le capitaine lui-même. Il ajouta que notre chef avait bon cœur au fond, qu'il était incapable de faire du mal, de propos délibéré, à qui que ce fût ; bien plus, ce qui venait d'arriver prouvait qu'il avait beaucoup de sympathie pour moi, et qu'il voulait vraiment faire de moi un soldat, en me donnant les qualités de mon état, qui me manquaient évidemment.

Quoi qu'il en fût, la façon dont on voulait s'y prendre pour modifier mon caractère torturait mon cœur, et me jetait dans un véritable désespoir.

Chaque jour, le capitaine m'accablait de rudes paroles, et l'on eût dit qu'il s'efforçait de pousser mon esprit, si endurant, à se révolter contre sa brutale conduite ; sous mille prétextes, il déchirait en pièces mes écritures; il me punissait pour le plus léger motif, et m'infligeait de sanglantes humiliations en présence des soldats qu'en maintes circonstances j'étais appelé à commander.

Nous quittâmes bientôt Termonde pour nous rendre au camp établi dans le voisinage de Diest; puis nous fûmes cantonnés pendant quelque temps dans divers villages, et enfin nous arrivâmes à Mons, où nous fûmes installés dans la principale caserne.

En novembre 1831, nos sergents-majors partirent pour le dépôt afin de réunir et de mettre en ordre, en les collationnant, les écritures des compagnies. Leur absence fut de six mois, et, durant ce temps, ils laissèrent le soin de remplir leurs fonctions aux fourriers. Pour aider ceux-ci dans leur double tâche, un caporal fut adjoint à chacun d'eux. Je me trou-

vai par là chargé d'une grande responsabilité et d'un pénible travail. Ma timidité me rendait ma tâche beaucoup plus lourde qu'elle ne l'était par elle-même; l'inquiétude et les soucis m'ôtaient, pour ainsi dire, le sommeil; enfin, il m'arrivait de temps en temps de commettre une erreur dans l'exécution des ordres qui m'étaient transmis.

Mon capitaine persistait toujours dans son intention de faire de moi un *soldat*, comme il disait. Je me trouvais forcément en contact avec lui, pour ainsi dire, à toute heure du jour: chaque fois, il me traitait avec la rudesse la plus décourageante; il me punissait impitoyablement et ne manquait aucune occasion de jeter dans mon âme abattue le désespoir et la terreur. Peu à peu mon imagination devint malade et mon intelligence se troubla. Le capitaine, avec ses yeux étincelants, prit pour moi la forme d'un être mystérieux, d'un mauvais esprit attaché à mes pas. Sa voix me donnait le frisson, une parole menaçante de lui me faisait pâlir; la nuit, j'avais des rêves

affreux ; je me voyais dépérir et mourir, et, chaque fois, l'image du capitaine se dressait à côté de mon lit de mort, un rire sardonique sur les lèvres, comme s'il eût goûté un horrible bonheur à compter les derniers instants de sa victime épuisée... Je maigris à vue d'œil ; mes joues prirent une teinte jaune et transparente, et, bien que je me plaignisse rarement de mon sort, je sentais en moi le pressentiment d'une mort prochaine.

Il ne faudrait pas croire cependant que mon capitaine fût un méchant homme ; mais qu'importe ! Quand l'imagination, en proie à une surexcitation maladive, se crée des fantômes, elle subit leur influence comme s'ils existaient réellement. C'est ce qui était arrivé pour moi.

J'en étais venu à regarder, non-seulement le capitaine, mais tout homme comme un ennemi, comme un être pervers et sans cœur, et à détester du fond de l'âme le monde et la société, dont je me croyais l'innocente victime. Je fuyais mes compagnons : le

soir, quand des occupations urgentes ne me forçaient pas à travailler, je me réfugiais dans ma chambre, et, là, seul, la tête dans mes mains, je rêvais, je songeais à ma vie passée. Parfois la douleur me jetait dans une sorte d'extase fébrile; alors je m'adressais à Dieu, je lui parlais; je lui disais que je me courbais avec résignation sous le poids de son bras et que j'attendais patiemment le sort que m'avait réservé sa suprême volonté. Tandis que mes camarades s'amusaient hors de la caserne et passaient joyeusement leurs soirées, je m'attachais à torturer mon propre cœur et à ruiner en moi l'énergie morale qui m'était nécessaire pour ne pas succomber sous le chagrin... Je souffrais de cette affection terrible et presque toujours mortelle qu'on nomme mal du pays, ou nostalgie.

Le mal du pays est une étrange et mystérieuse maladie du cerveau. Il trouve la plupart de ses victimes parmi les jeunes soldats; il en fait aussi parmi les jeunes gens élevés malgré eux dans un pensionnat, loin de la maison paternelle; parmi les jeunes

religieux, parmi les jeunes détenus; en un mot, parmi tous les hommes qui, arrachés trop tôt à leur lieu natal, ont conservé, dans une certaine mesure, la sensibilité de l'enfance.

Quand un soldat est menacé du mal du pays, son visage se couvre d'une pâleur caractéristique; son regard devient indécis, ses yeux se meuvent lentement; sa tête se penche sur la poitrine. Il semble toujours plongé dans une profonde rêverie, et, si on lui parle, il sort de son rêve avec saisissement, comme un homme qui s'éveille en sursaut. Rien ne lui plaît; son sourire, s'il est encore capable de feindre, a l'amertume et la tristesse d'une plainte. Il évite ses amis et recherche la solitude. Quand ses compagnons vont faire une promenade, il reste dans la chambre; s'ils sont à la caserne, il se cache dans quelque coin écarté où il puisse se livrer en toute liberté à ses maladives songeries.

Il rêve toujours aux mêmes objets : ses yeux voient la maison paternelle, la plaine ou la montagne où

s'est trouvé son berceau. Il parle à sa mère absente ; il redit les noms de ses amis d'enfance ; il voit, il entend tout ce qui lui était cher au pays natal. Son âme se meut dans ce cercle étroit ; qu'il soit sous les armes ou non, quoi qu'il fasse, à quelque travail qu'il se livre, il n'y a plus de place dans son esprit pour d'autres pensées.

Cette préoccupation constante et exclusive frappe, en quelque sorte, le cerveau d'une paralysie chronique qui a pour conséquence d'ôter absolument au corps cette excitation nerveuse qui lui est nécessaire. Peu à peu, l'estomac du soldat atteint de nostalgie commence à refuser les aliments : il maigrit rapidement, ses membres s'affaissent et ses mouvements se ralentissent. En même temps, une révolution terrible s'accomplit au dedans de lui : ses poumons se dessèchent, se rétrécissent et engendrent, dans les mystérieuses cavités de la poitrine, ces tumeurs dures et arrondies qui sont un arrêt de mort... Il commence à tousser... On lui donne un billet d'hôpi-

tal; ses camarades le suivent d'un regard attristé quand il quitte la caserne d'un pas lent et mal assuré... Ils savent bien qu'il ne reviendra pas.

Que de jeunes soldats prennent ce fatal chemin! Et ce sont toujours les âmes les mieux douées, les cœurs les plus sensibles; l'homme rude et grossier, celui que dominent les instincts matériels, n'est pas saisi par le mal du pays.

Beaucoup de médecins militaires, quand ils aperçoivent les symptômes de ce mal dans un conscrit, s'efforcent de lui obtenir un congé qui lui permette de retourner pour quelque temps à la maison paternelle. Puissent-ils tous agir ainsi! C'est le seul remède, et il est infaillible; tous les autres ne font que hâter le fatal dénoûment. Mais il faut appliquer ce remède dès l'apparition des premiers symptômes, toujours faciles à reconnaître; car, dès que la nostalgie a déposé dans les poumons les germes de la mort, il est trop tard pour recourir à un secours humain, quel qu'il soit.

Pour comble de malheur, le caporal qui m'avait été adjoint pour m'aider déserta vers cette époque. Il avait falsifié les écritures de la boulangerie et vendu ou emporté ses couvertures. Il me fallait rembourser la valeur de ces derniers objets et d'une quantité considérable de pain; le montant de la somme, qui était énorme pour moi, devait être retenu sur ma solde. De plus, on m'accusa de négligence, de manque d'énergie, voire même de lâcheté.

Ce jour-là, j'eus à subir, de la part de mon capitaine, de cruels reproches qui m'accablèrent et éteignirent ce qui restait encore en moi d'amour pour la vie.

Dans le cours de la soirée, tandis que je déplorais mon malheur, un froid glacial s'empara peu à peu de mes membres; tout mon corps fut agité par de violents frissons. Accoutumé à tout considérer du côté le plus noir, je crus que ma dernière heure était proche. Je m'étais jeté sur mon lit, et bientôt

ma tête s'enflamma, ma peau devint brûlante comme si j'eusse été étendu sur un bûcher. Cet état dura jusqu'au milieu de la nuit, et je finis par m'endormir d'un lourd et pénible sommeil. J'avais été en proie à une fièvre ardente qui me reprit désormais chaque jour, à des heures différentes, et toujours avec une intensité nouvelle.

L'hôpital m'inspirait, comme à tout simple soldat, une vive répulsion; j'avais la conviction que, s'il me fallait en franchir la porte, celle-ci ne se rouvrirait jamais que pour laisser passer mon cadavre. Pour ce motif, je dissimulai mon mal et suppliai les rares camarades qui en savaient quelque chose de n'en point parler.

Le lendemain du premier accès, j'avais écrit à mon père une lettre pleine de lamentations et baignée de larmes; j'allais jusqu'à y dire que, s'il voulait être sûr de me trouver encore en vie, il eût à se hâter; mais la pensée que cette lettre causerait à mon père trop d'inquiétude et de chagrin me dé-

cida à lui en écrire une autre dans laquelle je me bornai à des plaintes, tristes toujours, mais plus modérées, et à le prier de venir me rendre visite.

Il me répondit qu'il se rendrait à Mons dans cinq ou six jours; mais il me disait aussi, entre autres choses :

« Tu dis que ton capitaine te traite comme un esclave ! Que signifie cela ? que fais-tu donc pour être ainsi malmené ? Je crois qu'il y a beaucoup de ta faute dans tout cela : ton caractère n'est pas ce qu'il devrait être. Les idées *philosophiques* qui te trottent en tête sont la vraie cause de ton mécontentement et de ta mauvaise volonté. C'est là ce qui te rend désagréable à tes chefs et à tes camarades, qui remarquent sans doute tes mouvements d'humeur, surtout quand tu as à faire une chose qui ne te plaît pas. Crois-moi, change le cours de tes idées, sinon tu seras malheureux aussi bien dans la vie civile qu'au service. La vie n'est pas un songe, comme le prétendent les *philosophes ;* c'est une lutte vérita-

ble ; l'ennemi, c'est le destin ; et l'on en est vainqueur quand on sait le regarder en face avec intrépidité (1). »

Mon bon père connaissait mon cœur ; il en savait le fort et le faible, et, dans cette circonstance, il m'indiquait clairement la blessure qui faisait saigner mon âme. Mais, dans l'état où je me trouvais, j'étais incapable de le comprendre ; ses sages avis produisirent l'effet de l'huile sur le feu ; ils ne firent qu'attiser la douleur qui me minait, et je me crus abandonné de tous, même de mon père !

Le lendemain, la fièvre me prit dans la matinée. Il était dix heures, et, saisi par les premiers frissons, j'étais encore étendu sur mon lit à demi vêtu. En ce moment, le capitaine entra dans la chambre ; tout effrayé, je me mis sur pieds et, pendant un instant, comprimai les secousses de la fièvre ; mais le mal l'emporta et je me pris à trembler plus fort

(1) Je possède encore la plupart des lettres de mon père et des miennes. (*Note de l'auteur.*)

qu'auparavant. Mes joues pâles et mes lèvres bleuies trahissaient, d'ailleurs, suffisamment mon état.

Après m'avoir considéré d'un œil pénétrant, le capitaine dit :

— Tu as la fièvre? Mets-toi sur le rapport des malades : il faut aller à l'hôpital.

Il vit combien ce mot me frappait d'épouvante.

— Qu'est-ce que cela signifie? demanda-t-il.

— Ah ! capitaine, m'écriai-je d'un ton suppliant et en étendant vers lui mes mains jointes, ne me faites pas aller à l'hôpital; je suis sûr que j'y mourrais !

— Tête sans cervelle ! murmura-t-il. Je crois, en effet, que tu dis vrai. Eh bien, prends courage, suis moi : je te guérirai, *moi !*

Et, comme je m'habillais avec lenteur, il se mit à tempêter d'impatience, à me reprocher mon manque d'énergie, et à m'accabler tellement de gros mots tout en répétant qu'il avait l'intention de me guérir lui-même, que je faillis m'évanouir d'épouvante à la

pensée qu'il avait sur moi d'horribles projets.

Je le suivis pourtant quand il quitta la caserne pour me conduire chez lui. J'étais si profondément malheureux, que, chemin faisant, je contemplais un mendiant d'un œil humide, et dis en moi-même avec un vif sentiment d'envie :

— Qu'il est heureux ! il est libre !

S'il m'eût été permis d'échanger mon uniforme et ma charge de fourrier contre les haillons déchirés e la misère de ce mendiant, comme j'eusse remercié Dieu de sa bonté ! par quel cri de joie j'eusse salué ma délivrance !

Pendant que nous montions la rue Haute dans la direction de la place, nous rencontrâmes le colonel du régiment, M. Le Hardy. De loin déjà, il me regardait avec une évidente compassion, et, quand il fut près de nous, il dit au capitaine :

— Qu'a donc votre pauvre fourrier ? Il paraît être sérieusement malade ! Il faut lui donner quelque repos.

Un éclair de reconnaissance jaillit de mes yeux à ces mots de l'excellent colonel ; mais le capitaine poursuivit son chemin et répondit en saluant son supérieur :

— Une légère indisposition, colonel ; la tête y est pour beaucoup. Je vais le guérir tout à l'heure.

Nous atteignîmes enfin sa demeure et entrâmes dans la chambre où il se tenait d'habitude. Il annonça qu'il allait me faire prendre un remède qui me guérirait infailliblement et pour toujours ; ses yeux fixement arrêtés sur moi semblaient étinceler d'un feu infernal ; ses paroles à double sens accrurent mon effroi.

J'ose à peine l'avouer, mais mon imagination malade me disait que le capitaine allait m'offrir du poison. Un tremblement soudain me saisit et, me sentant chanceler, je m'appuyai de la main sur le dossier d'une chaise.

Cependant le capitaine avait ouvert une armoire. Il y prit une bouteille et remplit un verre d'une liqueur

d'un vert foncé. Le vert était pour moi la couleur caractéristique du poison. Ma terreur devint inexprimable, et je fus comme pétrifié quand je vis le verre s'approcher de mes lèvres ! Je refusai d'abord de boire le breuvage redouté ; mais toute résistance fut inutile, et enfin, m'abandonnant à mon sort comme un homme qui accepte le martyre, je vidai d'un seul trait la moitié du verre. La liqueur verte avait l'amertume du fiel, et, dès que je l'eus prise, je sentis mon estomac s'embraser.

Le capitaine me fit asseoir, et, d'une voix bienveillante, entama un long discours sur les qualités qui font un bon soldat ; il me promit de s'occuper de mon avancement avec la sollicitude d'un père, si seulement je voulais devenir homme, et, comme il disait, secouer ma *peau d'enfant*. Il qualifia mon penchant à la rêverie et à la tristesse de misérable *sensiblerie* qui semblerait ridicule même chez une jeune fille de seize ans.

Quelque fondées que pussent être les raisons qu'il

m'alléguait à l'appui de son dire, l'égarement de la douleur me les faisait regarder comme un tissu de faussetés et de railleries ; j'écoutai, mais mon cœur resta froid comme le marbre.

Déjà le capitaine m'avait fait vider complétement le verre et l'avait rempli pour la seconde fois. Lorsque j'eus bu cette seconde dose de liqueur, mes idées commencèrent à se confondre d'une étrange façon ; et, lorsque le capitaine me forçait à répondre, j'avais peine à parler.

Il se leva et dit :

— C'est assez ; maintenant, va à la caserne, fourre-toi dans ton lit, et repose-toi aussi longtemps qu'il te plaira. Je donnerai des ordres pour que personne ne te dérange ; ne t'occupe ni de service, ni d'écritures : je te laisse quatre jours de congé et une pleine liberté ! Allons, lève-toi, te dis-je, et va-t'en !

Je quittai la chambre. Ce que j'éprouvais, je n'en savais rien ; mais je dus m'appuyer des deux mains à la rampe de l'escalier pour ne pas tomber.

Lorsque je fus dans la rue, et qu'ayant fait une vingtaine de pas je ressentis l'influence du grand air, je fus obligé de me cramponner aux barreaux d'une fenêtre. Les maisons se mirent à tourner follement autour de moi, je vis des milliers de lumières briller devant mes yeux, et, au milieu du tourbillon qui semblait prêt à m'entraîner avec la rapidité de l'éclair, je perdis tout à fait la conscience de moi-même... J'étais ivre, ivre pour la première fois de ma vie !

Heureusement, un sergent de notre bataillon passait, en ce moment, dans la rue ; il me releva et me conduisit à la caserne, où l'on me mit dans mon lit... Inutile de dire que je fus, ce jour-là, beaucoup plus malade qu'auparavant.

Mon capitaine avait donné ordre qu'on ne me laissât quitter ma chambre sous quelque prétexte que ce fût.

Ce ne fut que le troisième jour que je le revis pour la première fois ; il me trouva occupé à dévo-

rer un énorme morceau de viande, avec un appétit extraordinaire.

— Ah ! ah ! s'écria-t-il, il paraît que le remède a produit son effet ! Et la fièvre, est-elle revenue ?

Je fus irrité de me voir forcé d'avouer que j'étais réellement guéri de la fièvre ; je n'avais plus ressenti le moindre frisson depuis que j'avais pris la liqueur verte.

L'heureux résultat de son traitement parut fort réjouir le capitaine. Il m'encouragea de nouveau à chasser mes idées *folles*, ainsi qu'il les nommait avec quelque raison ; enfin il me mit dans la main une pièce de cinq francs et me quitta en disant :

— Tu n'as pas d'argent, hein ? Tiens, va te promener et cherche à t'amuser... Quant aux couvertures qu'on t'a volées, n'y songe plus trop : je ferai régler cette affaire.

Suivant son ordre, mais non sans répugnance, j'allai me promener hors de la ville ; j'errai pendant plusieurs heures dans la solitude, rêvant à l'affreuse

servitude qui pesait sur moi, à la haine sans merci dont je me croyais poursuivi par le capitaine, à l'injustice des hommes, et à mille autres choses aussi raisonnables, que me suggérait la triste et maladive exaltation à laquelle j'étais en proie.

En revenant vers la ville, je rencontrai un pauvre homme estropié qui me demanda l'aumône. Je lui donnai la pièce de cinq francs du capitaine. Le mendiant me regarda avec stupéfaction, comme pour me demander si j'étais dans mon bon sens. A ses yeux, un soldat qui donne une pièce de cinq francs devait être fou ou quelque chose d'approchant. Le brave homme, qui ne revenait pas de son étonnement, me suivit du regard pendant au moins un quart d'heure ; quant à moi, j'étais heureux que l'argent de celui que je regardais comme l'auteur de mon infortune fût sorti de ma poche sans que ma conscience pût me reprocher d'en avoir profité.

Le lendemain, mon père vint à Mons. Dès que je l'aperçus, je me jetai à son cou en pleurant et fail-

lis succomber sous le poids de l'émotion. Ma pâleur lui inspira une profonde pitié; ses premières paroles furent affectueuses et consolantes; mais, après quelques instants, il se mit à me faire de vifs reproches au sujet de ma conduite, et surtout de l'accusation de cruauté et de haine que j'avais portée contre mon capitaine.

Mon père, afin de savoir ce qu'il pouvait y avoir de fondé dans mes lettres, était allé trouver le capitaine avant de venir à la caserne; le capitaine l'avait reçu avec une cordiale affabilité, l'avait fait dîner avec lui, lui avait parlé de Napoléon et des guerres de l'Empire; en un mot, l'avait traité comme un frère. Il n'avait pas manqué de lui expliquer que toutes mes souffrances n'étaient que dans mon imagination, et de lui dire combien d'efforts il faisait pour me guérir de mes rêvasseries; il l'avait tranquillisé sur mon état, et lui avait promis de prendre soin de moi comme de son propre fils.

Il va de soi que mon père, se trouvant dans une

semblable disposition d'esprit, ne pouvait admettre mes doléances. Il me railla avec quelque amertume de mes sottes idées, et finit par se fâcher quand il vit que ni paroles ni raisons ne pouvaient changer ma conviction et que je repoussais, avec une inflexible obstination et comme une injustice à mon égard, toute consolation qui me donnait tort.

Après avoir passé un jour et demi à Mons, mon père, découragé, retourna à Anvers. Je me sentis plus malheureux qu'auparavant. Personne, personne au monde ne savait me comprendre, pas même mon père !

VII

Dans le cours du mois de mai 1832, le choléra éclata tout à coup à Mons ; c'était sa première apparition en Belgique. Cette terrible maladie, qui de-

vait être pour tant de familles une cause de désespoir et d'infortune, fut l'instrument de mon salut.

Afin de mettre, autant que possible, les soldats à l'abri du fléau, on dispersa notre régiment dans les villages de la province de Hainaut ; ces mouvements, et la vie plus libre du cantonnement, donnèrent à mon esprit un peu de calme et à mon corps le temps de reprendre quelques forces. Ma pâleur disparut, et, bien que je fusse encore assez faible, tout danger de mort sembla s'être éloigné de moi. Mon sergent-major était revenu du dépôt, et j'avais été délivré, par ce retour, de soucis et de préoccupations qui, dans la disposition où je me trouvais, avaient largement contribué à égarer mes idées.

Nous partîmes bientôt pour la province de Limbourg, afin de surveiller la garnison hollandaise de Maëstricht ; nous restâmes quelque temps logés chez le paysan dans les villages qui entourent cette forteresse.

Dans une commune voisine de Maersen, j'eus, un

jour, une querelle à propos d'affaires de service, avec un sergent de ma compagnie, homme très-brutal et doué d'une force extraordinaire. Dans sa colère, il me frappa violemment au visage, et peut-être m'eût-il maltraité davantage, si le sergent-major n'eût pris ma défense. On parla de la nécessité d'un duel pour venger mon honneur outragé ; mais mon énergie était trop à bout pour me permettre de concevoir une telle pensée.

Le capitaine apprit l'événement et me fit venir chez lui. Sur son injonction, je lui racontai ce qui était arrivé ; mais je parlais sans doute d'un ton extrêmement abattu, car mes paroles le jetèrent dans une grande colère. Quand mes larmes, longtemps contenues, coulèrent enfin, il me prit par les épaules et me mit à la porte en disant qu'il me guérirait de ma couardise d'enfant comme il m'avait guéri de la fièvre.

Une demi-heure après, le sergent-major vint me dire que je devais passer quatre jours à la salle de

police, et que j'avais à le suivre sur-le-champ pour subir ma punition.

La salle de police était une des chambres d'une maison du village construite en pierres. Je m'y rendis sans trop de peine ; je savais que quatre jours de reclusion, c'était pour moi quatre jours de solitude et de repos.

Mais quelle ne fut pas ma terreur quand, la porte s'étant refermée sur moi, j'aperçus un visage contracté par la vengeance et la haine me grimacer d'un coin obscur de la chambre!... C'était le sergent qui m'avait frappé une heure auparavant.

Anéanti à cette vue et tout tremblant, je m'arrêtai la tête basse et sans faire un mouvement.

— Ah! ah! lâche, s'écria le sergent d'une voix tonnante, te voilà dans mes griffes! Tu as dit au capitaine un tas de mensonges sur mon compte; mais tu vas le payer cher!

A ces mots, il se mit à me secouer, à me frapper et à m'accabler de coups de pied sans trêve ni

merci. A demi mort d'angoisse et d'épouvante, je me laissai maltraiter sans proférer une plainte, sans faire de résistance, comme un homme qui perd tout courage et s'abandonne avec résignation à un sort inévitable. Ce ne fut que lorsque mon ennemi se sentit lassé qu'il me donna quelque répit; il s'assit et s'écria en me menaçant du poing :

— Misérable poltron! cela se laisse insulter et maltraiter comme un enfant qui n'a ni cœur ni âme! Tu crois que c'est fini? tu t'imagines que je vais te laisser tranquille? Non, non; tu n'auras pas un instant de repos : tout à l'heure je vais battre d'importance ta capote et je te promets toutes les demi-heures une *râclée* à ne plus voir ni entendre.

Le visage tourné vers la muraille, j'étais blotti dans un coin de l'obscure pièce; je pleurais à chaudes larmes et je tremblais que le sergent ne me fît un mauvais parti.

Je ne restai pas longtemps livré à mes réflexions désespérées; la main de mon brutal ennemi m'arra-

cha de mon coin et me jeta violemment, en me faisant pirouetter, à l'autre extrémité de la chambre. Il se remit à me frapper et à me secouer jusqu'à ce qu'il s'éloignât de nouveau pour se reposer. Cela dura ainsi toute la journée.

Bien que je n'aie fait cette remarque que plus tard, il était évident que le sergent ne voulait pas me blesser sérieusement ; car, malgré tous ses coups et ses mauvais traitements, la douleur se dissipait assez vite. Mais, en ce moment mon esprit terrifié me persuada que mon adversaire était fermement résolu à me martyriser jusqu'à la mort, et ce fut avec des frissons d'épouvante que je vis tomber le soir, dans la conviction que mon ennemi choisirait la nuit pour me porter le coup mortel. Déjà, à plusieurs reprises, j'avais appelé au secours d'une voix désespérée ; mais la sentinelle de garde à la porte, non plus que les gens de la maison, ne semblaient faire attention à mes cris.

Il faisait déjà noir dans la salle de police quand le

sergent m'assaillit de nouveau et, pour la première fois, me fit ressentir une si vive douleur, qu'un cri m'échappa. La conviction que ma dernière heure était venue me jeta dans un désespoir voisin de la folie, et produisit dans mon âme une révolution complète. Transporté d'une rage aveugle, je me mis à me défendre avec une force surprenante ; je frappais des deux poings, j'égratignais, je mordais, je déchirais comme un faible animal dont les forces sont doublées par la crainte de la mort.

Le sergent, stupéfait, me lâcha pour étancher le sang qui coulait de son nez ; il hurlait, jurait, proférait d'horribles menaces et déclarait qu'il allait me rompre le cou à l'instant ; mais, moi, tout frémissant d'émotion, je lui criai d'une voix rauque :

—Viens, je t'attends ; je suis prêt... La vie m'est à charge, mais je te la ferai payer cher. Viens, que cela finisse ! Viens donc ! »

Il s'élança en effet sur moi et me donna sur le front un coup de poing qui m'étourdit ; mes genoux

ployèrent sous la violence du coup; mais je me relevai en un clin d'œil et recommençai avec une rage nouvelle à frapper, à égratigner et à mordre. Je devais avoir porté un coup très-douloureux au visage de mon adversaire; car, à son tour, il poussa un cri de souffrance, et s'éloigna définitivement de moi.

Il dit alors, avec accompagnement d'une foule de gros mots :

— Je ne me bats plus dans l'obscurité. Demain matin, nous réglerons notre compte : je te mettrai en pièces et t'écraserai sous mes pieds !

— Ah ! lui criai-je, le jour ou la nuit, cela m'est égal ; fais de moi ce que tu voudras. Mais, j'y suis bien décidé, que je meure ou non, si tu me touches encore du bout du doigt, je te déchire le visage.

Le sergent parut céder devant l'étrange surexcitation de mon esprit; peut-être craignait-il que je ne fusse devenu fou. Du moins il me conseilla de me coucher dans le foin et de dormir, en ajoutant

que, le lendemain matin, nous nous battrions jusqu'à ce que l'un des deux restât sur le carreau.

Pendant plusieurs heures, je regardai fixement dans l'obscurité; ma poitrine semblait s'être élargie extraordinairement et absorbait l'air par de puissantes aspirations; mes poings étaient fermés convulsivement; la colère et le désir de combattre enflammaient mon front. Plus d'une fois je songeai à me lever et à forcer mon ennemi à une nouvelle et décisive lutte; ce n'était pas que j'éprouvasse de la haine contre lui, non, mais il se passait en moi quelque chose d'inexplicable.

Une fois dans ma vie, j'avais enfin tenu tête à un homme, sans ployer. Il était fort comme un géant, et je l'avais vaincu. Le courage était donc une puissance qui pouvait suppléer à la force physique. Ces réflexions gonflaient ma poitrine d'orgueil et de joie. Désormais, non, désormais je ne me laissserais plus insulter!

Le lendemain, quand il fit jour, nous pûmes voir

réciproquement sur notre visage les traces de la lutte ; tous deux nous avions un œil bleu, et, de plus, les traits de mon adversaire étaient couverts des marques de mes ongles.

Il était remarquablement calmé et se borna à me dire que j'aurais à me battre en duel avec lui quand nous serions sortis de la salle de police. Je lui répondis, d'un ton calme mais résolu, que tout m'était égal, mais qu'en qualité d'insulté, je choisissais le pistolet, cette arme étant de nature à donner à l'affaire un dénoûment plus prompt et plus sérieux ; la pire issue me semblait la meilleure.

Vers sept heures du matin, le sergent sortit de la salle de police, où, par conséquent, je demeurai seul.

Dans la solitude, je me mis à méditer sur ce qui m'était arrivé et sur la façon dont j'avais contraint un gaillard fort et redouté à me laisser en paix et à garder le silence. J'évoquais en imagination, sous mes yeux, toutes les personnes qui m'avaient jamais

maltraité ou insulté; je parlais à haute voix et prononçais des allocutions pour faire comprendre à ces ennemis que je ne voulais plus supporter aucune humiliation, et que je me vengerais de toute offense. Mille maximes héroïques s'échappaient de mes lèvres, en mots retentissants, et la fièvre qui me surexcitait alla si loin, que je me blessai les poings jusqu'au sang, en frappant les murs comme s'ils eussent été les ennemis que je provoquais. Il va de soi que la plus grande partie des menaces que je proférais, étaient à l'adresse de mon capitaine.

Une heure après la sortie du sergent, je fus mis en liberté à mon tour.

Aujourd'hui, je n'ose supposer que le capitaine eût donné au sergent l'ordre de me maltraiter. Peut-être s'était-il borné à lui conseiller de faire des efforts pour me tirer de mon apathie, ou à lui dire, comme il pouvait le faire, dans son langage soldatesque : « Tâche donc de le dégourdir un peu ! » Quoi qu'il en soit, dans ce temps, je me crus certain

que le sergent n'avait fait que suivre à la lettre les ordres qu'il avait reçus. Dans cette conviction, je devais être reconnaissant envers le capitaine, car il m'avait guéri de ma puérile poltronnerie; en un jour, il avait fait de moi un homme, chose qui, selon toute probabilité, ne se serait pas accomplie en plusieurs années, sans l'emploi des moyens les plus énergiques.

En entrant dans mon logement, j'y trouvai le sergent, qui paraissait m'attendre.

Sans lui donner le temps de dire un mot, je courus à la malle du sergent-major; j'y pris deux pistolets et m'écriai :

— Voici des armes; allons, et que cela se décide vite!

— Le capitaine a sévèrement défendu tout démêlé entre nous à l'avenir, répondit-il.

— Ce n'est pas cela qui me retiendra, m'écriai-je.

— Mais, fourrier, peut-être avez-vous rarement tiré au pistolet, peut-être même jamais. Moi, au

contraire, je touche un tête de pipe à *quelques* pas.

— C'est égal; pas tant de tergiversations! mon courage pourrait se refroidir; maintenant, je me sens fort. Allons.

Le sergent me tendit la main et me dit en souriant :

— C'est la coutume, d'après les lois de l'honneur, que le duel n'ait pas lieu lorsque l'une des deux parties reconnaît son tort. Eh bien, fourrier, je déclare que je n'avais pas l'intention de vous faire du mal. C'était une plaisanterie que votre résistance obstinée a malheureusement fait dégénérer en lutte sérieuse. Je me suis trompé sur votre compte, et j'avoue que j'avais tort. Oubliez ce qui s'est passé, et soyons bons amis comme auparavant. Si quelqu'un ose encore vous adresser une mauvaise parole, je deviens son ennemi. Eh bien, voyons.

Mon cœur me reprochait mon inflexibilité; le sergent, quelque rude qu'il fût dans son langage et dans ses manières, était au fond un bon garçon qui,

maintes fois, m'avait donné des preuves d'affection. Je saisis sa main, et je la serrai cordialement en signe de réconciliation. Le sergent tint parole, et, depuis lors, il fut toujours mon ami.

Dans la même matinée, le capitaine me fit dire de me rendre chez lui. Cette fois, je ne me sentis nullement ému ; mon cœur battait à la vérité, mais ce n'était ni de crainte ni d'inquiétude, et je m'excitais moi-même, chemin faisant, à faire comprendre une fois pour toutes à mon capitaine que je voulais être traité en homme.

Quand je parus devant lui, il me regarda dans les yeux pendant quelques instants sans dire un mot, et de ce même regard qui m'avait fait trembler si souvent. De mon côté, je le regardai en face intrépidement, si longtemps et si fixement, que lui-même se lassa le premier, et, secouant la tête, il finit par s'écrier en riant :

— Tu es fou, sur ma parole ! Comme tu regardes avec tes yeux bleus !

— Capitaine, vous m'avez fait appeler, dis-je d'un ton grave ; j'attends vos ordres.

De nouveau, il me contempla fixement, et, voyant que ma physionomie restait impassible, il me demanda :

— Es-tu dans ton bon sens, cette fois, ou aurais-tu encore la fièvre?

Je ne répondis pas. Le capitaine s'assit, et, sans détacher de moi son œil perçant :

— Raconte-moi, me dit-il, ce qui s'est passé à la salle de police : je suis déjà au courant; ainsi fais en sorte de me dire la vérité, ou sinon...

Sans omettre la moindre circonstance, je lui racontai mon aventure avec le sergent; j'ajoutai même que, si le duel n'avait pas eu lieu, c'était uniquement parce que mon adversaire avait reconnu ses torts. Je finis en disant :

— Et maintenant, capitaine, permettez-moi de vous dire que j'ai pris la ferme et irrévocable résolution de ne plus supporter désormais même

l'ombre d'un mépris de la part de qui que ce soit.

— De la mienne non plus? s'écria le capitaine avec une colère simulée.

Je ne me laissai pas émouvoir, et je répétai :

— De la part de personne. Je sais, capitaine, que vous êtes mon supérieur ; mais la loi même qui me soumet à vos ordres vous commande, à vous, d'être juste. J'ai pensé qu'il valait mieux, même au péril de la vie, se révolter contre la force et l'injustice, que de se consumer lentement et de mourir de chagrin à petit feu...

— Que signifie cela ? s'écria-t-il. Sais-tu bien que nous sommes devant l'ennemi, et qu'au moindre refus d'obéissance, j'ai le droit de disposer de ta vie ?

Je répondis avec une froide fermeté :

— Capitaine, je ferai mon service mieux qu'autrefois ; mais, je vous le répète, je veux être traité en homme.

— Et, s'il me plaisait de te traiter autrement, que ferais-tu ?

— Je n'en sais rien, une folie peut-être !

— C'est inconcevable ! s'écria-t-il en quittant sa chaise.

Et il fit deux ou trois pas dans la chambre.

Tout à coup, il s'élança vers moi, me saisit la main, la secoua très-chaleureusement et m'indiqua un siége.

— Tu es un singulier esprit ; il y a beaucoup de bon en toi ; mais tout cela n'est pas encore débrouillé. Si seulement il pouvait faire un peu clair dans ta tête ! Assieds-toi ; je veux avoir avec toi un entretien sérieux. Assieds-toi donc, répéta-t-il avec impatience.

Dès que j'eus obéi à son injonction, il tira d'un coffre une bouteille et deux verres.

— Ne fais pas une figure dégoûtée comme cela, dit-il. Crois-tu que je veuille encore te faire boire de la liqueur verte ? Non : je la garde pour guérir la fièvre. Ceci est un verre d'excellent madère, Prends, bois : je le veux.

Il n'y avait pas à résister. Bien que toutes ses pa-

roles et, même son affabilité, me semblassent une amère ironie, je dus vider le verre jusqu'au fond.

— Maintenant, fourrier, écoute, dit-il d'un ton très-réfléchi. J'ai promis à ton vieux père que je m'efforcerais de donner à ton caractère la fermeté qui lui manque. Tu as la tête dure... J'avoue que cela m'a coûté bien des efforts. Tu as cru que j'étais fâché contre toi, que je te détestais? Je te l'ai laissé croire, parce que cela était utile à mes projets; mais tu as assez d'esprit pour comprendre que je ne me serais pas occupé tous les jours si particulièrement de toi, si je n'eusse été poussé par un sentiment d'affection et d'estime, ne fût-ce qu'envers ton père. Assez sur ce chapitre. Si je ne me trompe, — qui le saurait avec quelqu'un d'aussi changeant que toi? — si je ne me trompe, tu as assez de force d'âme maintenant pour supporter désormais sans ployer les contrariétés de la vie militaire, et même pour suivre cette carrière avec succès. Cependant, crois-moi, ton caractère est un danger permanent pour toi-

même : tu ne connais pas de mesure. Si je voulais continuer mes efforts pour t'arracher aux songes creux et aux billevesées qui te font du mal, tu serais capable de te montrer trop *homme*, de faire des sottises et de causer ton propre malheur. Cela ferait un grand chagrin à ton vieux père. Ainsi, dorénavant, je me conduirai vis-à-vis de toi comme si j'avais affaire à un bon soldat. Toi, de ton côté, justifie cette opinion, et tu verras par expérience que je ne suis pas un méchant homme, comme tu l'as probablement cru jusqu'à présent. Ton père espère que tu seras officier un jour ; il a servi son pays sous Napoléon, et regarde la vie militaire comme une belle carrière. Il dépend de ta bonne volonté de réaliser son espoir. Quant à moi, j'y aiderai autant que je le pourrai.

J'écoutai avec stupéfaction ces paroles du capitaine ; jamais je n'avais trouvé à sa voix ce ton de calme sans affectation et de sincère cordialité, et je me demandais en moi-même, avec défiance, si je

devais prendre ses témoignages de sympathie pour la vérité ou pour une nouvelle ironie. Il avait rempli mon verre une seconde fois ; il se leva, et me dit de ce ton impératif, sec et bref, qui lui était propre :

— Bois ! et marche droit désormais ! Ne t'imagine pas que je sois disposé à te traiter comme un soldat de porcelaine qu'on a peur de casser. Je suis capitaine, et j'entends que chacun le sache ; mais ce qui est dit reste dit. Retourne à ton logement ; chemin faisant, pèse bien mes paroles, et surtout ne t'avise pas de leur prêter un sens qu'elles n'ont pas.

Je fis ce qu'il m'avait dit, et pesai ses paroles si longtemps et si mûrement, que ma colère contre lui — je ne pourrais dire ma haine — se calma, s'affaiblit et disparut enfin tout à fait. Bien que je m'efforçasse encore de me le dissimuler à moi-même, cependant je reconnaissais dans mon for intérieur que, le plus souvent du moins, j'avais péché par exagération.

A dater de ce moment, le capitaine ne fut plu

particulièrement brusque et dur pour moi ; il me témoignait même parfois de l'estime et de l'amitié. Il resta bien le même qu'auparavant ; il me lançait encore à la tête une bordée de gros mots à l'occasion ; il crachait et grommelait comme pour les autres ; mais j'avais appris à reconnaître que ni gestes étranges ni brutales paroles ne venaient de son cœur. Je jouis désormais d'un repos et d'une paix dont j'avais été longtemps privé ; mes forces physiques se rétablirent et se développèrent, et, bien que je trouvasse peu de charme à la vie de soldat, je n'eus plus plus à en souffrir ni à m'en plaindre.

FIN DES SOUVENIRS DE JEUNESSE.

LE PÈLERIN DU DÉSERT

Un pèlerin, accablé de fatigue, voyageait dans les arides solitudes de l'Arabie ; il comtemplait, la tristesse dans l'âme, la vaste étendue qui l'entourait, et cherchait en vain un poiht où son œil pût se fixer comme sur un phare conducteur. Aucun arbuste ne détachait son feuillage sur le sable mouvant ; aucune fleur isolée n'épanouissait son calice ; aucune source ne versait ses ondes d'argent sur l'antique linceul qui s'était étendu sur la nature morte.

Une soif ardente tourmentait le pèlerin découragé, car il marchait sur un sable brûlant et sous un ciel plus brûlant encore. Sa bouche était sèche et ses lèvres se collaient l'une à l'autre ; l'espoir, ce soutien

de la vie, ne l'accompagnait pas; non, il était désenchanté par de longues souffrances et se trouvait dans une situation en harmonie avec la nature désolée qui l'entourait; car tous les rêves de bonheur de la jeunesse lui avaient échappé dans le désert.

Rentrant en lui-même avec désespoir, il dit en soupirant :

— Pourquoi fatiguer mes jambes jusqu'à les paralyser? pourquoi aller plus loin? Rien ne m'attend; je ne vois rien à l'horizon. Le ciel est là tout aussi ardent et la terre tout aussi aride. Non. Que mon triste voyage finisse ici, — ici, au milieu de la plus affreuse solitude.

Il s'avança d'un pas chancelant jusqu'à une éminence de sable, s'assit, pencha la tête, porta la main devant ses yeux et se mit à pleurer. De ses yeux égarés s'échappaient de temps en temps deux larmes qui coulaient sur ses joues pâles et allaient disparaître à à ses pieds dans le sable. Le cœur du pèlerin était en proie à un si profond chagrin, à une si morne

douleur, qu'il perdit la conscience et le sentiment de sa situation ; et bientôt ses larmes cessèrent de couler, comme si elles avaient été les derniers indices de la sensibilité de son âme. Puis il leva la tête et arrêta un œil fixe sur le désert, comme si sa vue égarée eût sondé une tombe sans fond.

Pendant qu'il était là, oublieux de lui-même et semblable à un être inanimé, plusieurs caravanes passèrent devant lui, et quelques voyageurs, pris de compassion, s'approchèrent de lui et lui demandèrent la cause de sa douleur, tout en lui offrant un vase plein d'eau fraîche. A peine le pèlerin eut-il prononcé quelques mots, que les voyageurs lui arrachèrent de la main le vase qu'ils lui avaient offert, et s'éloignèrent en le raillant, comme si l'infortuné eût été un fou, pour la conservation duquel on ne devait pas sacrifier la précieuse eau de source. Pourquoi donc cette outrageante pensée était-elle venue aux membres de la caravane ? Le pèlerin ne leur avait rien dit qui pût exciter leurs moqueries ; mais

en leur exprimant sa reconnaissance, il avait employé un langage si énergique et des paroles si élevées, qu'eux, incapables de les comprendre, s'étaient regardés avec confusion et avaient couvert leur ignorance par un rire général; puis on lui avait arraché le vase salutaire, par ressentiment; — procédé de l'homme sans cœur, qui ne pardonne jamais à ceux qui lui font toucher, par la comparaison, la bassesse de son âme.

Avec douleur et désespoir, le pèlerin vit tour à tour toutes les caravanes disparaître à l'horizon, et, fermant les yeux, il résolut de ne jamais les rouvrir à la lumière du soleil; son cœur adressa au monde un amer adieu.

On ne brise pas si facilement les liens qui nous attachent à la vie; l'agonie du pèlerin était douloureuse et la soif ne le torturait pas moins. Longtemps après, cependant, il en vint à ce moment où l'esprit qui nous anime s'efforce de quitter le corps. Alors il releva tout à coup la tête, comme un homme qui se

rappelle une chose oubliée. Il ramena devant lui la harpe suspendue sur son dos et dit :

— Le cygne a son chant suprême !

Et ses doigts tremblants coururent sur la harpe. Les sons qui s'en échappèrent, en frappant son oreille, éveillèrent dans son âme des idées en harmonie avec eux, et la voix de l'instrument se maria à sa voix ; il chanta :

« La vie du poëte est semblable à un voyage dans les déserts sans limites de l'Arabie.

» Seul en ce monde, avec son âme inquiète et agitée, il ne rencontre jamais rien qui puisse apaiser sa soif inextinguible ;

» Mécontent de la nature telle que l'a faite le Créateur, il rêve des choses qui n'existent point ;

» Il veut rencontrer, et il cherche des beautés qui ne peuvent se trouver sur la terre, et forme des désirs qui n'y peuvent être satisfaits ;

» Semblable à l'aigle, qui ne craint pas de regarder en face le disque ardent du soleil, il s'élève au-

dessus des sphères ordinaires de ce monde, et, dans son audace, il offre son amour aux anges du ciel;

» Et les anges du ciel acceptent cet amour, et caressent celui qui a été assez puissant pour monter jusqu'à eux.

» Mais de même que l'aile de l'aigle finit par se fatiguer et le force de se reposer sur la terre,

» Ainsi se fatiguent les ailes de l'imagination, qui forcent le poëte à revenir à la terre et à la réalité sensible.

» C'est alors, Dieu du ciel, qu'il sent quel don fatal vous lui avez fait!

» Car la nature est sans couleur, les jeunes filles sont sans beauté, les fruits de la terre sont amers, les fleurs des champs flétries, et la voix des hommes ressemble aux cris des corbeaux affamés qui s'abattent sur une proie,

» Pour celui qui a habité le ciel, qui a contemplé la face resplendissante des anges, et qui a pu dor-

mir avec volupté sur le sein d'un séraphin, bercé par sa voix d'une ineffable douceur.

» O poëte, poëte, pourquoi ne peux-tu toujours rêver? pourquoi le fruit t'échappe-t-il toujours au moment où tes lèvres s'ouvrent pour le savourer?

» Nul bonheur ne serait comparable au tien, si, avec la force de créer, tu avais reçu aussi la puissance de posséder;

» Car tes désirs sont les désirs d'un dieu, et tu étreins de tes bras la nature créée et incréée, comme si tout — mais tout — t'appartenait!

» Et, quand tu as possédé les apparences de tout, quand le goût de tous les fruits imaginables t'est connu, et quand tu as tour à tour porté ton amour à tous les anges, que peut-il donc encore te rester?

» Rien! La nature désenchantée revêt à tes yeux une couleur grise et sèche; le monde devient pour toi une aride solitude où tu ne rencontres rien, que le sable monotone du chagrin et le soleil brûlant des désirs inassouvis... »

Ainsi le pèlerin esquissait dans ce chant le vide déplorable qui s'était fait dans son âme; lui-même était le poëte qui avait caressé toutes les chimères de l'imagination, et maintenant, le cœur froid et desséché, il voyait s'approcher la mort comme le but désiré de sa triste carrière.

Tandis qu'il poursuivait le chant commencé, son oreille fut tout à coup frappée par un bruit étrange; ses doigts restèrent immobiles sur les cordes de sa harpe et ses lèvres tremblantes s'arrêtèrent entr'ouvertes dans l'émission d'un son, tandis qu'un sourire presque imperceptible venait flotter sur son visage.

Qu'est-ce qui pouvait, au milieu du désert sans bornes, lui causer une telle émotion? Lui-même n'en savait rien; mais il lui semblait que les sons d'une autre harpe s'étaient mariés à la sienne et qu'à sa voix aussi avait répondu une autre voix. Quelle que fût sa curiosité, il n'osait cependant regarder autour de lui, dans la crainte de perdre quelque chose du bruit mystérieux qui avait frappé son oreille.

Bientôt il entendit une puissante voix d'homme qui, malgré son ton grave et austère, était cependant d'une touchante douceur. Le poëte se sentit ému jusqu'au fond du cœur; pour la première fois, il rencontrait sur la terre un chant aussi imposant et aussi sublime que ceux qu'il avait entendus souvent dans les extases de son imagination.

Il toucha deux fois avec une énergie convulsive les cordes de sa harpe, et le chanteur mystérieux répondit ainsi à la plainte du pèlerin :

« Oui, la vie du poëte est semblable à un voyage dans les déserts sans bornes de l'Arabie ;

» Mais les solitudes de l'Arabie ont des oasis et des sources aux ondes d'argent, — des oiseaux au doux chant, des fruits savoureux et des fleurs charmantes.

» Tu as dans ton voyage aperçu de loin ces oasis, mais tu les as dédaignées en cédant à un préjugé, et tu as dit : « Les arbres de la terre ne sont pas assez » verdoyants pour moi et ses fleurs sont sans couleur » et sans parfum. »

» Tu as entendu de loin le murmure du ruisseau, et tu as passé sans apaiser ta soif, en disant : « L'eau de la terre est corrompue et répugnante. »

» Tu as vu flotter au loin le voile des jeunes filles ; tu as vu leurs longs cheveux ondoyer au vent comme un manteau, et tu as détourné les yeux en disant : « Oh ! les filles de la terre ne ressemblent pas aux » anges que j'aime ! »

» Tu as vu des oiseaux aux riches couleurs venir t'annoncer qu'en cet endroit un frais berceau était élevé par Dieu pour te recevoir ; mais, fermant l'oreille, tu as dit : « Ces oiseaux ne chantent pas » comme ceux que mon imagination a créés. »

» Et tu n'as joui de rien, ni rien possédé, parce que tu n'as rien voulu posséder ni rien savourer.

» Crois-moi, tout ce que peut rêver le poëte se trouve aussi sur la terre ; car son imagination même ne puise ses créations que dans la réalité.

» Et avec la puissance de l'imagination il a aussi la puissance de posséder : la volonté de l'homme

est la baguette magique qui peut lui donner le plus grand bonheur, si, comme un insensé, il n'abandonne pas la réalité pour poursuivre des illusions.

» Poëte, poëte, goûte les fruits avant de les dédaigner ; donne ton amour à une jeune fille avant de proclamer qu'elle n'a pas de cœur, et regarde la fleur avant de mépriser sa couleur.

» Et alors peut-être croiras-tu à la saveur des fruits, au cœur des jeunes filles et à la couleur des fleurs! »

Le pèlerin était toujours immobile; mais, chaque fois que la voix mystérieuse prenait un accent plus grave, de même que le vent, quand souffle l'ouragan, pleure et frémit dans les feuilles du chêne, son cœur battait plus vite, et il retenait son haleine pour écouter.

La voix se tut, et seulement alors le pèlerin se tourna vers l'endroit d'où elle était venue vers lui; il n'eut pas sitôt fait ce mouvement, qu'un profond respect pénétra dans son cœur et qu'il courba profondément la tête en signe de vénération.

Devant lui se tenait un vieillard dont le visage était empreint d'une noblesse remarquable, dont les joues, bien que creusées par les ans, avaient encore gardé toute la fraîcheur de la jeunesse, et dont toute la physionomie, sous ses cheveux d'un blanc de neige, ressemblait à celle d'un dieu. Le vêtement léger qu'il portait était aussi de la plus pure blancheur, et lui donnait l'air d'un prêtre. Il regardait le pèlerin avec bonté et semblait attendre sa réponse.

— O mon père ! s'écria celui-ci, qui donc vous a appris ces chants? qui vous a enseigné ce langage qui ravit le cœur d'une si douce extase?

— Poëte comme toi, répondit le vieillard, j'ai aussi parcouru le désert de la vie, accablé de tristesse et de douleur ; comme toi, j'ai osé dire que la nature créée par Dieu était trop sèche et trop aride ; comme toi, j'ai méprisé les oasis toujours vertes de l'Arabie, et les jeunes filles, et les fleurs et les fruits de la terre. Mais, en punition de mon ingrate audace, je tombai alors dans le désespoir et le dégoût de la vie; ren-

trant en moi-même, j'étudiai avec plus de bonne volonté les choses qui m'entouraient, et j'y trouvai tout ce que j'avais rêvé.

— Se peut-il que je croie cela? s'écria le pèlerin. Avez-vous trouvé l'ange qui a reçu les adorations de votre jeunesse?

— J'ai trouvé cet ange, répondit le vieillard.

— Avez-vous trouvé les palais aériens qu'avait créés votre imagination?

— J'ai trouvé ces palais.

— Avez-vous aussi rencontré les doux chants, les fruits savoureux, les limpides ruisseaux, les pures et nobles passions, les amis dévoués, et tout le bonheur que vous aviez rêvé?

— J'ai trouvé tout cela, reprit le vieux poëte avec un sourire de satisfaction. Il prit la main du jeune pèlerin, et, se mettant en marche avec lui, il dit :

— Venez avec moi, et je vous montrerai que la terre peut donner plus que ne rêve l'imagination d'un poëte.

Et, étendant le doigt dans la direction du soleil couchant, il reprit :

— Ne voyez-vous pas là-bas, derrière ces collines de sable, quelques feuilles vertes qui semblent étendues sur le sol ?

— Oui, répondit le pèlerin, je les ai remarquées depuis longtemps ; ce sont sans doute quelques plantes rampantes qui sont tombées dans ce désert des mains de l'avare nature.

— Non, non, s'écria le vieillard ; ce sont les cimes des arbres qui ombragent mon palais sous leur feuillage éternel ; si vous n'aviez pas dédaigné ce peu de verdure, vous y auriez trouvé comme moi le bonheur qui y est caché. Voyez-vous comme l'orgueil vous égare !

Sentant qu'il avait mérité ce reproche, le pèlerin se tut ; et, tout en marchant, il songea combien de fois il avait dédaigné le bonheur terrestre sans vouloir l'éprouver. Il puisa dans ces réflexions plus d'espoir et de meilleures dispositions à savourer les joies

qui lui étaient promises, et qu'il allait rencontrer comme la réalisation de ses rêves enchantés...

Ils atteignirent enfin, mais non sans peine, au sommet des collines sablonneuses désignées par le vieillard. Celui-ci arrêta le pèlerin et lui montra une profonde vallée dont la luxuriante végétation s'étendait sous leurs pieds comme un vert tapis. Le jeune poëte, tout stupéfait, leva les bras au ciel, et ses yeux se promenèrent sur toutes les beautés de la merveilleuse oasis, tandis qu'il restait muet et comme pétrifié.

— Eh bien, demanda le vieillard triomphant, votre imagination vous a-t-elle jamais offert une contrée aussi riche et aussi belle?

— O mon père, répondit le pèlerin saisi d'un vif enthousiasme, j'ai maintes fois rêvé les fruits d'or que je vois briller ici dans la fraîche verdure des arbres; j'ai souvent entendu en imagination un chœur comme celui des oiseaux de cette oasis enchanteresse; j'ai souvent, dans une heure d'extase,

vu des ruisseaux couler comme des filets d'argent au milieu des fleurs qui émaillaient une riante campagne; mais mon imagination n'a jamais été assez puissante pour me faire embrasser d'un seul coup d'œil toutes les merveilles de la nature. Oh! si mon âme ne me montre pas ces choses dans un endroit trompeur, si c'est bien la réalité qui est devant moi, je dois avouer que, dans mes plaintes, j'ai calomnié la nature et la Divinité!

— Le bandeau qui t'aveuglait est tombé, dit le vieillard en descendant vers la vallée avec le pèlerin; hier encore, tu aurais trouvé tout cela sans couleur et sans charme; mais, aujourd'hui, ta puissance de jouir est doublée. Viens, et tu pourras jouir de tous les bonheurs que tu as pu rêver; mais surveille bien ton âme, ne lui permets jamais de s'élever dans le ciel trompeur de l'imagination et de former des désirs impossibles à satisfaire; car, au moment où le génie des poëtes te présentera de nouvelles illusions, toutes les beautés que tu admires maintenant s'éva-

nouiront, sans laisser même un souvenir, comme tes rêves ordinaires.

Le pèlerin comprit l'importance des conseils du vieillard, et, plein du plus vif désir de savourer longtemps les joies de la vie, il résolut de résister courageusement aux assauts de l'imagination, et de s'abandonner sans réserve au bonheur terrestre qui lui était offert. A mesure qu'il descendait plus avant dans la vallée avec le vieillard, l'herbe, qui croissait dans le sable sous leurs pieds, devenait plus épaisse et plus molle ; déjà çà et là une humble fleur sortait du sol, comme la messagère d'une nature plus riche ; et, par moments, des oiseaux amoureux envoyaient jusqu'à eux, du fond des massifs de verdure encore éloignés, les préludes d'un chant délicieux.

Le jeune poëte, transporté du doux espoir des joies prochaines, marchait lentement et dans le plus grand silence. Un air tout chargé du parfum de mille fleurs lui était apporté de l'oasis par la brise, et, en aspirant cet air vivifiant, il sentait son cœur envoyer

un sang chaud dans ses veines avec une énergie inconnue ; les teintes d'or des fruits, la fraîche verdure de la végétation, les brillantes couleurs des fleurs semblaient déjà plus séduisantes à ses yeux.

Enfin ils arrivèrent au pied des arbres qui couvraient l'oasis comme une voûte de verdure, et, en marchant sur les gazons moelleux, ils foulaient aux pieds des milliers de fleurs odoriférantes qui semblaient étoiler le sol. Le jeune poëte, ayant posé le pied sur une d'elles et croyant l'avoir écrasée, se retourna avec une sorte de regret vers l'endroit où elle se trouvait ; mais quel fut son étonnement de la voir dresser plus fièrement qu'auparavant son calice aux teintes d'or et d'argent ! Il remarqua aussi que toutes les autres fleurs s'étaient relevées et qu'elles ne gardaient pas la moindre trace de blessures ; il admira l'énergie vitale que la nature possédait en ce lieu, et dès lors posa le pied sans précaution sur les richesses végétales qui couvraient le sol. Pour tant

que l'oasis surpassa son attente, il lui restait cependant un désir. Ce charmant bosquet avec ses oiseaux au chant mélodieux, avec ses fruits magnifiques et ses fraîches allées, ne lui semblait pas avoir atteint le comble de la perfection, puisqu'il n'y découvrait personne autre que le vieillard. Il songeait à part lui que son imagination lui aurait montré, au milieu de cette belle et luxuriante nature, de belles jeunes filles; déjà même il se disait avec une témérité prématurée : « Mes rêves, ô mes rêves de poëte, que vous étiez plus beaux ! » lorsqu'il entendit au fond des allées des accords de harpe et de sistre auxquels se mêlait une voix d'un timbre aussi sonore que l'argent le plus pur. Une soudaine expression d'attente et de curiosité se peignit sur le visage du pèlerin.

— Mon père ! mon père ! s'écria-t-il, satisfaites à mon désir. Oh ! pour l'amour de Dieu, faites appel à toutes vos forces, et courons ! La voix qui nous arrive est-elle celle de la femme que j'ai longtemps rêvée. Je l'ai entendue bien souvent quand j'implorais

l'amour d'un ange créé par mon imagination... Ecoutez!... écoutez!... C'est bien elle!

Et, malgré l'avertissement du vieillard, il se dégagea de sa main et courut, comme un fou, dans la direction de l'endroit d'où semblait venir le chant.

— Insensé! insensé! s'écria le vieillard avec anxiété, reviens sur tes pas. C'est l'imagination, c'est ton mauvais génie qui te pousse...

Mais le pèlerin était trop surexcité par l'aveugle amour qu'il éprouvait, et, tout en accélérant le pas, il n'entendit pas la voix du vieillard. Il arriva, après une longue course, dans le voisinage d'un berceau couvert d'un épais ombrage; de grands arbres dont a forme et les feuilles lui étaient inconnues y avaient moureusement entrelacé leurs branches, et leurs fruits reposaient sur un lit de pampres toujours verts. Devant lui, et près du tronc des arbres, des roses fraîchement écloses, de tout parfum et de toute couleur, étaient disposées en petits berceaux, et, leur calice s'ouvrant sous la fraîche brise du soir, elles

répandaient autour d'elles une douce atmosphère qui éveillait dans le cœur des désirs d'amour.

Le pèlerin s'arrêta; il sentait qu'une influence surnaturelle l'entraînait, car, comme si une baguette magique l'eût touché, il se trouvait tout autre qu'il n'était : son cœur battait vivement, gonflé par le désir, et son sang, chassé avec force, envoyait de soudaines rougeurs à ses joues. Un ardent amour brûlait dans son cœur, et, en se représentant l'ange qu'il avait longtemps rêvé, il lui échappait déjà de brûlantes paroles d'amour qui sortaient malgré lui de sa poitrine. L'herbe sur laquelle tomba son regard conservait les formes de plus d'un beau corps de femme qui y avait reposé; toutes sortes d'oiseaux se jouaient au milieu des roses, et se prodiguaient de si vives caresses, qu'il se sentit enflammé.

Après avoir contemplé pendant quelque temps cette scène avec une sorte de délire, il s'enfonça plus avant dans la magnifique forêt, jusqu'à ce que,

sortant de l'ombre des arbres, il se trouvât sous les doux rayons du soleil du soir.

Celui qui, en ce moment, eût été le compagnon de voyage du pèlerin, eût vu comme il tremblait et comme il ouvrait les yeux avec stupéfaction; il eût entendu quels soupirs s'échappaient de son sein et quels cris d'admiration sortaient de ses lèvres.

Une vingtaine de jeunes filles ou plutôt d'anges étaient assises devant lui sur le mol gazon. Un ruisseau qui descendait capricieusement d'une colline amenait l'eau à leurs pieds dans un vaste réservoir. Le cristal transparent de ce miroir liquide doublait le nombre des jeunes filles et rendait au spectateur leur image plus belle qu'il ne l'avait reçue d'abord. Par moments, la surface unie de l'eau s'agitait, et d'innombrables poissons, montrant leurs nageoires rouges ou dorées, venaient caresser les pieds nus des jeunes filles, comme si eux aussi voulaient rendre hommage à leur beauté; puis ils disparaissaient avec l'eau murmurante du ruisseau.

Les filles de l'oasis puisaient cette eau dans des vases d'argent; puis, la répandant sur leurs têtes, elles peignaient leur soyeuse chevelure, qui retombait comme un manteau sur leurs épaules rosées. Leur costume étrange et charmant s'accommodait avec une rare élégance à leur taille fine et dégagée : des voiles de la gaze la plus légère, semés de pois d'or et d'argent, permettaient à l'œil de deviner les pures et suaves lignes de leurs formes délicates; mais on ne pouvait pas les voir; et tant de beautés étaient cachées à l'œil, que l'imagination du poëte avait encore une belle carrière. A côté d'elles, sur un tapis de fleurs, reposaient les harpes et les sistres dont les sons avaient ravi le pèlerin, et des vases de pur albâtre dans lesquels étaient sans doute renfermés des parfums.

Bien qu'au premier coup d'œil les jeunes filles semblassent égales en grâce et en beauté, il y en avait cependant une parmi elles dont les charmes après un examen plus attentif, surpassaient ceux

ses compagnes ; en elle se réunissaient même toutes les beautés qui brillaient iso'ément chez les autres. Sa chevelure était plus longue et plus soyeuse, ses membres plus souples et plus délicats, et ses doigts, qui n'avaient pas encore quitté les cordes de la harpe, étaient plus fins et plus rosés. Sous ses cils blonds roulaient de chaudes perles semblables aux gouttes de rosée qui attendent le soleil du matin dans le calice des roses : la jeune fille pleurait, non pas de tristesse, mais sous l'impression d'une passion inconnue qui s'était allumée en elle à la vue du pèlerin. Elle seule avait un vêtement de la couleur d'un beau ciel pur, et sur le neigeux albâtre de son cou brillait un collier de perles qui rayonnaient comme une guirlande d'étoiles. La nature était aussi plus belle autour d'elle ; car, à côté de son corps, de nouvelles fleurs ouvraient sans cesse leur calice aux riches couleurs.

Tout frémissant de respect et d'amour, le jeune pèlerin s'avança vers cet essaim enchanteur de jeunes

filles ; il était si avide et si plein de désirs, qu'il n'arrêta son regard particulièrement sur aucun de ces anges, mais les embrassa tous d'un seul coup d'œil. En ce moment, il fut tellement ébloui et transporté de joie, qu'il oublia l'ange si longtemps rêvé par son amour de poëte, pour laisser errer ses yeux sur toutes les beautés qui lui étaient offertes.

Cependant, s'il eût regardé particulièrement la jeune fille au collier de perles, et si celle-ci eût tourné vers lui ses beaux yeux humides et mourants, il serait peut-être tombé la face contre terre et se fût prosterné devant l'ange en pleurs comme le musulman se prosterne sur le pavé de la mosquée en présence d'Allah.

Les jeunes filles n'avaient pas encore vu l'étranger ; mais, dès qu'il s'approcha du limpide bassin, les petits poissons qui se jouaient à la surface se précipitèrent tout effrayés au fond de l'eau ; les jeunes filles alors levèrent les yeux.

A la vue du pèlerin, elles poussèrent un cri de

joie, comme si son arrivée eût été pour elles un bonheur attendu ; elles se levèrent vivement, et, jetant peignes d'ivoire et coupes dans les fleurs du gazon, elles s'avancèrent en souriant vers lui. Celui-ci, dans son étonnement et dans son trouble, n'avait pas remarqué que la jeune fille au collier de perles avait disparu derrière les buissons de roses et s'enfuyait d'un pied rapide à travers les arbres. Dans cet état d'égarement, il était en quelque sorte privé de sentiment, comme un homme qui voit devant lui un objet surnaturel et n'en peut croire ses yeux.

Les gracieuses vierges de l'oasis ne marchaient pas sur la pelouse du pas ordinaire des femmes ; tout en elles, jusqu'au moindre mouvement, était plus moelleux et plus élégant. Il eût été difficile de trouver sur le gazon la trace de leurs pieds ; car leur marche était si légère, qu'on eût pu croire que l'air les soutenait ; chaque pas était une gracieuse ondulation qui faisait pencher leurs tailles sveltes

d'un côté ou de l'autre ; non, jamais bayadères d'Orient n'avaient traduit leur adoration devant l'autel de leur dieu Vishnou par une pantomime plus séduisante !

Le pèlerin fut ému jusqu'au fond de l'âme, lorsqu'il sentit les doigts charmants des jeunes filles caresser ses doigts, et plus encore quand la joue rose d'une jeune fille vint s'appuyer contre sa joue et qu'il aspira l'haleine parfumée de l'angélique créature. Il ne comprenait ni les paroles d'amour, ni les souhaits de bienvenue qu'elles lui adressaient, et s'abandonnait, tout distrait, à leur folles caresses. Le geste et la parole naissent des émotions et des sentiments éprouvés par les hommes et servent à les exprimer ; mais, quand un homme est si vivement saisi par un sentiment de bonheur ou de souffrance, que son émotion sort du cercle des sentiments déjà éprouvés, alors ni gestes ni paroles ne peuvent plus être les interprètes de l'âme. Dans une telle situation, l'homme se tait et nage, ou-

blieux de tout, dans le flot de la passion qui l'emporte.

Entraîné par les jeunes filles, qui tournaient autour de lui comme un essaim de tourterelles amoureuses, le pèlerin s'assit sur l'herbe parfumée. Deux des filles de l'oasis se placèrent à ses côtés, et, lui passant leurs bras autour du cou, elles lui firent un coussin mille fois plus doux pour lui que le divan de velours du sultan ; le fils de Mahomet dort sur la soie tissée d'or et d'argent; mais le pèlerin put reposer sur le cœur parfumé des jeunes filles. D'autres filles de l'oasis prirent leur harpe et leur sitre, et chantèrent un chœur voluptueux, pendant que le jeune inconnu était plongé dans de douces jouissances. D'autres ouvrirent les vases d'albâtre qui contenaient les parfums et les baumes, et vinrent, quand le chœur fut achevé, près du jeune homme, dont elles soulevèrent doucement la tête et oignirent la chevelure des huiles les plus précieuses de l'Orient ; puis, tressant une cou-

ronne avec des fleurs qui jaillissaient du sol sous leurs doigts, l'une d'elles la plaça sur la tête du pèlerin. A sa grande surprise, la couronne était formée de fleurs éclatantes mais frêles : de temps en temps des pétales bleus ou rouges tombaient de son front; ce qui lui annonçait, chaque fois, qu'un calice venait de se détacher de sa tige. Il dit en soupirant :

— Aimables filles de la solitude, quelle fragile couronne vous avez tressée pour moi !

La jeune fille qui lui avait placé la couronne sur la tête répondit :

— Poëte, c'est la couronne des joies du monde !

Une pensée de tristesse effleura le cœur du pèlerin ; mais les caresses des jeunes filles assises autour de lui ne lui laissèrent pas le temps de réfléchir, et il s'abandonna comme un enfant aux jouissances et au bonheur. Longtemps il resta dans cette douce société, donnant des baisers à chacune des ravissantes jeunes filles et recevant les leurs.

Mais, par mégarde, il avait froissé sa couronne, en se penchant le front, aux épaules nues des jeunes filles, et peu à peu toutes les fleurs écrasées étaient tombées de leur tige. Il se sentit moins heureux, et déjà il commençait à former de nouveaux désirs ; puis il remarqua qu'aucune des jeunes filles qui l'entouraient n'avait la voix de l'amante de ses rêves. Il demanda à l'une des filles de l'oasis :

— Vous avez encore une sœur, mon ange ?

— Oui, poëte, nous avons encore une sœur qui nous surpasse toutes en beauté, et dont la voix n'a rien d'égal sur la terre.

— Dis-moi, séduisante fille du désert, dis-moi comment elle est et quelles beautés la font reconnaître des autres ?

— Poëte, elle a des cheveux si fins, si épais et si longs, qu'elle peut s'en envelopper comme d'une tunique de soie. Quand elle dort sur une couche de roses et de lis, les fleurs ferment leur calice de confusion; car le corps de ma sœur efface leur

éclat par la grâce de la forme et la pureté de la couleur. Elle a des yeux qui peuvent rivaliser avec l'azur du ciel et qui sont toujours humides de larmes d'amour. A son cou est suspendu un collier de perles qu'elle a apporté des régions où elle est née; sa voix porte l'émotion dans tous les cœurs, et, quand on l'entend, on se croit ravi au ciel par une force surnaturelle...

Le visage du pèlerin se troublait de plus en plus à chaque mot qui sortait de la bouche de la jeune fille.

Elle lui avait décrit l'objet de son amour de poëte; oui, c'était bien là la femme qu'il avait toujours caressée dans ses rêves; déjà il se formait un avant-goût du bonheur dont il jouirait, s'il pouvait rencontrer et presser sur son cœur cette adorable créature.

— O jeune fille! s'écria-t-il, conduis-moi vers ta sœur! Je me sens mourir d'amour.

Il disait ces mots, lorsqu'il vit au loin flotter parmi les arbres un voile bleu; puis il aperçut bien ôt la tête de la plus belle des vierges.

Sans dire adieu aux filles de l'oasis, le pèlerin s'élança en courant à la poursuite de la fugitive ; mais ses efforts furent vains, car elle était si légère et si rapide, qu'il ne put l'atteindre; cependant il ne perdait pas courage : plus la difficulté grandissait, plus son désir devenait vif. Sans nul doute, aveuglé par l'excès de la passion, il eût poursuivi l'objet de son amour jusqu'à succomber à la tâche, si le hasard ne l'eût favorisé. Ayant perdu de vue la jeune fille, il s'était arrêté, désespéré, les bras croisés sur la poitrine, et il croyait avoir perdu pour jamais tout espoir de réaliser ses vœux. Mais tout à coup, sans soupçonner que le poëte fût encore là, la jeune fille sortit d'un épais massif de fleurs ; et le jeune pèlerin, transporté de joie, s'élança les bras ouverts vers la jeune fille, et, la pressant sur son cœur, il s'écria :

— Je te possède enfin, toi, l'idéal de toutes mes pensées ! toi qui as allumé dans mon cœur la flamme de l'amour ! toi pour qui j'ai versé tant de larmes !

Oh! je t'en supplie, ne t'éloigne pas de moi!

La charmante jeune fille fixa un long regard sur le pèlerin. Celui-ci, voyant les larmes inonder son visage, se mit, dans son transport amoureux, aux genoux de la vierge de l'oasis, en levant les mains vers elle comme pour implorer grâce.

Un sourire illumina le visage de la jeune fille; ses lèvres s'entr'ouvrirent comme les feuilles d'une rose fraîchement épanouie au soleil du matin; elle jeta ses bras au cou du pèlerin et le releva en lui disant:

— Je t'aime, poëte!

Au son de cette voix tendrement harmonieuse, le pèlerin leva les yeux au ciel et resta quelque temps immobile; on eût dit une âme illuminée qui, dans une heure d'extase, voit se dérouler sous ses yeux les joies du paradis. D'une voix altérée, il répétait les mots de la jeune fille:

« Je t'aime, poëte!... » Tu m'aimes, toi, la plus belle femme du ciel et de la terre, toi que j'ai rêvée toute ma vie!

— Oui, poëte, depuis longtemps, je t'aime plus que toutes choses, et mille fois j'ai reçu tes baisers passionnés... N'ai-je pas assisté à la naissance de tous tes chants? n'ai-je pas pleuré et souffert avec toi quand le monde t'abreuvait d'amertumes et que, dans ton désespoir, tu te ceignais le front d'un crêpe de douleur? Oh! tu m'as souvent appelée, et toujours j'ai volé près de toi!

— Oui, oui! s'écria le pèlerin avec un frémissement dans la voix, tu es pour moi une amie depuis longtemps connue; jamais, cependant, je n'ai pu comme aujourd'hui te presser sur mon cœur... Il est vrai, tu as souffert, tu as pleuré quand je pleurais, douce compagne de mon âme, avec qui tu aimais à converser... Mais que je suis plus heureux maintenant! Je sens les battements de ton cœur répondre aux battements de mon cœur... Mes mains se jouent avec délices dans ta blonde chevelure!... Oh! si tu savais, brillante perle de la terre, quel bonheur c'est que de te posséder! quel ravisse-

ment s'empare de l'âme en contemplant ton éclat, près duquel s'effacent les appas de tes sœurs !

— Mes sœurs, dis-tu, poëte ? Je n'ai point de sœurs. Les jeunes filles que tu as vues sont des enfants de la terre et portent le nom des diverses joies que la terre peut donner ; mais je suis, moi, la fille de l'intelligence ; enfant née du mélange d'un rayon de la Divinité avec l'esprit humain : je suis fille du ravissement et de l'extase de l'âme !

— Ton père, quel est son nom ? quelle région habite-t-il ?

— C'est toi, noble poëte, c'est toi qui es mon père et mon amant !... Je suis ta fille et ton amante !... Aussi, moi, comme la déesse fille de Jupiter, je suis sortie vivante de ta tête, et le plus pur rayon de ton âme a formé mon âme. Semblable à un dieu, tu m'as créée pour t'aimer, et, en me créant, tu as versé en moi les trésors d'amour que renferme ton cœur. Juge combien je dois être heureuse d'être en ta présence, puisque je n'existe que par toi et pour toi !... Mais,

hélas! ce bonheur sera la cause de ma mort... Oh! si je pouvais conserver seulement jusqu'à demain ton amour et ma vie!

Une profonde douleur vint, peut-être pour la première fois de sa vie, couvrir comme d'un nuage le front de la jeune fille; elle pencha la tête comme une fleur agitée par le vent et baigna le gazon de ses larmes perlées.

Le pèlerin ne comprit pas cette tristesse imprévue, cependant il en fut saisi; l'obscurité de la prédiction l'épouvantait. Il embrassa la jeune fille avec angoisse et s'écria :

— O vierge que j'adore, la vie est si puissante en toi! Douée de toutes les forces de l'âme et du corps, comment pourrais-tu mourir sitôt?

— O poëte! répondit la jeune fille, toujours triste, n'as-tu donc jamais cherché l'énigme de la douleur des poëtes? J'ai reçu la vie en même temps que ton amour, et l'implacable sort a décidé que je perdrais la vie dès que ton amour me serait enlevé.

— Oh! mon amour est éternel. Jamais il ne te manquera, non, jamais!

— Hélas! je savais que, dès que tu m'aurais possédée, ton amour pour moi s'éteindrait aussitôt; c'est une loi de la nature humaine à laquelle le poëte est soumis comme les autres. Crois-moi, poëte, demain, dès demain, une nouvelle création surgira de ton esprit : jeune fille que tu trouveras plus belle que moi, et, dès ce jour, tu deviendras le père et l'amant de cet autre enfant de ton imagination. C'est pour cela que je fuyais, car ton étreinte devait me tuer.

— Jamais! jamais! répéta le pèlerin avec l'accent de la plus vive passion; non, jamais mon amour pour toi ne peut s'éteindre. J'en jure par ma lyre! mes chants, mes pensées, mes amours seront toujours pour toi. N'es-tu pas la plus belle et la plus charmante fille de l'imagination et de la réalité?... Oh! sèche tes larmes, laisse-moi jouir de tes grâces sans songer à l'avenir; je t'en supplie, bannis ces tristes pensées et fais briller encore à mes yeux ton

ravissant sourire : il fait naître en moi le bonheur !

La jeune fille releva la tête ; son visage n'était plus baigné de larmes ; un doux sourire effleurait ses traits, comme le zéphyr qui, rasant l'eau, en ride légèrement la surface. Elle se jeta avec passion sur les siens et lui dit :

— Ton amour s'est affermi à la vue de mes larmes et ma vie s'en est fortifiée. Eh bien, je bannis mes tristes pensées pour me réjouir avec mon bien-aimé, Ecoute... Entends-tu ces chants et ces accords de harpe ? C'est la fête que les poëtes de la terre t'ont préparée... Viens, allons goûter tour à tour toutes les joies du monde.

Le pèlerin entendait, en effet, un chœur de voix mélodieuses ; il se laissa guider par la main de la jeune fille. Le soleil avait disparu depuis longtemps déjà derrière les collines, et le faible crépuscule qui éclairait encore l'oasis ne permettait pas de traverser sans se blesser les épaisses broussailles ; mais le collier de perles de la jeune fille guidait, par la vive

lumière qu'il jetait, les pas de l'heureux couple. Après un court trajet, ils arrivèrent devant la façade d'un majestueux palais, qui, décoré de gracieux ornements arabes et mauresques, brillait comme un gigantesque bijou au milieu de cette riche nature. Mille lumières étincelaient à travers le feuillage des vignes qui tapissaient les murs du château ; et, tandis que les suaves accents de voix de femmes sortaient des massifs de verdure, un chœur d'oiseaux mélodieux répondait au chant des filles de l'oasis.

Le pèlerin entra avec sa bien-aimée dans le superbe palais, et arriva dans une vaste salle. De nombreuses jeunes filles s'y trouvaient assemblées, et il y en avait beaucoup parmi elles que le pèlerin n'avait pas encore vues, Toutes étaient vêtues de légers voiles de soie et portaient les plus riches ornements. Assises devant des tables d'or et d'argent ciselé, elles jouaient de la harpe et chantaient avec une merveilleuse harmonie. Aux murs de la salle étaient suspendus des tableaux qui représentaient les joies que



peut donner la terre; dans les panneaux vides, entre les cadres des tableaux, on voyait de longues guirlandes de fleurs formées de rubis, de diamants, de saphirs et d'émeraudes, qui éclairaient la salle comme autant de flambeaux. Un trône étincelant de pierreries s'élevait au milieu de toutes ces splendeurs.

Le pèlerin fut conduit par son amie devant une table; là se trouvait un large lit de repos couvert de coussins frangés d'or, sur lequel la jeune fille le fit asseoir; puis, assise à côté de lui, elle lui passa son bras autour du cou et fit reposer la tête de son amant sur le mol oreiller; et il reposait ainsi à demi couché dans les bras de la charmante jeune fille. Le poëte, transporté d'amour, jouissait en silence de son bonheur; il regardait fixement dans les yeux l'amante qu'il avait si longtemps rêvée. Elle fit un signe de la main et dit aux filles de l'oasis :

— Du vin et du nectar pour mon bien-aimé!

Une jeune fille couronnée de fleurs et d'épis de blé posa une coupe d'or devant le pèlerin, tandis que

d'autres apportaient dans une gracieuse corbeille des grappes de raisin de tous les goûts et de toutes les couleurs. La jeune fille à la couronne prit une des grappes dans la corbeille, et, la tenant au-dessus de la coupe, la pressa en l'écrasant; le jus pourpre jaillit entre ses doigts délicats et remplit jusqu'au bord la coupe, qu'elle offrit au pèlerin.

Jamais il n'avait savouré vin plus délicieux : il sentit avec la généreuse boisson une vie nouvelle animer ses membres. Après avoir vidé la coupe, il la tendit de nouveau à la jeune fille, et dit avec enthousiasme :

— Verse encore, verse encore, aimable fille du désert ! j'ai soif !

Elle pressa une autre espèce de raisin dans la coupe, que le pèlerin vida une seconde fois. Cependant, après avoir goûté un certain nombre de vins différents, le plaisir qu'il y trouvait commença à s'émousser, et bientôt il repoussa avec dégoût la coupe qu'on lui présentait.

Sa bien-aimée fit de nouveau un signe et s'écria avec enthousiasme :

— Que mon bien-aimé soit le roi de la terre ; que sa puissance s'élève au-dessus de celle du sultan qui commande aux fils de Mahomet !

L'une des jeunes filles, qui portait sur le front un diadème brillant d'or et de pierres précieuses, s'approcha timidement du pèlerin, et, le prenant par la main, le conduisit jusqu'au trône, où elle le fit asseoir sur un siége orné de la pourpre royale ; elle lui mit un sceptre dans la main et lui plaça sur la tête une éclatante couronne d'empereur.

Les jeunes filles, se levant toutes en même temps de leurs siéges, s'agenouillèrent, la tête inclinée jusqu'à terre, devant le poëte étonné ; puis, relevant leur front virginal, elles entonnèrent un chant de triomphe dans lequel elles célébraient, en les portant jusqu'aux nues, les vertus, la puissance et la gloire de leur seigneur et maître.

— Mensonge ! pensait-il en son âme ; elles chan-

tent des vertus que je ne possède pas; homme, je suis soumis à toutes les faiblesses humaines; je ne suis pas un dieu; je ne suis, hélas! ni infaillible ni parfait!

Tandis que ces sentiments d'humilité lui venaient à la pensée, un grand bruit causé par des milliers de voix confuses se fit tout à coup entendre en dehors du palais; on eût dit qu'une innombrable multitude avait envahi l'oasis. Le nom du poëte pèlerin fut acclamé par la foule, accompagné de mille bénédictions. Un sentiment d'orgueil s'empara bientôt de son esprit, et il s'estima fier de pouvoir commander à une telle multitude. La tristesse, cependant, vint bientôt étendre un voile sur son âme; il ne voyait plus, en effet, de gracieux sourires sur les lèvres des jeunes filles; leurs traits étaient empreints d'une froide expression de respect et de crainte; il n'y avait plus d'amour ni de sympathie. A ses paroles d'amour et de tendresse, on ne répondait plus que par des choses banales et pleines de flatteries affec-

tées ; il vit bientôt que ce n'était pas lui, mais bien la couronne qu'il portait qui recevait tant d'hommages. Emporté tout à coup par la colère, il jeta à ses pieds sceptre et couronne, et les brisa avec violence en s'écriant :

— Loin de moi, loin de moi ce bonheur qu'on ne peut partager avec les autres! Pour un baiser de mon ange, je donnerais toutes les couronnes du monde !

Sans prendre garde à son irritation, sa bien-aimée fit encore un signe et s'écria :

— Que mon bien-aimé soit l'homme le plus riche de la terre ; qu'il possède plus de trésors que n'en renferment les mines de Golconde !

Sur cet ordre, les jeunes filles apportèrent des monceaux d'or et de pierreries au pied du trône; toutes sortes de vases précieux et de magnifiques bijoux gisaient pêle-mêle au milieu de l'or et de l'argent monnayés.

Les yeux du pèlerin étincelèrent d'un nouveau



bonheur, et, pendant quelque temps, il se plut à contempler les trésors étalés devant lui. Mais il sentit bientôt que plus il regardait ces richesses entassées, plus son cœur devenait froid, plus un odieux égoïsme et de coupables désirs assaillaient son âme. Il détourna la tête avec mépris.

Sa bien-aimée fit encore plusieurs signes, et chacun de ces ordres apportait au poëte pèlerin de nouvelles jouissances ; mais il se lassa de toutes ; et les chants mêmes des jeunes filles commencèrent à lui devenir indifférents. Tout à coup il s'écria avec impatience :

— Sont-ce là les joies de la terre ? Non, non ; il n'y a qu'un bonheur, une volupté, — c'est l'amour ! Que le ciel éloigne de moi ces jouissances matérielles, qui énervent et étouffent mon âme ! Rends-moi ton amour, je ne demande rien de plus !

A ces mots, il descendit de son trône et voulut embrasser sa bien-aimée ; mais celle-ci fit un signe de la main et dit :

— Filles de la terre, je vous livre mon bien-aimé ; apprenez-lui le bonhenr renfermé dans l'amour que l'on goûte ici-bas.

A ces paroles, un mouvement général de joie éclata parmi les jeunes filles, qui vinrent se grouper autour du pèlerin avec une grâce voluptueuse, comme si elles voulaient, à l'envi l'une de l'autre, se disputer son amour. Il fut conduit par sa bien-aimée sur un tapis moelleux orné des dessins les plus riches et qui était tout parsemé de roses. Après avoir disposé quelques coussins, elle désigna au pèlerin chacune des jeunes filles et lui dit que ce lit de repos lui était destiné. Il s'y plaça, à demi assis, à demi couché, et se joua avec une volupté distraite au milieu des roses éparses autour de lui.

Les vierges de l'oasis s'approchèrent tour à tour du it : l'une se coucha aux pieds du pèlerin ; l'autre passa ses doigts caressants dans la brune chevelure du jeune homme ; une troisième appuya sa joue vermeille contre la sienne et lui murmura à l'oreille les

plus douces paroles. Toutes les formules d'amour qui aient jamais été inventées lui furent adressées; il vit toutes ces beautés enchanteresses palpiter d'amour à ses pieds, et les embrassa les unes après les autres, toujours certain de presser un cœur brûlant contre son cœur. Mais, quelque volupté qu'il éprouvât, il trouva bientôt aussi que l'amour est impuissant à donner un plaisir éternel. Quand il eut joui des caresses de toutes ces charmantes jeunes filles, quand les paroles brûlantes furent épuisées, il tomba dans une muette rêverie et détourna ses yeux des jeunes filles, comme si leur présence lui eût été indifférente. Elles firent de nombreux efforts pour réveiller son attention, mais sans y réussir; il tombait dans une préoccupation de plus en plus profonde, et semblait prêter l'oreille à un bruit insaisissable. En ce moment retentirent dans la salle des accords de harpe qui semblaient venir de cordes de fer et qui dominaient le son des sistres, comme la voix de l'homme domine une voix de femme.

Le pèlerin parut ravi en extase en entendant ces chants ; ils semblaient avoir sur lui une magique influence, car il repoussa même sa bien-aimée loin de lui avec vivacité, pour recueillir pleinement et sans trouble le chant des cordes de fer.

— Poëte ! poëte ! s'écria son amante en l'étreignant de ses deux bras, oh ! écoute-moi, car je sens la mort qui me presse déjà ; mon sang se glace dans mes veines !

Le pèlerin, se rappelant son ancien amour, lui donna un baiser avec un vif sentiment de pitié et de chaleureuse affection.

— Tu meurs ?... Oh ! oui, je vois déjà la pâleur de la mort sur ton visage ; tes yeux deviennent ternes et sans vie ; adieu, toi que j'aimais tant !

— Tu vois, dit-elle, tu vois que je t'ai dit la vérité : tu ne m'aimes plus, et je meurs ! Mais ce n'est rien, dit-elle en soupirant et avec un consolant sourire ; demain, tu aimeras une autre idole, et, dans cette idole, à laquelle tu donneras plus de

beautés encore, je revivrai; seulement, j'aurai changé de forme. Oui, oui, poëte, tu aimeras encore l'enfant de ton imagination, et cet enfant sera le même. Adieu, je pars !...

Et elle tomba immobile et glacée sur le tapis.

Les autres jeunes filles continuèrent leurs chants et s'efforcèrent de ranimer à leur égard l'amour du pèlerin ; mais lui, tout entier au charme des accents virils qu'il venait d'entendre, répondait par un sourire de dédain à leurs muettes supplications. Emporté par la mystérieuse harmonie dans les régions de l'extase et du feu poétique, il saisit une harpe oubliée et fit retentir la salle de sons puissants et graves, tandis que son imagination, vivifiée par le feu sacré de la poésie, faisait passer sous ses yeux mille images et mille tableaux variés. Bientôt sa harpe se mit à l'unisson de celle du génie des poëtes qui était entré invisible dans la salle, et qui avait su tirer des cordes de fer un chant si imposant. Le pèlerin resta comme plongé dans cette extase de

son âme, et joua si longtemps, que ses doigts fatigués le forcèrent de se reposer un peu. Il s'aperçut alors que la mystérieuse harmonie avait cessé de se faire entendre.

Une soudaine émotion d'effroi et de terreur le fit bondir sur son trône, comme s'il eût eu devant lui la gueule menaçante d'un tigre ; une expression de haine et de dégoût contracta son visage; la harpe s'échappa de sa main défaillante, et il s'arrêta tout tremblant.

Toutes les filles de l'oasis qui lui avaient été présentées comme de vivantes images des joies de la terre avaient subitement disparu, et, à leur place, sous les mêmes vêtements, il ne vit plus que des squelettes décharnés ou d'horribles cadavres. Les fruits qui se trouvaient encore sur les tables avaient pris une teinte grise et sale, et ressemblaient à un monceau de fange ; l'or même avait perdu tout son éclat. En un mot, de toutes les beautés qu'il avait admirées, il ne restait que cendre et poussière ;

l'air qu'il respirait était devenu insupportable et avait perdu le parfum des roses et de la myrrhe pour prendre une odeur infecte et nauséabonde. Après avoir contemplé quelques instants les misérables débris de son bonheur, le pèlerin désenchanté quitta le palais d'un pas incertain, et s'enfuit vers les frais ombrages de l'oasis pour y poursuivre son chant poétique ; mais il fut trompé dans son espoir. L'ouragan avait dispersé les feuilles des arbres dans le désert, et précipité les fruits les plus suaves dans la boue ; le brûlant simoun avait consumé les fleurs, desséché les limpides bassins, et les oiseaux avaient fui leurs nids dévastés, quitté l'oasis changée en un triste désert.

La vue de cette nature désolée remplit de douleur le cœur du pèlerin, et, tout en cheminant la tête baissée, il versait de temps en temps une larme sur l'herbe brûlée, où, peu de temps auparavant, il s'était assis avec volupté. Il ne lui restait qu'à quitter l'oasis désenchantée ; aussi se hâta-t-il de gagner le

désert aussitôt que possible ; mais il s'égara au milieu des troncs brisés des arbres, et erra longtemps avant d'apercevoir à l'horizon les collines de sable. Comme il déplorait amèrement ce malheur, le vieillard qu'il avait si follement abandonné s'approcha de lui et lui dit avec un sourire expressif :

— Eh bien, poëte, as-tu savouré les joies de la terre et joui des plaisirs du monde ?... Tes désirs sont-ils satisfaits ?

— Homme bienveillant ! s'écria le pèlerin, quel sentiment d'hostilité vous a poussé à me guider vers cette oasis, puisque votre dessein était de me faire regretter éternellement les jouissances et le bonheur perdus ?

— Je suis moi-même ce bonheur perdu, répondit le vieillard ; je me nomme l'*Expérience*. La pitié que m'inspiraient tes continuelles illusions de poëte m'a décidé à te donner une leçon qui devait t'apprendre en même temps ce que valent le bonheur terrestre et les félicités que tu rêvais, et te prou-

ver que le sort du poëte est préférable à celui de l'homme ordinaire, qui ne possède rien en dehors du monde matériel. Tu le vois, déjà les jouissances de la terre t'ont tellement fasciné, que tu ne connais plus le chemin à suivre pour t'en éloigner. Eh bien, je vais te servir de guide, et, chemin faisant, je te donnerai l'explication de ce qui t'est arrivé.

Il prit un autre chemin, et, tout en marchant rapidement avec le pèlerin, il lui parla en ces termes :

— Par les dons que tu as reçus, tu diffères des autres hommes. Le poëte reçoit à sa naissance une grande partie de l'esprit de la Divinité ; c'est pour cela que son imagination l'emporte toujours sur ses ailes vers les régions célestes, comme si, même avant sa mort, il voulait regagner la demeure de son père. Pour lui, il y a plus d'un monde ; son existence n'est pas liée à la terre comme celle des autres hommes ; car, avec le rayon de l'esprit divin, il reçoit une puissance créatrice qui lui procure

toutes sortes de jouissances. Désire-t-il l'amour d'un ange, il se crée un ange adorable ; désire-t-il une oasis, il se crée une oasis verdoyante et parfumée. De cette façon, le poëte est maître de la nature créée et incréée. Pourquoi, si Dieu t'a doué de facultés plus puissantes pour jouir de tout ce qu'il a fait, pourquoi te plains-tu ? Pourquoi reproches-tu au Créateur que son œuvre ne soit pas parfaite, quand la nature humaine te transporte loin du ciel de l'imagination ?

— Je dédaigne et méprise à bon droit les choses de ce monde, dit le pèlerin en interrompant le vieillard. Depuis que j'ai été dans cette délicieuse oasis, je ne puis me plaire sur la terre ; car rien n'y ressemble aux beautés que j'ai trouvées dans ce verdoyant jardin du désert.

— Crois-tu donc que l'oasis t'ait offert des choses qui n'appartiennent pas à la terre ?

— Oui, je le pense et je le sais ; tout n'aurait pas changé si soudainement de forme.

— Tu te trompes, poëte, rien n'est changé dans l'oasis; les fleurs, les fruits, les jeunes filles y sont encore, sans avoir subi la moindre transformation; tes yeux seuls ont changé. Il en est ainsi de tout ce qui, par sa nature, est matériel et sensible; cela reste beau et séduisant aussi longtemps qu'on espère et qu'on désire; mais, quand le désir est satisfait par la possession et la jouissance, on est surpris de se trouver trompé; non pas que les choses dont on jouit soient mauvaises en elles, mais parce que la jouissance même nous en désenchante. Pour te mettre à même de savourer les joies terrestres, je t'avais, par une puissance mystérieuse que je possède, privé du génie poétique; aussi longtemps que ton imagination ne te présentait rien de plus beau, tout était pour toi varié, brillant, plein de séduction; mais, dès que l'extase s'est emparée de toi, dès qu'elle t'a égaré et t'a fait voir une nature imaginaire, les biens terrestres ont perdu tous leurs attraits. La jouissance et l'expérience t'ont donné du dégoût pour ce que tu

désirais si ardemment. Ainsi la vie humaine est composée d'une alternative de désirs et de déceptions. Personne n'est en ce monde parfaitement heureux; le poëte seul peut l'être, autant que la nature humaine le permet; et, pour te rendre un dernier service, je vais t'en indiquer les moyens.

Le pèlerin regarda le vieillard avec étonnement et lui dit :

— Que dois-je donc faire pour être toujours heureux et délivré de la douleur ?

— Ecoute. Rentré dans le désert de la vie, tu y trouveras çà et là une oasis semblable à celle que tu viens de quitter; ne va pas plus loin, et savoure, avec reconnaissance envers Dieu, les plaisirs que la terre te présente; ne laisse pas le génie poétique te visiter pendant ce temps, car son souffle ferait tout évanouir. Non, livre-toi avec confiance aux jouissances qui t'enivrent. Mais prends bien garde à ceci : n'épuise jamais jusqu'à la lie la coupe du bonheur,

et c'est toujours avec délices que tu y tremperas tes lèvres. Quand tu sors d'une oasis enchantée pour rentrer dans le désert, prends ta harpe et laisse ton esprit s'élever dans un autre monde ; tu rempliras ainsi des jouissances de l'âme les heures de la vie, qui, pour les hommes vulgaires, sont le malheur et le chagrin. Mais tu pourrais trouver parfois que le chemin d'une oasis à l'autre est trop long, et je veux te prévenir aussi sur ce point.

A ces mots, il se pencha jusqu'à terre et cueillit une fleur qui était encore restée dans le gazon. Dès qu'il la tint en sa main, les feuilles se changèrent en or et le calice en diamants étincelants comme une couronne d'étoiles. Il l'offrit au pèlerin et poursuivit :

— Voici l'immortelle fleur du souvenir ; dès que la vie te pèsera et que ton esprit refusera de s'élever vers le ciel de l'imagination, tu contempleras cette fleur : le bonheur que tu auras éprouvé auparavant se déroulera comme un tableau sous tes yeux, et tu

trouveras dans le souvenir des joies passées une jouissance qui donnera à ton âme une nouvelle force, et te soutiendra jusqu'au bout de ton voyage... Nous voici au sommet des collines de sable; tu vois devant toi le désert de la vie : parcours-le avec courage et ne te plains plus de Dieu, qui t'a tout donné, — même le génie du poëte.

Le vieillard se tut un instant, puis il ajouta encore :

— Et si la douleur venait quelque jour à t'accabler tellement, que tu dusses courber sous ses coups ton front abattu, pense avec une noble fierté que la tristesse d'un poëte est plus désirable que les plaisirs de l'âme égoïste enchaînée au monde matériel.

Le pèlerin avait jusque-là écouté, avec une respectueuse admiration, les conseils du vieillard. Absorbé par une profonde attention, il remarqua à peine que son guide avait cessé de parler. Il tourna la tête de son côté pour lui adresser des remercîments; mais,

sans rien dire, le vieillard avait disparu, et le pèlerin se trouvait seul dans le désert.

Fidèle à ce qu'on lui avait conseillé, il ne fit plus entendre une plainte contre Dieu et ses œuvres, et rien sur terre ne troubla plus son bonheur.

FIN.

TABLE

FIN DE LA TABLE

Imprimerie de L. TOINON et Cie, à Saint-Germain en Laye.



